ALLI

THÉATRE COMPLET

DE

CHRISTIEN OSTROWSKI

TOME PREMIER.

FRANÇOISE DE RIMINI, — GRISELDE,
EDVIGE DE POLOGNE,
LA LAMPE DE DAVY, — PYGMALION. — ADALBERT.

TROISIÈME ÉDITION.

PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie],
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

1862.

THÉATRE COMPLET

DE

CHRISTIEN OSTROWSKI.

TOME I.

Paris. — Imprimerie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue Jacob, 56.

THÉATRE COMPLET

DE

CHRISTIEN OSTROWSKI

TOME PREMIER.

FRANÇOISE DE RIMINI, — GRISELDE,
EDVIGE DE POLOGNE,
LA LAMPE DE DAVY, — PYGMALION, — ADALBERT.

TROISIÈME ÉDITION.




PARIS,
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,
Imprimeurs de l'Institut, rue Jacob, 56.

1862.

FRANÇOISE DE RIMINI

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES.

THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

23 DÉCEMBRE 1849.

« Quel giorno più non vi leggemmo avante. »

INFERNO, canto V.

PERSONNAGES.

GIOVANI MALATESTE, duc de Rimini.
PAOLO-BELLO, son frère.
GUIDO DA POLENTO, duc de Ravenne.
ISOLIER, page de Françoise.
FRANÇOISE, fille de Guido.
CHEVALIERS, GARDES.

La scène est à Rimini, en 1289.

(Le rang des personnages est inscrit en tête, ou désigné par des numéros dans le courant de chaque scène, en commençant par la droite de l'acteur.)

A M. CASIMIR DELAVIGNE.

A vous ce premier drame né dans l'exil et sous l'inspiration du malheur; à vous, le plus digne représentant de l'art dramatique en France; à vous, le chantre inspiré de la *Varsovienne*. En dépit du conseil d'Ugo Foscolo : « *Non revochiamo d' inferno i dannati danteschi; farebbero paura ai vivi,* » j'ai détaché du tableau d'Ary Scheffer cette belle ombre de Francesca, tant aimée des poëtes et des peintres, pour lui faire raconter son roman d'amour et de larmes, au delà duquel se trouve l'*Enfer* du Dante, le plus beau poëme du moyen âge italien.

Quelles que soient les destinées de cet ouvrage, en vous le dédiant, je ne regrette pas d'avoir consacré les longues veilles de l'exil à m'entretenir avec le prisonnier du Spielberg, Silvio Pellico, et le vieux proscrit de Florence, l'amant de Béatrice.

Versailles, 23 octobre 1838.

A Paris, grâce à une jeune actrice dont le talent s'est révélé tout à coup, la tragédie a repris ses nobles avantages ; à Versailles, grâce à un jeune étranger, un Polonais émigré qui veut être naturalisé par Corneille et Racine, Melpomène a reçu quelques grains d'un encens pur et suave.

Cette pièce est le coup d'essai de M. Christien Ostrowski ; son sujet appartient au Dante. Nous ne dirons que deux mots sur le fond de l'ouvrage.

Françoise aime le compagnon de son enfance, le jeune Paolo ; mais celui-ci a donné la mort à son frère, elle est donc obligée de cacher son amour, et, pour obéir aux ordres de Guido, son père, d'épouser Giovani Malateste, frère de Paolo. Pendant l'absence de celui qu'elle aime, Françoise soutient avec courage les souffrances secrètes de son cœur ; mais Paolo revient, il est accueilli avec tendresse par son frère, qui lui présente son épouse : alors Françoise se trahit, tout en opposant une vive résistance aux désirs de Paolo. Leur secret une fois découvert, l'amitié fraternelle cesse ; la haine et la vengeance arment le bras de Malateste, qui frappe au même instant et Françoise et son frère.

Ce cadre est simple, on le voit ; il a été rempli avec bonheur. Les scènes, bien amenées, sont généralement d'un style chaleureux, élevé, sans emphase, et qui annonce dans le jeune écrivain des études faites à l'école de nos grands maîtres. Un des passages saillants de ce poëme est le retour de Paolo dans sa patrie : M. Ostrowski a rendu ce passage avec tout son cœur de poëte et de proscrit. Le public de Versailles, quelquefois peu indulgent, a accueilli la pièce avec une faveur méritée ; l'auteur a été nommé après avoir été demandé par ce que la ville renferme de notabilités, de gens de goût, et même par cette masse de spectateurs dont la réunion laisse toujours percer le tact le plus juste : enfin le succès a été complet.

Les acteurs, MM. Thérigny, Panseron et Simonot, quoique habitués à un genre plus simple ou plus extravagant (le mélodrame), ont donné à cet ouvrage le caractère de dignité qui lui convenait, et ont reçu des applaudissements de bon aloi. Mademoiselle Maxime a rempli le rôle de Françoise avec une chaleur soutenue, une âme qui a donné à ce rôle un vif intérêt.

Gazette des Théâtres ; 26 octobre 1838.

FRANÇOISE DE RIMINI.

ACTE PREMIER.

Une salle d'armes. — Un trône armorié (1er plan droit). — Un fauteuil et une table gothiques (1er plan gauche). — Au fond, un jardin.

SCÈNE I.

GUIDO, MALATESTE.

GUIDO.

De Ravenne, as-tu dit, Françoise me rappelle?
Il n'est point à mes yeux de couronne assez belle
Pour me faire oublier ma fille et Giovani,
Mes enfants adorés, l'espoir de Rimini!

MALATESTE, l'embrassant.

Mon père!

GUIDO.

Je croyais, par l'hymen des deux princes,
Rendre au peuple romain ses antiques provinces;
Unissant nos États par ce nouveau lien,
J'ai voulu ton bonheur, même aux dépens du mien...
Se peut-il, ô mon fils! qu'un chagrin que j'ignore
De nos premiers beaux jours vienne éteindre l'aurore,
Et tromper tous nos vœux?

MALATESTE.

Mon père, vous voici
Près du fils, de l'époux, que vous avez choisi.
Mais quel voile assombrit mon cœur et ma pensée,
Depuis que j'ai reçu ma jeune fiancée...
Ces beaux jours ne sont plus. Du seuil de Giovani,
Comme un hôte importun, le plaisir est banni;
Je voyais Rome entière aux pieds de mon épouse,
Rimini triomphante et Ravenne jalouse;
Les peuples et les rois m'offraient leur amitié :
A présent, tout se tait, tout me fuit sans pitié!...
Les yeux baignés de pleurs, la figure pâlie,
Françoise était pour moi l'ange de l'Italie;
J'y crus voir ces regrets, ce souvenir fiévreux
Que laisse la patrie à tout cœur généreux:
Et son front virginal, que la grâce décore,
D'un prestige inconnu me charmait plus encore!...
Le temps vint à mon aide et calma ses douleurs.
Sa beauté reprenait de plus vives couleurs;
Ses yeux, moins qu'autrefois, cherchaient la solitude;
Des souffrances du peuple elle fit son étude,
Et souvent me disait, implorant mon appui :
« Sois fier de son amour, car tu règnes pour lui! »
Mais, du jour qu'un message envoyé de Byzance
Me fait de notre frère espérer la présence,
Sa tristesse redouble; elle veut me quitter.
Je pressens des malheurs que je dois éviter...
De son départ prochain j'ai voulu vous instruire.
A Ravenne, seigneur, vous allez la conduire;
J'aime mieux la savoir, en lui rendant sa foi,
Heureuse près de vous, que souffrante avec moi.

GUIDO.

Rassure-toi : je t'aime, et Françoise est ma fille.
Depuis que j'ai fermé le tombeau de famille
Sur sa mère, envolée au céleste séjour,

Sa beauté, son courage, ont grandi chaque jour.
Ange au front couronné de sa grâce première,
Pour mes yeux pâlissants elle était la lumière;
De la vie, avec moi, descendant les chemins,
Elle y cueillait des fleurs écloses pour ses mains;
Tous ceux que rencontrait son regard plein de charmes
Se sentaient, à sa vue, attendris jusqu'aux larmes...
Qui l'aurait cru, mon fils! les premiers coups du sort
De cette âme si jeune ont brisé le ressort:
La guerre moissonna de sa faux vengeresse
Un héros qu'elle aimait de toute sa tendresse...

MALATESTE.

Son frère Fernando, le plus fier centenier
De l'antique Romagne...

GUIDO.

Oui, mon fils... le dernier!
Nos aïeux, divisés par les haines civiles,
Luttaient, depuis un siècle, aux remparts de nos villes.
Ton frère, Paolo, fit mourir mon enfant;
Ma tendresse l'accuse, et l'honneur le défend!
Le vainqueur de Césène, attristé de sa gloire,
D'un exil volontaire a payé sa victoire.
Mon fils lui tend la main du séjour des élus...
Dernier des Polento, je ne te verrai plus!...
Avec lui s'éteignaient nos splendeurs les plus chères;
Ravenne allait passer sous des lois étrangères,
Je veux te la donner: je veux que par tes mains
Notre patrie échappe au pouvoir des Germains.
Toi seul peux soutenir la gloire de nos armes;
Peut-être quelque jour, consolant ses alarmes,
Un fils de votre sang, par son peuple adopté,
A l'Italie en pleurs rendra sa liberté!

MALATESTE

Que ne puis-je avec vous partager cette joie,
Ces rêves généreux que le ciel vous envoie!

Mais, comme on fuit la haine, elle fuit mon amour;
Françoise et le bonheur m'ont quitté sans retour.

GUIDO.

Tu la crois infidèle?

MALATESTE.

Ah! ce doute m'offense!
Sans crainte, devant Dieu je prendrais sa défense;
Et puissé-je mourir, avant que le soupçon
De son souffle empesté n'égare ma raison!
Mais sa douleur muette insulte à ma tendresse.
Un pouvoir inconnu la poursuit et l'oppresse;
Ses sanglots étouffés, son étrange langueur,
Tout dévoile un secret comprimé dans son cœur...
Un jour, je vois passer la flotte byzantine;
On me rend ces drapeaux conquis en Palestine,
Qui m'annoncent mon frère : aussitôt, suppliant,
Je demande à Françoise un accueil bienveillant...
Un cri de désespoir a trahi sa pensée :
« Il revient! Paolo!... » Défaillante, insensée,
Comme devant un spectre elle a fui de ces lieux,
Le nommant fratricide et parjure odieux!
Je vous ai fait mander, car vous êtes son père;
Son âme devant vous s'ouvrira, je l'espère :
Vous seul de votre fille obtiendrez les aveux,
Lui rendrez son bonheur, le plus cher de mes vœux!

GUIDO.

Sa vie est en danger, si j'en crois ton message...
Dans mes rêves, souvent saisi d'un noir présage,
Je vois ma fille morte!... Oui, je tremble toujours,
Seul, entre deux tombeaux, de finir mes vieux jours!

MALATESTE.

Puisse la main de Dieu me frapper avant elle!...
Que de fois, tout saisi d'une angoisse mortelle,
Quand ses yeux demi-clos, son visage vermeil,
S'éteignaient doucement sous le poids du sommeil,

Que de fois, écartant les rideaux de sa couche,
J'interrogeai le rêve expirant sur sa bouche...
Pendant de longues nuits, penché sur son chevet,
J'épiais un aveu que mon cœur achevait:
Le même nom, toujours, dans l'ardeur de la fièvre
A demi prononcé, s'arrêtait sur sa lèvre...
Alors, à son réveil, j'essayais vainement
De rendre un peu de calme à ce front si charmant;
Je lui parlais d'amour, de gloire, de puissance,
Ses regards n'exprimaient que la reconnaissance:
Voyant tous mes efforts pour m'en faire chérir,
Elle cachait ses pleurs et parlait de mourir!...
Ah! je crains aujourd'hui d'en connaître la cause;
Jaloux, désespéré, je veux savoir... je n'ose...
Dans ce cœur éperdu l'amour seul est vivant.
Mais, la voici!...

SCÈNE II.

FRANÇOISE, GUIDO, MALATESTE.

FRANÇOISE.

Mon père!...

GUIDO, remontant.

Approche, mon enfant.
Embrasse-moi, ma fille!

FRANÇOISE.

O moment plein de charmes!
Votre main... laissez-moi la couvrir de mes larmes!

GUIDO.

Que ton âme et la mienne unissent leurs transports,
O toi, le plus charmant, le plus doux des trésors,
Françoise; et vous, mon fils, partagez mon ivresse!
Enlacés dans mes bras, sur mon cœur je vous presse.

Vous protége le ciel, comme je vous bénis
Le jour, trois fois heureux, qui vous a réunis!

FRANÇOISE.

Seigneur, pour les bienfaits que sa main nous dispense,
Votre fils méritait une autre récompense
Que ces pleurs éternels, ce délire fatal
Qui me suit, malgré moi, loin du séjour natal...
Je vous vois, et pourtant ce trouble involontaire
Vous dit que mon bonheur n'est pas sur cette terre!
Vous connaissez mon âme... A Ravenne, souvent
J'ai rêvé le silence et le deuil du couvent;
Mais vous me répondiez: « Ta mère t'en supplie,
Rends-moi, rends-moi mon fils, au nom de l'Italie!...
J'ai cédé... je l'ai dû.

GUIDO.

Quels reproches sanglants!
Pouvais-je renoncer, vieillard aux cheveux blancs,
A qui le sort jaloux, de toute ma famille
Immolée à mes yeux, n'a laissé qu'une fille,
A voir naître un soutien du sang de mes aïeux,
Son fils, beau comme toi, comme lui glorieux;
Vivante, d'un tombeau j'aurais fait ta demeure!

FRANÇOISE.

Un arrêt implacable ordonne que je meure.
Oui, je vois un abîme entr'ouvert sous mes pas;
Mon destin, je l'attends, je ne le fuirai pas!...
De mes tristes pensers rien ne peut me distraire;
C'est l'ombre de mon frère, immolé par son frère,
Qui se dresse entre nous; que j'entends s'écrier
Comme une voix du ciel: Vengeance au meurtrier!...
Cette ombre me suivra sous les voûtes du cloître;
Même aux pieds des autels mon tourment peut s'accroître;
Le désespoir au cœur, je mourrai, comme ici,
Mais personne, après moi, n'en prendra de souci!...
Quand pourrai-je, ô ma mère, épancher sans contrainte

Des soupirs sans témoins et des larmes sans crainte ;
Avant que ta pitié, consolant mes douleurs,
N'éteigne, au sein de Dieu, la source de mes pleurs !
C'en est trop... de vos soins que ma mort vous délivre...
Soyez heureux !...

GUIDO [1].

Sans toi, tu m'ordonnes de vivre ?...

FRANÇOISE [2].

N'est-il pas votre fils ?...

MALATESTE [3].

Françoise ! au nom du ciel !
Si tu meurs, je mourrai... cœur injuste et cruel !
Au moins dans un tombeau que l'amour nous rassemble.

FRANÇOISE.

Il m'aime ! et moi, grand Dieu !... je l'écoute... je tremble
De profaner l'objet dont ses yeux sont épris,
Et que son désespoir ne se change en mépris...
Qu'ai-je dit... malheureuse... Adieu ! je dois me taire...
Cet amour est un crime !

MALATESTE.

Un crime ?...

GUIDO.

Quel mystère !..

MALATESTE.

Achève, qu'un seul mot dissipe mon effroi !

FRANÇOISE.

Non, jamais ! ce secret doit mourir avec moi !...

MALATESTE.

D'un indigne soupçon justement alarmée,
Pardonne à ton époux de t'avoir trop aimée !
Cet anneau t'appartient... trois ans je l'ai porté,
Reprends ce don funeste, avec ta liberté !
Adieu, toi que j'aimais jusqu'à l'idolâtrie,
Bien plus que tout au monde, autant que la patrie !
Sous ce toit solitaire, asile de l'honneur,

Où jamais avec moi n'habita le bonheur,
Je vivrai pour pleurer ces jours que Dieu m'envie,
Si tristes, et pourtant les meilleurs de ma vie!...
J'espérais ton amour et non pas ta pitié...
Seigneur! si tu me rends un jour son amitié;
Si ta voix lui rappelle un époux qui l'adore
Et dont le cœur brisé la chérit plus encore,
Cet anneau lui dira tout ce qu'il doit souffrir,
Mais qu'il l'aimait assez pour la perdre, et mourir:
Malgré son abandon ma tendresse est la même,
Et, comme au premier jour, je l'attends et je l'aime! ..
Tiens, prends... sois libre... adieu!

FRANÇOISE.

Des larmes!... Vous voyez
Une fille mourante, une ingrate à vos pieds...
Pour un père que j'aime, un époux que j'outrage,
D'être heureuse, ô mon Dieu! donne-moi le courage;
Oui, déjà dans mon cœur le ciel est triomphant...

GUIDO.

Dieu! rends-lui son épouse, et sauve mon enfant!

SCÈNE III.

LES MÊMES, ISOLIER.

ISOLIER, une lettre à la main.

Seigneur, un étranger vous demande audience.

MALATESTE.

Qu'il vienne!

ISOLIER.

Oui, monseigneur.

GUIDO.

Mon fils! prends confiance
Je vais prier pour toi.

(Ils sortent à gauche.)

SCÈNE IV.

ISOLIER, puis PAOLO.

ISOLIER.

Par ici, chevalier !
J'ai rendu le message...

PAOLO.

Asile hospitalier,
Salut ! premier séjour de mes jeunes années,
Sous le vent de l'exil à jamais profanées ;
Salut ! pays natal, Rimini, je te vois...
Enfin, je puis mourir.

ISOLIER.

Ces armes ! cette voix !
Me trompé-je ? C'est lui !

PAOLO.

Sous des cieux pleins de flamme,
Patrie, où j'ai laissé tous les trésors de l'âme,
Tu me suivais toujours ! Les dépouilles des rois
Vaincus par mes aïeux, ces antiques parois,
L'aigle de Rimini, ces glorieux emblèmes,
Rien n'est changé : nos cœurs sont-ils toujours les mêmes ?

ISOLIER.

Plus de doute... Seigneur Paolo...

PAOLO.

C'est mon nom !
Tu me connais ?

ISOLIER.

Très-bien... regardez-moi !

PAOLO.

Mais non...
C'est l'aimable Isolier, mon page !

ISOLIER.

O mon doux maître,
Voyez comme ce cœur tremble à vous reconnaître !...

PAOLO.

Après quatre ans d'absence ?

ISOLIER.

Oh ! moi, je me souviens,
Je n'ai rien oublié !...

PAOLO.

Pardonne-moi ; viens, viens !
Qu'il est changé, grandi !

ISOLIER.

Votre retour, je pense,
Va faire des heureux ?

PAOLO.

Après quatre ans d'absence !

ISOLIER.

Mon maître ! vous savez combien je vous aimais ;
Ce qu'on donne une fois se reprend-il jamais ?
Et mon cœur est à vous !

PAOLO.

Je le garde avec joie !

ISOLIER.

Et pourtant vous pleurez... que faut-il que je croie ?
Voyez cette Madone aux corbeilles de fleurs ;
Je posais pour cet ange, en broyant vos couleurs...

PAOLO.

C'est vrai !...

ISOLIER.

Dans ce bosquet, sous le vieux sycomore,
Vous me chantiez, le soir, la romance du Maure ;
Dans ce même salon, vous m'appreniez, seigneur,
Comment il faut mourir pour sa dame et l'honneur,
Ou bien rompre en champ clos une lance courtoise,
Aux pieds de la beauté, sous les yeux de Françoise !

PAOLO.

Françoise?... Quel nom cher et funeste!

ISOLIER, avec mystère.

Le sien,

Celui de vos amours...

PAOLO.

Tais-toi!

ISOLIER.

Regardez bien :

Connaissez-vous ce livre?

PAOLO.

Oui, les tercets du Dante!

C'est toi, fier gibelin, dont l'âme indépendante
Maudissait les tyrans que ton peuple a soufferts;
Exilé comme moi, tu chantais les enfers,
Mendiant le mépris de rivage en rivage,
Et l'hospitalité, pire que l'esclavage!
Tu savais, comme moi, si le cœur est léger
Au moment de franchir le seuil de l'étranger!
Oublié, comme moi...

ISOLIER.

Non! voyez cette page :

Chant cinquième... Ginèvre et Lancelot, son page!

PAOLO.

De qui tiens-tu ce livre?

ISOLIER, fièrement.

Elle me l'a donné.

PAOLO.

Mais qui donc?

ISOLIER.

Elle!

PAOLO,

Enfant!

ISOLIER.

Vous semblez étonné?

Regardez!...

PAOLO.

Son portrait !

ISOLIER.

Et le vôtre auprès d'elle,
A ses genoux... Il l'aime !

PAOLO.

Isolier ! cœur fidèle !

ISOLIER.

On n'aime qu'une fois, pour toujours !

(Il s'échappe de ses bras en laissant le livre sur la table.)

SCÈNE V.

PAOLO, seul.

Il a fui.
Ce charmant souvenir est bien digne de lui !...

(S'asseyant à droite.)

Je suis las de poursuivre un bonheur illusoire,
D'immoler ma jeunesse aux autels de la gloire.
Sur le sol d'Orient que le Christ a foulé,
Pour Byzance en péril trop de sang a coulé;
Revêtu par César d'un lambeau de sa toge,
Orné du laurier d'or par Venise et le doge,
Paolo, pour un maître, a courbé sous ses pas
Les tribus du désert qu'il ne connaissait pas :
Et ces vaines grandeurs, dont le bruit l'importune,
Sans charmer son exil élevaient sa fortune...

(Se levant.)

Et pour quidans le sang allait-il se plonger?
Pour des princes jaloux d'un pouvoir mensonger !
N'as-tu pas, fils ingrat, n'as-tu pas l'Italie,
Par les dons éternels des dieux même embellie,
Que souille impunément le sabre du Germain,
Et dans Rome, aujourd'hui, n'est-il plus un Romain ?

Si l'avide étranger s'enrichit de tes larmes,
A toi seule, ô ma mère! appartiennent ces armes;
Et, frappant tes bourreaux, les traîtres couronnés,
Je te rendrai les jours que ton sein m'a donnés!...
Romagne! n'es-tu pas la plus belle contrée
Qu'un soleil radieux ait jamais éclairée?
N'es-tu pas la patrie et le temple des arts,
Le berceau des Caton, la tombe des Césars?
Que ma cendre romaine avec toi se confonde,
Toi, libre, toi jadis la maîtresse du monde!
Plutôt qu'un trône ailleurs, sous ton ciel toujours beau,
Puissé-je, ô mon pays, mériter un tombeau!

SCÈNE VI.

MALATESTE, PAOLO.

MALATESTE.

Mon frère! Paolo! mon ami le plus tendre!

PAOLO.

Ces larmes de bonheur, laisse-moi les répandre!

MALATESTE.

Oh! je n'espérais plus te revoir ici-bas!
C'est toi, le front paré de quatre ans de combats;
Conçois-tu les transports dont mon âme est remplie?

PAOLO.

Frère, à toi ces drapeaux, ma gloire à l'Italie...
Mon père! je l'appelle et n'entends plus sa voix!

MALATESTE.

Ici, tu l'embrassais pour la dernière fois...
Mort dans mes bras!

PAOLO.

Mon père!...

MALATESTE.

A son heure dernière,
Trois fois il prononça ton nom dans sa prière;
Son âme avait passé dans sa main, dans ses yeux,
Pour nous bénir ensemble et s'enfuir vers les cieux...
Nous ne le verrons plus !

PAOLO.

Je te suivrai, mon père !...

MALATESTE.

L'avenir nous réserve un destin plus prospère;
La paix, du sol natal l'ineffable douceur :
Et, pour te consoler, Dieu te donne une sœur...

PAOLO.

Une sœur... ton épouse?

MALATESTE.

Oui... D'où vient que tu changes?
C'est le reflet vivant de la reine des anges,
Béni par notre père... Au moment de l'adieu,
« Je remets, disait-il, mon peuple aux mains de Dieu,
A votre fils, un jour, le nom des Malateste !... »
Elle a reçu ma foi... don stérile et funeste...
Lorsqu'un père supplie, un fils doit obéir.

PAOLO.

Funeste, me dis-tu? peut-elle te haïr?
Peut-elle méconnaître une si belle flamme?

MALATESTE.

Le ciel de l'Italie est moins pur que son âme!
Romaine par le sang, elle est fière de toi;
Mais nos troubles civils ont jeté leur effroi
Dans cette âme si tendre... Une haine mortelle
A dû vous séparer.

PAOLO.

Grand Dieu! ce serait-elle!
Parle! quel est mon crime, et que dois-je entrevoir?...

MALATESTE.

Tu lui ravis... un frère.

PAOLO.

Un frère? ô désespoir!

L'ai-je vue, à Ravenne?

MALATESTE.

Au sein de sa famille,

A la cour d'un parent.

PAOLO.

De Guido?

MALATESTE.

C'est sa fille.

PAOLO.

Elle, ici! dans tes bras!...

MALATESTE.

Françoise est mon bonheur;
Ce que j'ai de plus cher au monde, après l'honneur.

PAOLO.

Oh! mourir à présent!...

MALATESTE.

Depuis que ton étoile
Au port de Marinus nous ramène ta voile,
Françoise veut partir...

PAOLO.

Et maudit mon retour?
C'en est donc fait... Adieu! je m'exile à mon tour;
Cette fois, pour jamais. Je veux jeter un monde
Entre mon désespoir et sa haine profonde!

(Isolier paraît dans le fond.)

MALATESTE.

Qu'on appelle Françoise!... Allons, cède à mes vœux;
Tu restes avec nous, il le faut : je le veux!

PAOLO.

Une épouse est l'objet qu'à tout autre on préfère!
Tu l'aimes... sois heureux... souviens-toi de ton frère.

Aujourd'hui, prends ce glaive en échange du tien ;
C'est mon bien le plus cher, mon plus ferme soutien :
Qu'il te reste après moi !... Cette vaillante épée
Des larmes d'une amante autrefois fut trempée...
Ce nœud fut attaché de sa main... Fallait-il
Que l'oubli, le parjure !... O destin de l'exil !...

MALATESTE.

Elle est à Rimini ?

PAOLO, posant son épée.

Morte !...

MALATESTE.

Que l'espérance
Par la voix d'une sœur apaise ta souffrance ;
Nous allons lui parler...

PAOLO, la main sur la poignée.

Jamais ! sur cette croix !
Car ma présence ici nous perdrait tous les trois.

SCÈNE VII.

FRANÇOISE, MALATESTE.

MALATESTE.

Françoise, je t'attends.

FRANÇOISE.

Moi, seigneur? je suis prête...

MALATESTE.

Ne crains plus un reproche, une plainte indiscrète !
Je viens de recevoir sous ce toit fortuné
Le parent le plus cher que le ciel m'ait donné.
Dans un combat terrible, où les hordes germaines
Ont moissonné l'espoir des familles romaines,
Pour la première fois j'ai lutté sans bonheur ;

Et j'avais, Dieu le sait, tout perdu, fors l'honneur !
J'allais être captif; déjà ton jeune frère
Portait sur mon épée une main téméraire...

FRANÇOISE.

Seigneur !...

MALATESTE.

Pardonne-moi s'il me faut éveiller
De cruels souvenirs!... lorsqu'un preux chevalier,
Comme un aigle irrité, s'élance avec furie
Parmi les combattants, les arrête et s'écrie :
« Prince, sauvez l'honneur! soldats, sauvez le roi! »
Il sème autour de lui la mort, le pâle effroi;
Le flot qui me pressait tourbillonne et s'entr'ouvre;
L'étranger me saisit, il m'entraîne, il me couvre,
Il me fait un rempart de mourants, de blessés,
Et tombe sous les coups qui m'étaient adressés.
Mais son bras protecteur et fidèle à sa gloire
Avait à nos drapeaux attaché la victoire;
Il sauva ma couronne et ma vie en ce jour,
Je lui dois plus encor : je lui dois ton amour !
Depuis, comme un coupable, il a fui ma présence;
Portant sa noble épée aux Césars de Byzance,
Du grand Paléologue il obtint la faveur...
Et tu n'as pas encore embrassé mon sauveur?
Aujourd'hui l'Océan le rend à mes prières;
Le peuple avec ivresse acclame ses bannières...

(On entend des cris hors de la scène.)

Écoute !... mais ton front se couvre de pâleur...

FRANÇOISE.

Achève ! Ce guerrier ?...

MALATESTE.

C'est mon frère.

FRANÇOISE.

Malheur !
Ton frère à Rimini !...

MALATESTE.

De ce dernier asile
Faut-il que ta vengeance ou ta haine l'exile ?
Paolo va partir.

FRANÇOISE.

Il part !

MALATESTE.

En ce moment,
De quitter sa patrie il a fait le serment.

FRANÇOISE.

Il part... et pour jamais ?

MALATESTE.

Le désespoir dans l'âme ;
Mais nous le retiendrons, notre honneur le réclame !
Il m'a donné ce glaive, et ce gage d'amour
D'une fille des rois, morte avant son retour.

FRANÇOISE.

Elle est morte, a-t-il dit... Viens, fuyons le parjure !...

MALATESTE.

Au nom de l'amitié, Giovani t'en conjure ;
Songe qu'il est mon frère et veut être le tien...

FRANÇOISE.

Lui ? mon frère !

MALATESTE.

Il demande un suprême entretien ;
Il est là, près de toi... Quand le sort nous rassemble,
Songe que d'heureux jours nous pourrions vivre ensemble !
La clémence grandit les peuples et les rois ;
C'est mon premier devoir, le plus cher de mes droits.
A lui tendre la main que ton cœur se résigne ;
Ton père a pardonné : parle, il n'attend qu'un signe
Pour tomber à tes pieds...

FRANÇOISE.

Non ! plutôt le trépas !
Je ne veux pas le voir, je ne le verrai pas !...

Pourquoi vient-il encore insulter à mes larmes?
Mon sang devait suffire à l'éclat de ses armes!
Glorieux de l'effroi qu'il a dû m'inspirer,
Vient-il voir s'il me reste un cœur à déchirer?

SCÈNE VIII.

FRANÇOISE, PAOLO, MALATESTE.

PAOLO, dans le fond.

Grâce!...

FRANÇOISE.

J'entends sa voix...

MALATESTE.

Françoise vous pardonne;
Venez, mon frère!

FRANÇOISE, chancelant.

Hélas!

PAOLO.

O céleste Madone!
O mes rêves d'enfance!... après quatre ans d'exil,
Devais-je la revoir, et mourir?...

FRANÇOISE.

Que dit-il?...

PAOLO, s'avançant.

Françoise... votre cœur ne doit plus se contraindre;
Quel que soit mon arrêt, je l'attends sans me plaindre.
Fernando, j'en conviens, est tombé sous mes coups;
Mais il cherchait la mort. Furieux et jaloux
D'avoir vu son armée à ma voix dissipée,
Il s'est précipité, sanglant, sur mon épée;
Mais au prix de mes jours je l'aurais épargné!

FRANÇOISE.

Ce cruel assassin ne s'est pas éloigné?
Fuyons!...

PAOLO.

Au nom du ciel !...

MALATESTE.

Vous pâlissez, madame !

FRANÇOISE.

Qui, moi ?

MALATESTE.

Vous !... quel soupçon s'empare de mon âme !

PAOLO.

N'était-ce pas assez que ce cœur déchiré
Fût trahi par l'amour qui l'avait inspiré ;
Que par le désespoir ma jeunesse flétrie...
Oh ! c'est mourir deux fois que de fuir sa patrie !

FRANÇOISE.

Vivez !... pour Giovani ; ne l'abandonnez pas !...

PAOLO.

Vous l'aimez ? Quand proscrit, cherchant un beau trépas,
A des mains de carnage et de sang altérées
J'arrachais des vieillards, des femmes éplorées ;
Quand l'Arabe enchaîné proclamant le vainqueur,
Disait que sa clémence égalait son grand cœur,
Je pensais à mon père et gardais l'espérance
Qu'après tant de combats, de périls, de souffrance,
Il pourrait m'embrasser, et, debout sur le seuil,
M'ouvrirait son palais, plein de joie et d'orgueil ;
Pour Rome sainte, un jour, couronnant mes victoires,
Je rêvais, moi son fils, la plus belle des gloires :
La liberté !... trésor divin, rêve charmant...
Voici donc le réveil !...

FRANÇOISE.

Eh quoi ! fidèle amant,
Vous sauviez, dites-vous, sur la rive numide
Le vieillard sans défense et la vierge timide ?...
Et vous avez trahi, généreux chevalier,
Un amour que jamais on ne doit oublier !

PAOLO.

Que dites-vous, grand Dieu !

FRANÇOISE.

Moi? rien !... Je vous déteste!

PAOLO.

Adieu donc, pour jamais, Françoise Malateste !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

FRANÇOISE, MALATESTE:

FRANÇOISE.

Il a fui! Paolo... je meurs.

MALATESTE.

Ce cri d'effroi !...
Tu l'aimes, n'est-ce pas?...

FRANÇOISE.

Malheur! malheur à moi!...
Je tremble... Sous mes pas la terre se refuse...
Tiens, plutôt frappe-moi de ce fer qui m'accuse...
Où me cacher? où fuir?

MALATESTE, tombant assis, à droite.

Françoise!... il est donc vrai!
Qu'ai-je fait pour ta haine?... Ah! je me vengerai!...

FRANÇOISE.

Toi, cruel! toi, l'auteur de ma peine profonde!
Tu l'oses demander? que l'enfer te réponde!...
C'est toi qui m'as ravi l'espérance, l'amour;
C'est toi qui m'enchaînas dans cet affreux séjour
Où je meurs ton esclave en doutant de Dieu même!...
Sois maudit! sois maudit!... A moi, pays que j'aime,
A moi, fleuve natal, tombeaux chers à mes pleurs!
Quand pourrai-je aspirer le parfum de vos fleurs?

Sans toi, la solitude eût calmé ma détresse;
Ici, tout la nourrit, m'épouvante, m'oppresse :
Et pour ma liberté faisant un vain effort,
Mon désespoir n'a plus qu'un refuge, la mort!

SCÈNE X.

MALATESTE, *seul.*

Plus de doute à présent; mais aussi, plus d'alarmes!
Voilà donc quelle était la cause de ses larmes!
Se peut-il que mon frère...? Oh! ce rêve insensé,
Chaque jour, chaque nuit vingt fois recommencé!...
Tant d'amour, de bonheur... tout a fui comme un songe!
Oui, je veux m'affranchir du soupçon qui me ronge;
Et, dussé-je expirer de douleur et d'effroi,
Vérité, je t'appelle! enfer, découvre-toi!...

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

GUIDO, FRANÇOISE.

GUIDO.

Arrêtons-nous, ma fille!

FRANÇOISE.

Ici, l'air est plus libre;
Ecoutez!... Cet adieu... c'est comme un dard qui vibre
Au cœur qu'il a frappé!

GUIDO.

Paolo? vain effroi!
Il ne doit plus jamais paraître devant toi:
Dès ce soir il retourne aux rives du Bosphore...

FRANÇOISE.

Sait-il bien, en partant, à quel point je l'abhorre?

GUIDO.

Françoise!

FRANÇOISE.

Que nous veut ce mortel ennemi?
Tantôt, à son aspect, tout mon cœur a frémi.
Cette ville, autrefois, me semblait si déserte;
A présent tout m'émeut, tout conspire à ma perte!
Si j'osais!...

GUIDO.

Nous n'avons pour témoin que Dieu seul ;
Achève !

FRANÇOISE.

Si j'osais déchirer le linceul
Qui pèse sur mon âme ! O mon père, il me semble
N'avoir personne ici devant qui je ne tremble,
Personne devant qui je ne doive cacher
Le secret menaçant que l'on veut m'arracher !
Un sinistre avenir à mes yeux se déploie ;
Je ne sais déguiser ni mes pleurs, ni ma joie,
Cependant, joie et pleurs, tout me semble interdit !
Si je me trahissais lui présent ! qu'ai-je dit ?...
Malheur à moi ! vous seul ici pouvez m'entendre,
Vous, mon père adoré, mon ami le plus tendre...
Vous le voyez, je souffre... une morne langueur...
Ah ! je voudrais mourir dans vos bras !

GUIDO.

Sur mon cœur !...
Écoute-moi, mon Dieu ! que ta main tutélaire
N'épuise que sur moi les traits de ta colère ;
Mais sauve cette enfant, frêle et dernier soutien
D'un nom riche d'honneur, dont j'étais le gardien !
Épanche dans mon sein la douleur qui t'opprime !

FRANÇOISE.

Non, non, je dois parler ! mon silence est un crime !...
Triste, le cœur brisé, me voici devant vous,
Vous qui m'avez unie au meilleur des époux,
En vouant au remords ma jeunesse éplorée !

GUIDO.

Au remords, as-tu dit ? toi, ma fille adorée,
Toi, ma vie et mon sang !...

FRANÇOISE.

Ma constante vertu
Contre un amour profane a longtemps combattu ;

Mais après cet adieu, dans ce moment funeste,
De ma force aujourd'hui je sens fuir tout le reste...
Loin de moi ces dangers sur ma tête amassés,
Au nom de votre honneur !

GUIDO.

Ma fille, c'est assez !

FRANÇOISE.

Non, je vous dirai tout. Malheureuse victime,
Giovani m'accablait d'un soupçon légitime !
Grâce ! je suis encor digne de votre sang !
Mon père... Oh ! détournez ce regard menaçant !...

GUIDO.

Fille parjure... assez !

FRANÇOISE.

La force l'abandonne,
Mon aveu le tuerait !...

GUIDO.

Non ! ce n'est rien... pardonne
Une première offense... oh ! je t'aime toujours...
Qu'il est doux pour un cœur las de gloire et de jours,
De voir sourire un ange à son heure dernière,
De sa belle jeunesse image printanière,
Fleur sainte, à peine éclose aux mains des immortels...

FRANÇOISE.

Pitié !... c'est trop souffrir... Là, devant ces autels,
Punissez-moi, frappez !

GUIDO.

Son nom ! quel est le traître
Dont l'audace a flétri la femme de son maître ?

FRANÇOISE.

N'accusez que moi seule ! il ne saura jamais
Combien je suis coupable et combien je l'aimais !

GUIDO.

Son nom !... Vous avez fui votre époux pour le suivre ?

FRANÇOISE.

Plutôt de son aspect que la mort me délivre!

GUIDO.

Et sans doute, à Ravenne, où vous l'avez banni,
L'infâme vous attend?

FRANÇOISE.

Il est à Rimini!...

GUIDO.

Paolo!... Dieu vengeur! Vieillesse infortunée,
A quel excès de honte étais-tu condamnée!
Meurtrier de mon fils... frère de son époux!...
Madame, il faut partir!

FRANÇOISE.

Seigneur! à vos genoux...

GUIDO.

Maudit soit pour jamais cet amour exécrable!
Loin du toit paternel, fille ingrate et coupable,
Tu viendras l'expier le reste de tes jours,
En pleurant dans le cloître, où l'on pleure toujours!...

SCÈNE II.

FRANÇOISE, seule.

Ciel! détourne de moi l'anathème d'un père!...
Demain, le monde entier m'oubliera, je l'espère;
Mais lui... penchant funeste! éternel souvenir!
De mon cœur désolé saurai-je vous bannir?...
Que ces jardins fleuris à mes yeux ont de charmes,
Remplis de son image, et témoins de mes larmes!
Une prière encore, et je pars... Dans ce lieu
Mon âme, par l'amour, s'élève jusqu'à Dieu!...

(Se relevant.)

Non! je n'ose achever ma prière insensée!

Entre le ciel et moi, toujours cette pensée!
Fuyons!... dans ce palais tout me parle de lui;
Si je dois le quitter, quel sera mon appui?
Dieu! permets que je meure aux bords où je suis née;
Là, devant tes autels jour et nuit prosternée...
Je pense encore à lui, malheureuse!...

SCÈNE III.

FRANÇOISE, ISOLIER.

FRANÇOISE.
Isolier...
D'où vient que je frémis?

ISOLIER.
Madame, un chevalier
Appelé par la gloire aux campagnes tyrrhènes,
Veut être armé, béni, de vos mains souveraines...

FRANÇOISE.
Son nom?

ISOLIER.
C'est Paolo, je crois...

FRANÇOISE.
Jamais!...

ISOLIER.
J'entends
Des pas...

FRANÇOISE.
Cours appeler mon père!

ISOLIER.
Il n'est plus temps:
Le voici...

(Il s'incline et sort.)

SCÈNE IV.

PAOLO, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.
Paolo! vous osez, téméraire!...
PAOLO.
Françoise, écoutez-moi.
FRANÇOISE.
L'assassin de mon frère!
PAOLO.
Un seul mot, le dernier!
FRANÇOISE.
Soumise à mon devoir,
Épargnez-moi, seigneur, le tourment de vous voir;
Dans l'asile sacré gardez-vous de me suivre!
PAOLO.
Restez, au nom du ciel! ou je cesse de vivre!
Dans ce temple où bientôt je rejoins mes aïeux,
Nos soupirs confondus monteront vers les cieux...
FRANÇOISE.
Jamais! n'espérez pas...
PAOLO.
Vous obtiendrez sans peine
La mort d'un exilé que poursuit tant de haine.
Je n'espère plus rien; j'ai revu mon pays:
Ordonnez que je parte à l'instant, j'obéis!
FRANÇOISE.
Si je dois vous haïr, vous quitter pour la vie,
Songez à votre frère; en vos mains je confie
Sa gloire, son bonheur... Quand je ne serai plus,
C'est à vous d'apaiser des regrets superflus;
Lui seul, à Rimini, doit gémir de ma perte,

En jetant un regard sur ma place déserte...
S'il me demande un jour, devenez son appui;
Donnez-moi, par pitié, quelques larmes, pour lui!

PAOLO.

Par pitié, dites-vous? Nos destins sont étranges!
Vous, belle à tous les yeux, comme un de ces archanges
Que le ciel a formés dans un transport d'amour,
Vous déployez votre aile et songez au retour?
C'est à moi de mourir, moi, dont l'âme est flétrie,
Déjà morte au bonheur, morte pour la patrie;
Moi, qui la revoyant dans l'espoir le plus beau,
Viens pleurer une amante et mon père au tombeau :
Mon père! Il eût compris cette âme désolée,
Et jamais, pour un monde, il ne l'eût immolée!

FRANÇOISE.

Cet amour sur votre âme a-t-il tant de pouvoir
Qu'il lui fasse oublier le chemin du devoir?
Il est d'autres liens pour les cœurs magnanimes :
La foi, la liberté! deux amantes sublimes;
Rome enfin, votre mère! elle a vu ses enfants
Sous les pieds des Césars se dresser triomphants :
La gloire est belle aussi, tout grand cœur sait l'atteindre!

PAOLO.

La gloire! et votre haine à sa voix peut s'éteindre?
Par quel trône abattu ce fer victorieux
Doit-il me conquérir un nom plus glorieux?
Parlez! un mot de vous me rendrait invincible;
Pour Françoise et l'honneur il n'est rien d'impossible!
Des tyrans étrangers je déteste l'orgueil.
Ce bras libérateur ne connaît plus d'écueil;
Il portera partout, comme une providence,
L'honneur de l'Italie et son indépendance :
Que dis-je! un seul regard, un sourire plus doux!...

FRANÇOISE [1].

O ciel! que dois-je entendre...?

PAOLO [2].

Ah ! je n'aime que vous,
Vous seule, ange invoqué dans mes nuits les plus mornes !
Vous, pour qui, sans espoir, mon amour est sans bornes !...

FRANÇOISE.

Frère de mon époux, j'ai dû vous écouter;
Mais puisque, même ici, vous osez m'insulter,
Cet affront, savez-vous quel supplice il entraîne ?
Je suis fille des rois et votre souveraine !
Je suis à Rimini !... De plus dignes amours
Ont reçu vos serments !

PAOLO.

Je les tiendrai toujours
A toi, sœur de mon âme, à toi qui m'es ravie,
Mon seul rêve d'amour, le dernier de ma vie,
Mon seul bien dans ce monde et dans l'éternité !...
J'aurais donné le ciel pour ta fidélité;
Toi, parmi ces honneurs dont l'éclat t'environne,
Tu trahis tes serments pour ceindre une couronne !...
De ces mots solennels ne te souvient-il pas :
« Unis sur cette terre, unis dans le trépas !... »
Mais la gloire à mon front vaut bien un diadème;
Je la mets à tes pieds, en te disant : Je t'aime !

FRANÇOISE.

Vous m'aimez !...

PAOLO.

Par ce livre, où Dieu nous dévoila
Nos premiers sentiments !

FRANÇOISE, *s'asseyant.*

Le Dante !

PAOLO, *s'appuyant sur le fauteuil.*

Oui, le voilà !...
« Nous lisions le récit, tout plein de douces larmes,
Du page Lancelot que l'amour a surpris.
Nous étions seuls, ce jour, sans aucunes alarmes.

« Déjà, plus d'une fois, nos yeux s'étaient compris;
Je sentais sur mon front les pâleurs de la fièvre,
Un seul vers acheva d'égarer nos esprits :
« Quand nous lûmes la stance où l'amant de Ginèvre
Baise un premier sourire, inspiré par l'amour,
Ma bouche, en frémissant, se posa sur ta lèvre...
« Et nous n'en lûmes point davantage, ce jour ! »

FRANÇOISE.

Souvenirs pleins d'ivresse où mon cœur s'abandonne !

PAOLO.

Des pleurs! des pleurs récents! Françoise me pardonne?

FRANÇOISE.

On vient, partez!... Ma main dans la sienne a frémi!

PAOLO.

Je t'aime!... Paolo n'est plus ton ennemi?

FRANÇOISE.

Qui... toi, mon ennemi? Si tu voyais mon âme!...
Qu'ai-je dit? Non! la mort, plutôt que d'être infâme!...

PAOLO.

N'achève pas... grand Dieu! la mort... le déshonneur...
Cette écharpe est à vous... pour moi, plus de bonheur!
De votre souvenir un proscrit n'est pas digne;
Vous l'avez renié, Paolo se résigne :
Pourquoi vivrais-je encor, sans amour, sans espoir...
Je suis un Malateste et je fais mon devoir.

ISOLIER, accourant.

Le prince...

PAOLO.

A sa fureur laissez-moi vous soustraire...
Viens, Giovani! je pars.

SCÈNE V.

FRANÇOISE, GUIDO, MALATESTE, PAOLO, ISOLIER.

MALATESTE.

Nous quitter? toi, mon frère!

Madame! demeurez...

PAOLO.

Nous nous verrons ailleurs,

A bientôt...

FRANÇOISE.

Non, jamais!

PAOLO.

Dans les mondes meilleurs,

Au sein de Dieu!...

FRANÇOISE, *dans les bras de Guido.*

Mon père!...

MALATESTE.

Ah! ma raison s'égare:

Paolo!

PAOLO.

Sois heureux, si tu l'oses, barbare!

Moi, je n'ai qu'à mourir.

SCÈNE VI.

MALATESTE, ISOLIER.

MALATESTE.

Ils ont fui... cœurs ingrats!...

Pas encore!... Ils sauront ce que pèse mon bras!

Sombre fatalité qui doit nous perdre ensemble !
Page ! cours au château ; que le conseil s'assemble,
A l'instant, ici même !... Un regard attentif
M'apprendra... Paolo ! qu'on l'amène captif.

ISOLIER.

Votre frère, seigneur ?

MALATESTE, tombant assis.

Mon frère !... oui... c'est la trace
De cette main de sang qui pèse sur ma race...
(Jetant les yeux sur le livre.)
Le Dante !... O grand penseur, tu connais mon tourment,
Toi qui viens des enfers... Paolo, son amant !...
Non, non ! je n'y crois pas ; je souffre et je blasphème !...
Qu'ai-je vu ? leurs portraits ! c'est lui... mon frère... il l'aime !
Cette écharpe... un éclair vient de luire à mes yeux...
(Se levant.)
Rien ne m'arrêtera... ni l'enfer, ni les cieux :
Paolo doit mourir.

ISOLIER.

Qui, seigneur ! votre frère ?

MALATESTE.

Mon frère ! lui ? jamais ! celui qu'elle préfère :
Mon rival, mon esclave !... Opprobre et trahison !
De leur fuite à présent je conçois la raison ;
Quelle audace !... oui, son cœur n'a montré tant de haine
Que pour mieux déguiser l'inceste qui l'entraîne ?...
Mes armes !...
(Isolier lui donne l'épée ; Malateste l'éloigne.)

SCÈNE VII.

MALATESTE, seul.

Son épée !... Il échappe à ses fers
Pour me couvrir de honte ? Oh ! retourne aux enfers,

Loin de moi, doute affreux ; car ma main indignée
De cette arme avec rage a saisi la poignée !,..
Voilà ce nœud charmant, ce gage mensonger
De l'amitié d'un traître, et qui doit me venger !
Je ne sais quel plaisir, à l'aspect de ce glaive,
Quel transport inconnu dans mon âme s'élève ;
Que j'aime son éclat et son bruit menaçant !...
Il me parle, il frissonne, il vibre, il veut du sang !
Du sang !... oui, j'ai compris ton langage sinistre,
O toi, de ma vengeance inflexible ministre,
Dans l'ombre du trépas, où tu guides ma main,
De son cœur détesté montre-moi le chemin :
Afin que sur toi seul retombent tous les crimes
Du sang des Malateste, assassins ou victimes !...
(Plus calme.)
Trahir tous les serments d'une sainte amitié !
Pour qui fut sans honneur je serai sans pitié.
Se peut-il que cet ange apparu sur la terre
Ait souillé sa couronne aux feux de l'adultère ?...
Et lui, lui ! Paolo !... Se peut-il que le ciel
M'ait donné dans un frère un ennemi cruel ?
Gloire à toi, peintre habile !... On vient ! plus de faiblesse,
Mon cœur ; délivre-toi de ce dard qui te blesse !
Frappons ! Dieu !... c'est Guido...
(Il retombe accablé.)

SCÈNE VIII.

MALATESTE, GUIDO.

GUIDO.

Le céleste courroux
A des pleurs éternels nous a condamnés tous...

MALATESTE.

Parlez : Françoise ?...

GUIDO.

A peine elle ouvrit sa paupière,
Tombant à mes genoux et le front sur la pierre,
Elle me suppliait de lui donner la mort.
« As-tu trahi ta foi? lui dis-je avec effort :
Es-tu coupable, enfin? » Mais, à peine vivante,
Elle ne répondait que par son épouvante...

MALATESTE.

Achevez!

GUIDO.

Saisissant le glaive meurtrier,
Déjà prêt à frapper, je l'entends s'écrier :
« Mon père, écoutez-moi; dites à Malateste
Que je meurs innocente. — Est-il vrai? — Je l'atteste! »
Sa voix, sous mon regard, sous ce glaive irrité,
Avait l'accent que Dieu prête à la vérité;
Les mains jointes, le front paré d'une auréole,
Elle avait la splendeur d'un ange qui s'envole...
Alors j'ai vu combien de fois on peut mourir,
Ce qu'il est dans un cœur de force pour souffrir,
Quand l'honneur le domine et lui prête assistance...
Oui, son malheur est grand, moins grand que sa constance!
Je pleurais, je priais... sur mon sein triomphant,
Avec joie et douleur je pressais mon enfant;
Car je la sauverai! je le dois, je l'espère...
Vous êtes son époux, son maître : et moi, son père!...

MALATESTE.

Moi, duc et podestat, je veux être vengé!
Tout mon amour pour elle en haine s'est changé!...

GUIDO.

Mon fils!

MALATESTE.

J'aurais donné le salut de mon âme
Pour la croire innocente... Ah! voilà cet infame!

GUIDO.

Paolo ?

MALATESTE, *s'asseyant sur le trône.*

Mon rival ! son destin sera prompt :
Chevaliers, prenez place, et vengez mon affront.
Avance, malheureux !

(On enlève le fauteuil de gauche.)

SCÈNE IX.

GARDES, PAOLO, ISOLIER, MALATESTE, JUGES, GUIDO.

PAOLO.

Le prince qui me brave
Croit-il interroger son frère, ou son esclave ?
Mais, malgré ce défi, j'estime encore en toi
La majesté d'un père et la suprême loi ;
J'attends.

MALATESTE.

Si tu voyais un parjure, un impie,
Se jouer lâchement du bonheur de ta vie,
En donnant au remords les traits de la vertu :
De ce vil imposteur, dis-moi, que ferais-tu ?

PAOLO.

La menace enhardit toute âme bien trempée ;
Et je vois sous ta main tressaillir mon épée :
Venge-toi... Paolo reconnaît son vainqueur.

MALATESTE.

Mais si ton propre frère, un ami de ton cœur,
T'avait pris ton épouse ?...

PAOLO.

A l'instant, je le jure,
La mort du ravisseur laverait mon injure.

MALATESTE.

Tu viens de te juger.

PAOLO.

Oui ! je suis enflammé
Pour l'objet le plus beau que le ciel ait formé !
Cet amour fait ma gloire ; et le cœur qu'il anime,
D'orgueilleux, de jaloux, redevient magnanime !
Pour ma chère Italie ayant tout déserté,
J'aime plus saintement Rome et la liberté ;
Je me sens invincible : et, malgré ces entraves,
Je méprise les rois et je plains leurs esclaves !
Mais qu'importe la vie où je perds le bonheur ?
Venge-toi, je suis prêt !

MALATESTE.

Misérable !... Ah ! seigneur,
Tout son sang lavera cet aveu téméraire !

GUIDO.

Giovani, souviens-toi que tu juges ton frère,
Que son sang est le tien !

MALATESTE.

Cet amour criminel
Ne me couvre-t-il pas d'un opprobre éternel ?
Moi, je puis oublier un frère qui m'outrage ;
Mais son perfide cœur aura-t-il ce courage ?
Oui, déjà l'infidèle, épiant mon trépas,
Vers la tombe, où je cours, précipite mes pas ;
Et lui gardant son âme, elle veut, sans mystère,
Des lauriers d'un cercueil couronner l'adultère !...
Et pourtant, je t'aimais ! J'en atteste le ciel ;
Ce cœur, tu l'as brisé, tu l'as rempli de fiel...
Pour toi j'aurais donné mon sang, ma vie entière,
Françoise de mon trône eût été l'héritière ;
Insensé ! je comptais vivre dans vos regrets :
Et toi, tu me trompais, tu me déshonorais !
Va, tu n'es qu'un ingrat.

4.

PAOLO.

Par notre sainte mère,
Par mes quatre ans d'exil et de gloire éphémère,
Enfin par tes serments, ton amour et ta foi,
Rends-lui la liberté!... Grâce pour elle et toi!

MALATESTE, allant vers Paolo.

Tu parles de serments pour me trahir encore,
Infâme!... Sais-tu bien quel tourment me dévore?...
Mais je dois te confondre, odieux ravisseur,
Et de ton âme enfin pénétrer la noirceur.
Tu veux sur ton vaisseau t'assurant un refuge,
L'enlever à son père, ainsi qu'à moi, ton juge!

GUIDO.

Quel indigne soupçon!

MALATESTE, lui montrant le livre.

Des soupçons, dites-vous?
Regardez, là!

GUIDO.

Seigneur, j'embrasse vos genoux!
Grâce pour mon enfant!

MALATESTE.

Toute prière est vaine;
Mon honneur veut du sang: retournez à Ravenne!

(Guido remoule au fond; Isolier sort en courant.)

PAOLO.

Du sang?... l'ingrat, c'est toi!... Tu n'as pas oublié
Que, vainqueur de Césène, à son père envoyé,
Paolo triomphant fut séduit par ses charmes!
Compare nos vertus, cite-nous tes faits d'armes?
Que serais-tu sans moi, frère indigne et pervers?
J'ai sauvé ta couronne et je porte des fers!
Avant de me juger, souviens-toi qui nous sommes:
Chacun de ces drapeaux et chacun de ces hommes
Dira qui parmi nous est le frère sans cœur,
Le tyran sans pitié!

MALATESTE.

Tu braves ma rigueur ?...

Gardes, saisissez-le !

PAOLO, saisissant l'épée d'un garde.

Que ce glaive en décide;

Et ta vie ou la mienne...

MALATESTE.

Eh bien, meurs !

GUIDO.

Fratricide !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, FRANÇOISE, ISOLIER.

FRANÇOISE.

Arrêtez !... Par ce fer, la main sur cette croix,
La clémence, as-tu dit, fait la grandeur des rois !

PAOLO [1], baissant le fer.

Va, tu peux me frapper: que ta haine assouvie...

FRANÇOISE [3].

Souviens-toi de Césène ! Il t'a sauvé la vie !

MALATESTE.

Il m'a ravi l'honneur... Dieu même briserait
Ces voûtes sur nos fronts, sans fléchir mon arrêt !

GUIDO [2].

Au nom de votre père !...

MALATESTE [4].

Assez ! plus d'indulgence !

Qu'on l'enchaîne !...

FRANÇOISE.

Ah ! cruel ! ..

PAOLO, jetant son épée.

Françoise... adieu.

MALATESTE.

Vengeance !...

(Les gardes entrainent Paolo.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Appartement de Françoise, éclairé par une lampe brûlant sur un piédestal. — Françoise étendue sur un lit de repos (1er gauche) ; à ses pieds un luth et des fleurs. — Un prie-Dieu (1er droit). Vitrines gothiques. — Au fond, une draperie. — Orage au dehors. — Deux sentinelles.

SCÈNE I.

ISOLIER, FRANÇOISE.

UNE SENTINELLE.

Qui vive?... Le mot d'ordre.

ISOLIER.

« Espérance ! »

(La sentinelle se retire.)

Elle dort !

Pauvre lis, incliné sous l'aile de la mort !
Voilà ce corps charmant... La Madone des grèves
Jamais ne m'apparut plus belle dans mes rêves...
Mais son âme?... elle a fui vers ces bords bienheureux
Où l'Éridan finit son cours aventureux,
Pour trouver dans le golfe un sommeil plus paisible !...
Son cœur est oppressé par un songe invisible :
Écoutons.

FRANÇOISE, endormie.

Paolo !

ISOLIER.

Venez, anges d'amour !
Venez, sylphes légers, la bercer jusqu'au jour,
Au bruit d'une suave et fuyante harmonie,
Sur le cœur d'une rose ou l'aile d'un génie !
Achevons ce bouquet... Non, plutôt... c'est cela !
La romance du Maure : essayons, la voilà.

(Il prend son luth, s'assied aux pieds de Françoise, et chante.)

I

Le roi de Castille
Avait une fille,
Orgueil de sa cour ;
Don Carle et don Sanche
Tous deux aimaient Blanche,
Blanche d'amour.
L'aîné des deux princes
De trente provinces
Est maître et vainqueur;
L'autre, a du cœur !

II

« Celui, dit son père,
Que ton cœur préfère,
Ne reviendra pas.
Dans la Palestine
Le ciel lui destine
Un beau trépas ;
A tout ce qui brille,
Rose ou jeune fille,
Il faut un appui :
Règne aujourd'hui ! »

III

Mais les flots s'entr'ouvrent ;
Cent vaisseaux les couvrent,

Don Sanche apparaît :
« Me voici, don Carle !
C'est moi qui te parle,
Lâche, es-tu prêt ? »

FRANÇOISE.

Ces éclairs... ces flambeaux... Arrêtez !

ISOLIER.

Quel délire !
Ma romance...

FRANÇOISE.

Isolier ! donne-moi cette lyre,
Je te dirai la fin :

Blanche les sépare,
Mais le fer barbare
L'a frappée au cœur...
Carle est vainqueur !

ISOLIER.

Vous pleurez ?... O tourment !...
On sait que doña Blanche a suivi son amant,
Et don Carle épousa la superbe Isabelle...
Oh ! pardon ! qu'as-tu fait, lyre ingrate et rebelle !
Voici ton chant du cygne ; oui, tais-toi désormais :
Va-t'en !

(Il la jette par la croisée ouverte.)

FRANÇOISE.

Cher Isolier !... Tantôt, quand je dormais,
Il m'a semblé descendre au fond des précipices,
Affreux séjour du crime et d'éternels supplices.
J'ai vu l'arrêt terrible, anathème de fer
Que le ciel inscrivit sur le seuil de l'enfer :

(Se levant.)

« Par moi, tu descendras aux cités des ténèbres ;
Par moi, tu descendras aux royaumes funèbres,

Par moi, tu descendras au monde des tourments.
« La vengeance de Dieu posa mes fondements,
Et pour éternité leur donna la souffrance :
Entrez, spectres maudits, laissez toute espérance ! »
Grâce, ô mon Dieu ! parmi les remords éternels
Gardés par ta justice aux amants criminels,
J'ai vu !... mais sur la terre il n'est point de langage
Qui de ce songe affreux te retrace l'image ;
Et, le front accablé d'une vague torpeur,
Je crois le voir encor : je frissonne... j'ai peur !...
N'entends-tu pas ces voix, ces cris pleins d'épouvante ?

ISOLIER.

Loin de vous ces tableaux que la nuit sombre enfante
Et que doit effacer le sourire du jour.
Soyez toute au bonheur, soyez toute à l'amour ;
Quelle fête à Ravenne, au retour de Françoise !
De drapeaux et de fleurs l'Éridan se pavoise :
Ses bords ont-ils perdu leur ancienne fraîcheur,
La rose son parfum, et le lys sa blancheur ?
Nos pins harmonieux, couronnant ses rivages,
N'ont-ils pas ce murmure et ces ombres sauvages
Qui nous faisaient rêver aux amours d'autrefois ?
Le cygne de Florence a-t-il éteint sa voix ?...
Venez ! tout vous sourit, vous appelle, vous aime ;
Tous les cœurs sont à vous, car l'amour, c'est vous-même :
Lorsque vous allez voir tant d'objets adorés,
Quand tout se réjouit, vous seule, vous pleurez ?

FRANÇOISE.

Tu parles de bonheur, de retour, de Ravenne ;
Enfant de Fiesolé, que ta croyance est vaine !
D'un passé bienheureux pourquoi me souvenir,
Quand le jour qui va naître est tout mon avenir ?
Il se lève et je meurs !...

ISOLIER.

Vous, bel ange ?

FRANÇOISE.

Eh ! qu'importe?
La vie est un fardeau quand l'espérance est morte !
Ce monde, où je déchois, n'offre plus à mes yeux
Qu'un immense désert, un exil odieux,
Où la foule, en brisant les objets de mon culte,
D'un regard de pitié me prodigue l'insulte ;
Et quand tout me trahit, tout me glace d'effroi,
Hormis le déshonneur, que me reste-t-il?

ISOLIER.

Moi !...
Qui n'ai rien que mon cœur, mais un cœur sans alarmes;
Qui donnerais mon sang pour épargner vos larmes :
Moi, qui rendrais mon âme aux anges du Seigneur,
Pour voir vos yeux charmants sourire de bonheur !

FRANÇOISE.

Merci, noble Isolier ! j'ai donc pu méconnaître
Ce cœur si généreux dont l'accent me pénètre !
Si j'avais... pauvre reine ! Ah ! tiens, cet anneau d'or,
Celui de Giovani...

ISOLIER, à part.

Paolo ?... Quel trésor !...

FRANÇOISE.

A toi ce diamant, source vive de flamme,
Plus brillant qu'une étoile et moins pur que ton âme.
Celui qui remettra ce signe à mon époux,
Les bienfaits qu'il souhaite, il les obtiendra tous ;
Et par lui que du moins une larme effacée...
Ta main !

ISOLIER.

Elle est à vous, comme mon cœur.

FRANÇOISE.

Blessée ?

ISOLIER.

Comme mon cœur...

FRANÇOISE.

Que vois-je! et quels crimes nouveaux
Dois-je craindre?

ISOLIER.

Écoutez! au fond de ces caveaux,
Dans ces cachots muets qu'un tribunal austère
Fit creuser sous nos pas jusqu'au sein de la terre,
C'est là qu'avant le jour Paolo doit mourir!

FRANÇOISE.

Achève! il faut le suivre!...

ISOLIER.

Il faut le secourir!...
L'or m'en ouvre l'entrée; une étroite spirale
Me présente un chemin dans la nuit sépulcrale.
J'ai vu, dans ces tombeaux gardés par nos tyrans,
Depuis vingt ans d'oubli les martyrs expirants...
Dieu! ces bruits inconnus! ces plaintes étouffées!
Des vengeances des rois ces lugubres trophées;
Ces anneaux teints de sang et ces grilles de fer :
Oui, c'est là que le Dante a dû rêver l'enfer!...

FRANÇOISE.

Mais Paolo?

ISOLIER.

J'entends sa voix qui vous appelle;
J'accours, je veux briser une porte rebelle...

FRANÇOISE.

Et ce sang?...

ISOLIER.

J'ai meurtri mon bras sur les verrous :
Ce sang est le premier que je verse pour vous!

FRANÇOISE.

Que soigné de ma main...

ISOLIER, à la porte du fond.

Silence!... Votre père!
Je garde ce présent; avant peu, je l'espère,

Vous sauvant tous les deux je l'aurai mérité.
Maintenant, ô mon maître, à toi la liberté!

SCÈNE II.

GUIDO, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Quel arrêt doit tomber, seigneur, de votre bouche?

GUIDO.

A peine m'a-t-il vu, qu'aussitôt sur sa couche,
Pâle, les yeux en pleurs, ton époux s'est dressé;
D'une longue insomnie il semblait oppressé.
« La voilà, disait-il, cette aurore si prompte,
Qui revient éclairer mon malheur et ma honte;
Soleil! regard de Dieu planant sur l'univers,
Éteins-toi pour jamais dans la nuit des enfers! »
O du cœur des humains éternelle inconstance:
Il t'aime plus encor!... Déchirant ta sentence,
Il veut te savoir libre et puis mourir après;
Voici le jour, partons.

FRANÇOISE.

Qui! moi, je partirais
Sans tomber à ses pieds? Ah! souffrez que je meure
Si je dois, cette nuit, déserter sa demeure,
Maudite et sans adieu! Dans ce triste abandon
Que du moins j'en obtienne un regard de pardon!
Lui parler un instant, le fléchir pour un frère,
A cet espoir si doux je ne puis me soustraire;
Paolo sera libre: et, si mes torts passés
Sous un voile de deuil peuvent être effacés,
Dites à votre fils que, le front sous la cendre,
Suppliante, au tombeau je suis prête à descendre,
Que je meurs sans regret, si ma mort peut unir
Deux cœurs nés d'une mère, et qui vont me bénir!

SCÈNE III.

FRANÇOISE, seule.

Adieu donc, Rimini, cité chère et fatale,
Flots d'azur qui baignez la rive orientale;
Ciel toujours plein de flamme, ombrages toujours verts,
O toi, mon seul abri dans ce vaste univers :
Où Paolo... Que dis-je !... O mon juge suprême,
Exauce ma prière en sauvant ceux que j'aime;
Du fond de ma douleur je t'invoque à genoux :
Si le ciel, avant moi, rappelle mon époux,
Jamais l'aveu fatal d'une ardeur insensée
Ne trahira mon cœur ni ma triste pensée...
Morte pour l'espérance, et vivant pour toi seul
J'éteindrai mon amour sous les plis d'un linceul !. .
Mais déjà ta clarté m'enveloppe et m'inonde;
A moi, chants infinis ! échos d'un meilleur monde !
Déjà mon âme heureuse apparaît devant Dieu !
Ma mère, dans tes bras ! patrie, amour... adieu !...

SCÈNE IV.

FRANÇOISE, PAOLO.

PAOLO.

Françoise !

FRANÇOISE, reculant avec effroi.

Paolo !

PAOLO.

Je suis libre !...

FRANÇOISE.

Silence !

PAOLO.

J'ai trompé les gardiens: honte à leur vigilance;
Et, grâce à cet anneau, par ton page apporté...

FRANÇOISE.

Vous voulez donc ma mort?

PAOLO.

Je veux ta liberté!
Nos soldats sont armés et nous prêtent main-forte;
La barque d'Isolier nous attend à la porte,
Et tous trois nous conduit, loin de cette prison,
A bord de mon vaisseau qui cingle à l'horizon...

FRANÇOISE.

Fuir mon époux? jamais!

PAOLO.

Un despote barbare!
Il faut que cette nuit l'Océan vous sépare!...
Viens! l'amour, le bonheur nous suivront loin du port;
Prononce entre nous deux: c'est la vie ou la mort!

FRANÇOISE.

Qu'ai-je fait, imprudente!

PAOLO.

Il faut que je te voie
Sauvée, heureuse, libre, et je meurs avec joie!...
Je ne sais si je viens de l'enfer ou des cieux;
Écoute... un lourd sommeil descendait sur mes yeux,
Quand soudain, dans ma tombe, une clarté mouvante
Fit dresser mes cheveux d'une affreuse épouvante.
C'était toi; je voyais ce regard pâlissant
Qui m'appelle au secours; ce poignard teint de sang,
Ce monstre furieux accroupi sur sa proie,
Dont le cœur vibre encor sous l'acier qui le broie...
Bondissant jusqu'à lui, je frappe l'assassin;
Tu me dis: «Viens, je t'aime!» et tu meurs sur mon sein.
Tout disparut!... Françoise, ah! permets qu'une étreinte
Apaise mon délire et dissipe ma crainte...

Ce songe est là : toujours! des fantômes hagards
Agitant leurs linceuls poursuivent mes regards;
Ici même, à tes pieds, je sens qu'à ce présage
Une sueur mortelle a glacé mon visage!...

FRANÇOISE.

Ce songe... ah! c'est le mien!...

PAOLO.

Mais je suis libre encor!
Je renais, je respire!... et, grâce à ce trésor,
J'ai bravé le tyran, sa vengeance est trompée,
Et j'ai, pour le punir, ressaisi mon épée!...
Françoise, ah! je craignais de ne plus te revoir.

FRANÇOISE.

Qu'espérez-vous, grand Dieu!

PAOLO.

Viens, quittons ce manoir;
Je n'ai plus qu'un souhait : vivre ou mourir ensemble!
Dieu nous a séparés, que l'enfer nous rassemble...
Rien! pas même un regard!... Non, tu n'aimas jamais;
Eh bien... malheur à toi!...

FRANÇOISE.

Frappez!... je m'y soumets!

PAOLO.

Je t'aime!... Et cet anneau?

FRANÇOISE.

C'est l'anneau de mon maître,
L'anneau de Giovani!

PAOLO.

Qu'il périsse, le traître,
Ainsi que cet anneau; Giovani votre époux,
L'anneau de Giovani!

(Il brise l'anneau.)

FRANÇOISE.

Seigneur, que faites-vous!
Cet anneau, c'est l'honneur, la liberté, la vie!

PAOLO, jetant son épée.

C'est la mort !... A présent Paolo les défie.

FRANÇOISE [2].

Écoutez !... Ce sont eux !

PAOLO [1], froidement.

Oui, je les attendrai ;
Cette écharpe a menti ! prenez-la... je mourrai.

(Il cache sa tête dans ses mains ; puis, aux pieds de Françoise.)

Si tu m'avais aimé !... dans la nuit qui s'achève,
Si ces quatre ans d'exil s'effaçaient comme un rêve ;
Et si tu t'éveillais, sans crainte désormais,
Sur des bords plus heureux, libre et mienne à jamais,
Songe de quel amour serait environnée
La fille de Guido que le ciel m'eût donnée !
Ta vie aurait passé comme un jour calme et pur,
Comme une onde, où le soir vient mirer son azur...
Un fils peut-être, un fils ! ô divine chimère !
Apprendrait à t'aimer comme on aime sa mère,
A murmurer ton nom, le premier après Dieu,
Ce nom que j'aime tant !... Puis, au jour de l'adieu,
Nos esprits consolés, comme deux âmes saintes,
Auraient fui de la terre aux célestes enceintes ;
Et, pressant sur le mien ce cœur qu'on immola,
J'aurais dit au Seigneur : La voilà ! la voilà !
Maintenant !... rien, plus rien !

FRANÇOISE, avec abandon.

Oui, Paolo, je t'aime ;
Pour toi j'aurais donné mon sang et l'honneur même :
Ce bonheur idéal dont tu fais le tableau
Pour toi, je l'ai rêvé ! pour toi seul, Paolo,
Je voulais tous les biens que le sort nous envie :
Oui, je t'aime !..

PAOLO.

Grand Dieu !

FRANÇOISE.

Je t'aime pour la vie !
Heureuse si le ciel, dans un monde plus beau,
Nous unit l'un à l'autre au delà du tombeau...
Fuis ! après cet aveu d'une flamme adultère,
Tu ne dois plus jamais me revoir sur la terre !

PAOLO.

Moi, fuir ! moi, te quitter, Françoise ! en ce moment,
Où mon cœur est saisi d'un tel ravissement,
Qu'il n'ose souhaiter, dans l'espoir qui l'enivre,
Le bonheur de mourir, ni le tourment de vivre !
O puissances du ciel ! ô nuit ! protége-nous...
Soyons libres ; viens, viens, je t'en prie à genoux !

FRANÇOISE.

Et je t'écoute encore !... O délire funeste...
Craignez la main de Dieu si vous restez !

PAOLO.

Je reste !...
Oh ! l'enfer avec toi, pour son éternité !

FRANÇOISE.

Mon père !...

PAOLO.

Il ne l'est plus cet homme, en vérité,
Dont l'orgueil implacable a flétri tant de charmes,
Des beaux jours de ta vie a fait des jours de larmes !...
Ce n'est qu'un ennemi !

FRANÇOISE.

Mon père !...

PAOLO, *l'entraînant.*

Oui, je le hais
Presque autant que je t'aime ! oublions pour jamais
Ceux qui nous ont jetés dans cet affreux repaire,
Esclaves d'un tyran !...

FRANÇOISE.

Pardonnez-moi, mon père !

ISOLIER, accourant.

Le prince ! au nom du ciel !

FRANÇOISE.

Fuyez ! par votre honneur !

PAOLO.

Par mon amour, Françoise !...

FRANÇOISE, dans ses bras.

Adieu donc !

PAOLO.

O bonheur !...

ISOLIER.

Le voici !...

(Malateste paraît; Paolo recule sur l'avant-scène droite, Françoise à gauche.)

SCÈNE V.

PAOLO, MALATESTE, GUIDO, FRANÇOISE, ISOLIER, GARDES au fond.

MALATESTE, sur le seuil.

Misérable ! ici même il m'affronte !...
Vous m'avez rappelé pour témoin de ma honte,
Et je vais la venger.

PAOLO.

Frappe !...

MALATESTE, s'avançant.

Non... défends-toi !...

FRANÇOISE.

Grâce ! pitié pour lui !

MALATESTE, la frappant.

Femme ingrate et sans foi,
Meurs !...

GUIDO.

Ma fille !

MALATESTE.

A nous deux!

PAOLO, avec calme.

Je brave ta colère,
Je t'ai sauvé la vie.

MALATESTE, le frappant.

Et voilà ton salaire!...

PAOLO.

Anathème sur toi, fratricide maudit!
Elle meurt innocente.

(Il tombe aux pieds de Françoise; la lampe s'éteint: au dehors, le cie illuminé d'éclairs.)

MALATESTE, en délire.

Innocente, as-tu dit?
Elle ne m'aimait pas!... Ciel!... je ris de ta foudre...
J'ai tué mon rival, et ce fer va m'absoudre...
Qui donc m'ose arrêter?... Spectre horrible!... pourquoi
Te dresser du cercueil, entre l'enfer et moi?...
Viens plutôt! descendons sous ces voûtes funèbres...
N'es-tu pas le gardien du séjour des ténèbres?
Je la vois, je la vois, la cité des tourments;
Quels langages divers! quels affreux grincements!
Quels abîmes nouveaux, creusés sous des abîmes!
Des sépulcres de feu consumant leurs victimes;
Des traîtres couronnés, les yeux noyés de sang...
Tout l'enfer sous mes pas jette un cri menaçant:
Caïn! vil meurtrier, qu'as-tu fait de ton frère?...
Le voilà, dans ce gouffre... Arrête, téméraire!
Il approche!... il me dit: Fratricide, assassin...
Quel est donc ce fantôme, un poignard dans le sein?...
Là: Françoise, toujours dans ses bras?...

(Voulant se poignarder.)

Tiens, barbare!
Jusqu'au fond des enfers, que ce sang vous sépare!...

GUIDO, l'arrêtant.

Non ! tu vivras, courbé sous la haine de Dieu !...
Vois-tu cet anathème écrit en traits de feu
Sur le seuil infernal du séjour de souffrance :
Entrez, spectres maudits ! laissez toute espérance !

(Giovani tombe à ses pieds.)

FIN DE FRANÇOISE DE RIMINI.

L'ENFER DU DANTE

CHANT CINQUIÈME.

SUICIDES PAR AMOUR. — FRANÇOISE DE RIMINI.

Ainsi je descendis de la première enceinte
Dans le deuxième enfer dont l'orbite est moins grand,
Mais plus fort le supplice et plus vive la crainte.

Minos est sur le seuil; d'un regard pénétrant
Il reçoit les pécheurs, les appelle à voix haute,
Et, selon leurs forfaits, il les juge en entrant.

Là, toute âme, aussitôt qu'elle devient son hôte,
De ses crimes secrets vient lui faire l'aveu;
Et le juge infernal, qui connaît toute faute,

Sachant quel châtiment doit l'atteindre en ce lieu,
Retourne autant de fois sur lui sa queue immonde
Que l'homme a de degrés à déchoir loin de Dieu.

Devant lui les damnés se pressent comme un monde.
Chacun vient à son tour se courber sous sa loi;
Parle, écoute et s'enfuit sous la voûte profonde.

Étranger, qui t'amène en ce séjour d'effroi ?
Crie en grinçant le monstre à l'aspect des deux anges,
Et suspendant le cours de son terrible emploi :

Mortel, apprends qu'ici sous mes lois tu te ranges ;
Tout y vient aisément, mais jamais rien n'en sort.
Paix ! lui dit mon gardien : pourquoi ces cris étranges ?

N'arrête point ses pas ordonnés par le sort ;
Son pouvoir vient de Dieu, sans qui rien n'est possible,
Et pour nous arrêter tu n'es pas assez fort.

Les cris aigus, les pleurs d'un gouffre inaccessible,
Montaient par intervalle aux lieux où nous étions ;
J'avançai : sous mes pas tout l'enfer fut visible.

Et je vins dans un lieu, muet de tous rayons,
Grondant comme les flots battus par la tempête,
Quand deux vents opposés lancent leurs tourbillons.

L'infernal ouragan, qui jamais ne s'arrête,
Emporte les damnés dans sa trombe de feu,
Les tournant, les frappant, et roulant sur leur tête.

Tout froissés, tout meurtris, sous ce terrible jeu ;
Ils jettent des clameurs dans les airs, dans les flammes,
Des imprécations contre l'amour de Dieu.

Je sus qu'à ces tourments sont soumises les âmes
Des pécheurs succombant aux appâts de la chair,
Et tuant la raison sous les plaisirs infâmes.

Comme les étourneaux s'en vont, avant l'hiver,
Traversant l'horizon d'une large cohorte,
Tel, menant les esprits, ce souffle de l'enfer

Les jette, les reprend, les abat, les emporte ;
Eux, qui n'auront jamais l'espérance de voir
Leurs tourments suspendus ni leur peine moins forte.

Et comme les pluviers vont en chantant, le soir,
Dans l'azur obscurci de leurs files sans nombre,
Ainsi je vois venir, traînant leur désespoir,

Ces damnés tout en pleurs, qui font la nuit plus sombre
Tout saisi d'épouvante, ô mon maître, ai-je dit,
Quels sont ces malheureux qui gémissent dans l'ombre ?

Celle qui semble ouvrir ce cortége maudit,
Fut la fille d'un roi : l'histoire nous assure
Que sur vingt nations son règne s'étendit.

Elle s'abandonnait au vice de luxure,
Si bien que, dans sa loi, l'inceste fut permis,
Pour ôter de son front toute sa flétrissure.

Cette femme impudique eut nom Sémiramis,
L'amante de son fils, sa sœur et sa marâtre ;
De nos jours, ses États aux sultans sont soumis.

L'autre porta le fer dans son cœur idolâtre,
Expiant son parjure à Sichée ; à son tour,
Vois s'avancer vers nous l'altière Cléopâtre.

Puis Hélène : ce nom qui tarit dans un jour
Le sang d'un peuple entier ; plus loin, le fier chille
Indomptable pour tous et dompté par l'amour.

Voici Pâris, Tristan ; et plus loin, quelque mille
Suicides obscurs, dont le cœur s'est perdu
Dans les sentiers fangeux d'un amour trop facile.

Le maître s'arrêta. Quand j'eus bien entendu
Nommer tous ces héros, ces dames glorieuses,
L'effroi me vint au cœur; je restai confondu.

Je repris : Quelles sont ces deux âmes heureuses
Qui traversent l'enfer d'un vol léger et prompt,
Et sur l'aile des vents s'embrassent amoureuses ?

Je voudrais leur parler. Attends que sur ton front
Plus près, me dit Virgile, elles puissent descendre ;
Invoque leurs amours, elles t'obéiront.

J'appelai, d'aussi loin qu'elles purent m'entendre :
Ames en peine, ô vous ! que je voudrais saisir,
Parlez-moi, s'il n'est rien qui le puisse défendre !

Comme deux ramiers blancs qu'appelle le plaisir,
Volent à tire-d'aile à leur doux nid de mousse,
Emportés dans l'azur par un même désir :

Ainsi, d'auprès Didon, sur le vent qui les pousse
A travers l'air épais, ce beau couple descend ;
Si fort fut mon appel, ma prière si douce.

O mortel généreux, ange au front caressant,
Qui viens nous visiter dans ce lieu redoutable,
Loin du sol que jadis nous teignîmes de sang ;

Si le maître des cieux nous était favorable,
Nous lui demanderions ta paix et ton bonheur,
Puisque tu prends pitié du mal qui nous accable.

Quel que soit ton souhait, nous voici prêts, seigneur ;
Nos âmes te diront leurs plus tendres mystères,
Pourvu que l'ouragan suspende sa fureur.

Le lieu qui nous vit naître est caché dans les terres
Où l'Éridan finit son cours aventureux,
Pour trouver le repos avec ses tributaires.

Amour, qui plus souvent touche un cœur généreux,
Le prit pour ma beauté d'une tendresse extrême;
J'étais belle : aujourd'hui... mon supplice est affreux !

Amour, qui ne pardonne à nul objet qu'on aime,
Me consume à mon tour et ne m'épargne pas;
Et, comme tu le vois, me tourmente ici même.

Amour nous a conduits vers un même trépas;
Mais l'enfer de Caïn attend le fratricide.
Tels furent les aveux qu'ils murmuraient tout bas.

Les ayant écoutés dans mon rêve lucide,
J'inclinai mon visage et mes yeux tout en pleurs;
Quel projet, dit le maître, en ton cœur se décide ?

Plus calme, je repris : Par quel sentier de fleurs,
Quels suaves pensers, quels ébats pleins d'ivresse,
Ils ont dû redescendre au séjour des douleurs!

Je me tournai vers l'ombre, et dis avec tendresse :
Ton histoire aux grands cœurs coûtera des soupirs.
Françoise, à tes amours ma pitié s'intéresse;

Mais, réponds : au début de ces heureux loisirs,
A quel signe innocent d'une flamme imprudente
Avez-vous reconnu la voix de vos désirs ?

« Il n'est point, ô mortel ! de douleur plus ardente
Qu'un souvenir de joie au sein du désespoir;
Et celui qui l'a dit fut le maître du Dante.

Mais, puisque, reprit-elle, on désire savoir
La source d'un amour si funeste à mes charmes,
Mes pleurs te le diront, s'ils en ont le pouvoir.

Nous lisions le roman tout plein de douces larmes
Du page Lancelot que l'amour a surpris;
Nous étions seuls, ce jour, sans aucunes alarmes.

Déjà, plus d'une fois, nos yeux s'étaient compris;
Je sentais sur mon front les pâleurs de la fièvre,
Un seul vers acheva d'égarer nos esprits.

Quand nous lûmes la stance où l'amant de Ginèvre
Baise un premier sourire, inspiré par l'amour,
Mon amant pour jamais se suspend à ma lèvre;

Frémissante et sans voix, je l'embrasse à mon tour :
Galléaut fut l'auteur aussi bien que son livre,
Et nous n'en lûmes pas davantage, ce jour. »

Tandis qu'à ses regrets ce fantôme se livre,
L'autre pleure, agité d'un si cruel remord
Que, saisi de pitié, je crus cesser de vivre,

Et tombai sur le roc comme tombe un corps mort.



GRISELDE

OU

LA FILLE DU PEUPLE

DRAME EN TROIS ACTES, EN VERS.

THÉATRE DE LA GAITÉ

17 MARS 1849.

PERSONNAGES.

ARTUS I[er], roi d'Angleterre.
KENNETH D'ÉCOSSE, gendre et neveu du roi.
PERCEVAL, TRISTAN LE SAGE, LANCELOT DU LAC, chevaliers de la Table ronde.
CÉDRIC, père de Griselde.
RONALD, serviteur de Perceval.
OGIER, neveu de Ronald.
GINÈVRE, reine d'Angleterre.
ORIANE, sœur de Ginèvre.
ELLINOR, fille majeure du roi.
GRISELDE, femme de Perceval.
CHEVALIERS, DAMES DE LA COUR, PAGES, VASSAUX DE PERCEVAL, PEUPLE.

La scène est en Angleterre, au VI[e] siècle.

PRÉFACE.

Le drame de *Griselde* ne se passe point du temps que la reine Berthe filait; il faut remonter encore plus haut. La fameuse Berthe, fille de Lothaire, roi de Lorraine, filait au dixième siècle; et M. Ostrowski nous transporte en Angleterre, à la cour du roi Artus, qui monta sur le trône en 516. Nous sommes sur le terrain fleuri de la légende, au milieu des chevaliers de la Table ronde. Il était impossible de faire un choix plus poétique; c'est un grand mérite au théâtre de s'emparer d'un siècle vraiment neuf, et d'oser un des premiers en secouer la poussière. Le public est tellement fatigué de voir sans cesse exploiter les mêmes époques! Les Romains ont usé sur la scène leurs vieilles toges, qui ne sont bonnes aujourd'hui qu'à leur faire des linceuls; l'éternelle Saint-Barthélemy a trop souvent assommé des spectateurs bons catholiques en les traitant comme des huguenots, et le duc de Richelieu nous a jeté plus de cent fois sa poudre aux yeux.

Salut donc aux chevaliers de la Table ronde! Vous saurez qu'un jour la superbe reine Ginèvre, applaudissant à un combat de lions, laissa tomber son bouquet dans le champ de bataille. Ginèvre, qui n'avait pas comme nos femmes à la mode l'art de charmer les lions, eut recours à un nouveau Daniel; elle chargea le vaillant Perceval de ramasser le bouquet. Il le lui rapporta victorieusement, mais lui retira son cœur pour le donner à la fille du peuple. Au lever du rideau, Perceval raconte ses nouvelles amours et son mariage avec Griselde. Il vient braver la fière Ginèvre en lui parlant de sa rivale. La reine trouve le trait d'autant plus noir que Griselde est la fille d'un charbon-

nier; mais c'est une colombe égarée dans un nid de corbeau. Ginèvre veut se venger, et propose de soumettre Griselde à trois cruelles épreuves: si la jeune femme ne peut y résister, Perceval mourra; si elle sort victorieuse de la lutte, la reine s'agenouillera devant elle. Perceval accepte bravement le défi; on vient dire à Griselde que, pour sauver Perceval, il faut s'éloigner de son fils, renoncer à son titre d'épouse, abandonner son père, puis s'enfermer dans un cloître. Griselde se soumet, subit toutes les humiliations, toutes les douleurs; l'orgueilleuse reine avoue sa défaite, se prosterne devant elle, et l'humble Griselde échange sa couronne de martyre contre une couronne de reine.

Cette pièce est le second ouvrage de M. Ostrowski, poëte et proscrit polonais, qui n'en écrit pas moins de très-bons vers français. Elle atteste une grande connaissance de la scène, une profonde étude du cœur humain. Le premier acte, poétiquement posé, a tout le charme d'une légende. Le drame s'engage au second acte, et les adieux de Griselde font verser bien des larmes. Le troisième acte est plein d'intérêt, et le dénoûment est d'un très-heureux effet dramatique.

Mais ce qui nous semble une nouveauté charmante au boulevard, c'est d'entendre une pièce en vers. Nous voilà bien loin du patois du mélodrame ou du style de bulletin d'armée, qui sert à confectionner les épopées du Cirque. On aime à voir le superbe Perceval, le vaillant Tristan et Lancelot du Lac, favori d'une fée, combattre avec les lances d'or des alexandrins. Vous me direz bien que parfois ce sont des armes dangereuses; elles servent à la tragédie, elles forment le bataillon carré de la tirade, et les généraux de l'école dite du *bon sens* en arment tous les soirs des soi-disant Grecs et Romains, pour assassiner d'honnêtes et crédules spectateurs. Mais ces armes-là sont aussi les fins stylets de la comédie satirique et les bonnes dagues du drame moderne. Des mains de M. Ostrowski, elles sortent finement ciselées. Remercions-le du courageux exemple qu'il vient de donner! Pourquoi nos poëtes craindraient-ils les théâtres du boulevard? Est-ce que la belle fleur de la poésie ne pourrait éclore que dans la serre chaude du Théâtre-Français? ne peut-elle venir dans les théâtres populaires, ainsi que ces églantines des

champs, qui naissent en pleine terre? Voyez comme ce public sympathique a récompensé son poëte, comme il a applaudi le beau style et jusqu'aux vers lyriques; lui qui voit tant de maçons littéraires, comme il a compris le sculpteur! Ah! c'est que le public, quel qu'il soit, a de l'esprit comme deux mille.

Les acteurs de la Gaîté ont parlé ce noble langage rimé comme si c'eût été la langue du pays. Albert a joué le rôle de Perceval avec sa verve et son intelligence habituelles; il a bien la diction poétique, et sait mettre en lumière les vers à effet pour les jeter aux applaudissements du parterre. Saint-Mars et Brémont ont su donner de l'importance à deux rôles secondaires. Mademoiselle Meignan, qui a fait ses études littéraires à l'Odéon, s'est retrouvée là comme dans sa patrie; elle a joué Griselde avec autant de grâce que de sentiment, et nous lui souhaitons, en finissant, beaucoup de rôles pareils à celui-ci.

ANAÏS SÉGALAS.

24 mars 1849.

« Le peuple, c'est le roi. »

(*Acte I, scène* VIII.)

GRISELDE

OU

LA FILLE DU PEUPLE.

ACTE PREMIER.

Salle d'apparat, au palais du roi Artus, à Cardueil. — Un rideau dans le fond. — On entend par bouffées une musique de bal. — Des pages portant des rafraîchissements. — Un fauteuil (1er droit).

SCÈNE I.

ARTUS, GAUVIN.

ARTUS.

Oui, Gauvin, ces loisirs, c'est toi qui nous les causes ;
Tout est d'un choix exquis, les femmes et les roses !
Je suis surpris, charmé ! ton magique talent
A changé la nuit sombre en jour étincelant ·
Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on te nomme le maître...

GAUVIN.

Sire !

ARTUS.

Au sein des hivers dont le froid me pénètre,
Je sens autour de moi les brises du printemps ;
Vrai Dieu ! tu m'as rendu mes jambes de vingt ans !

J'aime la vie, un sang plus chaud bout dans mes veines :
Puis-je assez, mon ami, te payer de tes peines !

GAUVIN.

Sire, vous me troublez. On devait ces honneurs
A tous ces paladins, ces illustres seigneurs
Qui viennent souhaiter, du cœur et de la lèvre,
Votre beau jour de fête à la reine Ginèvre.
C'est l'élite, la fleur des guerriers d'Albion ;
A notre appel pas un n'a fait rébellion :
Pas même Perceval, le puissant tributaire,
Et le plus insoumis des tigres d'Angleterre.

ARTUS.

Perceval à la cour? Perceval chez son roi?

GAUVIN.

Le voilà tout armé comme pour un tournoi,
Couvert de peau de buffle, et le front toujours sombre,
Avec son cher Tristan, qui le suit comme une ombre !

ARTUS.

En effet! son costume est un peu singulier;
Mais l'habit ne fait pas le moine, chevalier.
Son rude vêtement nous cause plus de joie
Que ces papillons d'or, ces phalènes de soie,
Bourdonnant à l'entour du foyer souverain ;
Plus d'un s'y brûlera !... La fille du marin,
Griselde est avec lui? C'est bien, c'est très-bien !

GAUVIN.

Sire,
Défiez-vous du comte Henri...

ARTUS.

Que veux-tu dire?

GAUVIN.

Je dis que ce harnais cache, sous le soldat,
L'orgueilleux suzerain, l'habile homme d'État;
Je dis que ce front pâle, où frémit la pensée,
Couve une ambition monstrueuse, insensée ;

Je dis que Perceval, dans ses rêves jaloux,
Se croira mal payé de ce qu'il fait pour vous
A moins d'une couronne...

ARTUS.

Ah ! tu le crois un traître ?

GAUVIN.

Je n'ai pas dit cela !

ARTUS.

Tu l'as pensé, peut-être !...
Mon ami, je crains bien de mourir tout entier;
Il est rare, à cent ans, qu'on ait un héritier :
Pourtant, cela s'est vu, dans le meilleur ménage...
Abraham eut un fils à peu près à mon âge,
Et Ginèvre est, pardieu, plus jeune que Sarah !...
Des enfants, quel bonheur ! Crois-tu qu'elle en aura ?

GAUVIN.

Toujours, sire !...

ARTUS.

Tu mens !... Jamais dans ma famille...
N'y pensons plus. D'ailleurs j'ai mon gendre et ma fille.
Mais que le comte Henri, ce marin si loyal,
Ait atteint, dans ses vœux, jusqu'au siége royal;
Que par lui quelque jour ma couronne usurpée...
Va ! je me défierais plutôt de mon épée.

GAUVIN.

Sire, rappelez-vous combien de vos aïeux
Se sont ainsi perdus...

ARTUS.

Oui ! les plus glorieux,
Ceux dont l'histoire un jour bénira les grands règnes !...
Pour ma postérité je veux bien que tu craignes;
Mais, pour moi, j'aime autant, quoi qu'il puisse en coûter,
Subir la trahison que de la redouter.
D'ailleurs, à mon avis, la suprême science,
L'art de régner, s'appelle : « Amour et confiance. »

Je le sais, moi, Gauvin, que la mort semble avoir
Oublié, près d'un siècle, au sommet du pouvoir!
Autrefois j'ai rempli l'Angleterre et le monde
De la gloire d'Artus, chef de la Table ronde...
Aujourd'hui je m'amuse à donner des tournois;
Je fais la chasse aux loups, comme alors aux Danois,
Ces forbans que du Nord chaque hiver nous ramène!
J'ai sondé tous les plis de la nature humaine...
Aimer, c'est obéir; en un mot, je suis vieux,
Pourtant, je crois le mal impossible!

GAUVIN, à part.

Tant mieux!

(Haut.)

Mais Perceval...

ARTUS.

Allons, allons! tu m'importunes
Avec ta jalousie et tes vieilles rancunes!
Il t'a fait prisonnier dans un vaisseau normand;
Je t'ai fait grand veneur du roi, pour un serment,
Et tu m'as fait... Voyons, est-ce vrai? Je m'oublie;
Ne songeons qu'au plaisir dont la coupe est remplie.
La joie est une fleur que l'on glane en passant...
Que personne ne puisse, avant le jour naissant,
Déserter Cardueil, ma maison souveraine,
Sans boire à la santé de madame la reine,
Et de sa damoiselle, après. Je l'ai promis,
Vous vous embrasserez comme de vieux amis.

(Il sort, 2e droit.)

SCÈNE II.

GAUVIN, seul.

Jamais!... Divertis-toi, prince infirme et crédule;
Tandis que sur ton front l'orage s'accumule,

Va noyer dans l'ivresse aux ardentes sueurs
De ta faible raison les dernières lueurs;
Jusqu'au jour où la mort, l'implacable fantôme,
Le grand veneur des rois, mettra sceptre et royaume
Aux pieds d'un ennemi, de Cathmor le Géant,
Pour que ta royauté rentre dans le néant!
Voici Kenneth d'Écosse... Allons faire l'aumône
De quelque peu d'esprit à l'héritier du trône.

SCÈNE III.

GAUVIN, ORIANE, KENNETH (2[e] gauche), en costume noir et jaune.

KENNETH.

De grâce! m'aimez-vous, belle Oriane?

ORIANE.

Non.

KENNETH.

Me haïssez-vous?

ORIANE.

Non.

KENNETH.

Alors c'est l'abandon,
Le mépris! C'est la plus noire métamorphose?

ORIANE.

Non.

GAUVIN, à Oriane.

C'est un frelon jaune agaçant une rose.

KENNETH.

Toujours non, quel ennui! Cher et charmant trésor,
Puis-je espérer qu'un jour...

ORIANE.

La princesse Ellinor,
Votre femme!

KENNETH.

Ah ! mon Dieu !

(Oriane sort, 2e droit.)

SCÈNE IV.

GAUVIN, KENNETH, ELLINOR (2e droit), en grand costume de chasse, avec plumages.

ELLINOR.

Voyons, monsieur, j'écoute :
Que disait la rêveuse ?

KENNETH.

Oriane ?...

ELLINOR.

Sans doute !

KENNETH, en tremblant.

Elle me demandait... sous quel astre maudit...
J'ai vu celui du jour.

ELLINOR.

Vous avez dit ?

KENNETH.

J'ai dit...
Le Capricorne !

ELLINOR.

Assez ! Contez une autre histoire !
Je saurai bien, monsieur, vous rendre la mémoire
Lorsque nous serons seuls ! M'entendez-vous, vaurien ?

KENNETH.

Oui... ma tante.

ELLINOR.

Ma femme !

KENNETH.

Oui... ma femme.

ELLINOR.

Fort bien.

KENNETH.

Des sels !... je défaillis...

GAUVIN, lui tâtant le pouls.

L'accident n'est pas grave...

(On apporte un plateau.)

KENNETH.

Merci... cela va mieux... quand j'ai bu, je suis brave !

ELLINOR.

Voyez-vous cet oison qui vient parler d'amour
A sa cousine !

GAUVIN.

Un fou manquait à notre cour ;
Lui, Perceval, Tristan dit le Sage : à bon compte,
Voilà trois beaux esprits !

KENNETH, pris de vin.

Insolent !

(Il essaye de tirer son épée, et sort.)

GAUVIN, s'avançant vers Perceval.

Seigneur comte...

(Perceval et Tristan sont entrés, 2e gauche.)

SCÈNE V.

GAUVIN, TRISTAN, PERCEVAL.

TRISTAN.

Maître Gauvin, salut.

GAUVIN.

Puis-je au moins vous prier
De vider avec nous le coup de l'étrier?

PERCEVAL, froidement.

Merci, je ne bois pas.

GAUVIN.

Artus, le roi mon maître,
M'a chargé, monseigneur, de vous faire connaître
Qu'il veut, devant Ginèvre, et de son meilleur vin,
Honorer vos amours, Griselde, au front divin ;
On jouera, l'or ruisselle et la table s'apprête :
De toute sa noblesse il me fait l'interprète.

PERCEVAL.

Soit !... j'y vais.

GAUVIN, avec courtoisie.

Seigneur comte, agréez mes saluts.
(Il sort, 1er droit.)

SCÈNE VI.

TRISTAN, PERCEVAL.

PERCEVAL.

Tristan, je hais cet homme.

TRISTAN.

Il vous hait encor plus,
Ce me semble.

PERCEVAL.

Il est vrai, nul ici ne l'ignore ;
Mais son respect m'offense et sa haine m'honore.

TRISTAN.

Prenez garde ! cet homme est un ambitieux
Comme vous, et, de plus, méchant, astucieux.
Impénétrable : il a sur vous trois avantages.

PERCEVAL.

Mon sentiment est vrai, puisque tu le partages.
Chez lui chaque pensée est une trahison ;
Sa parole, en glissant, distille le poison.
Sur ses traits, le bandit le dispute à l'esclave,
La bassesse germaine à l'orgueil scandinave;

Tous les mauvais instincts de ces races du Nord
Se peignent dans ses yeux : le pillage et la mort.
En le voyant si près du trône d'Angleterre,
Je sens qu'un de nous deux est de trop sur la terre...
Tous le disent méchant, je le crois insensé.
Cet homme finira comme il a commencé ;
Comme on voit échouer au pied de nos falaises
Les flots qui l'ont vomi sur nos îles anglaises.
Demeure si tu veux ! Sans doute, en cet instant,
Griselde pense à moi, s'inquiète et m'attend.

TRISTAN.

Je comprends... Perceval n'a des yeux, ici même,
Que pour sa jeune épouse.

PERCEVAL.

Oui, je l'aime ! je l'aime
Plus que la gloire, autant que l'honneur ; chaque jour
Donne plus d'ascendant, de force à mon amour.
Chaque fois que Griselde à mes yeux est ravie,
Elle semble emporter la moitié de ma vie !
Et j'ai pu m'éloigner ? Retourne à ce festin ;
Pour moi, je veux la voir aujourd'hui, ce matin.

TRISTAN.

Voilà les amoureux ! Mais son gardien fidèle,
Cédric, son père aveugle, est sans doute auprès d'elle ?

PERCEVAL.

Cédric ne paraîtra jamais dans Pendenny ;
Son père, il ne l'est plus.

TRISTAN.

Comment ?

PERCEVAL.

Je l'ai banni.
Devant tous mes vassaux, m'insulter dans le temple !
Au service divin ! J'ai dû faire un exemple,
Je l'ai fait.

TRISTAN.

Une insulte, à vous?

PERCEVAL.

Ce vieux marin
De Richard, notre fils, voulait être parrain;
Il l'aurait baptisé de son nom populaire :
Cédric! beau nom vraiment! de là vient sa colère.

TRISTAN.

Quel orgueil! Vous deviez, ce débat éclairci,
Les présenter au roi?

PERCEVAL.

Pas encor, Dieu merci!
Pour se plaire parmi ces intrigants sans âme,
Et ces folles sans cœur, qui viennent, chose infâme,
Se jeter par essaims sur le vieux trône anglais,
Il faudrait être lâche ou pervers... Ce palais
N'est point fait, vive Dieu! pour une âme si belle;
Ne pouvant se corrompre, elle y mourrait.

TRISTAN, effrayé.

Rebelle!...
Il aimera le peuple alors qu'il sera roi.

(Le rideau du fond se lève et découvre un pavillon richement éclairé.
— La reine Ginèvre, assise sur une estrade, environnée de sa cour.
— Une danse écossaise. — Dames et cavaliers.)

PERCEVAL, désignant Ellinor et Kenneth.

Quelle est cette amazone au buste en désarroi,
Poursuivant ce jeune homme au plumage écarlate
Comme un vaisseau royal capturant un pirate?

TRISTAN.

C'est l'auguste Ellinor, notre reine avant peu,
Fille unique d'Artus; et voici son neveu,
L'héritier présomptif, mais non pas présumable :
Kenneth, mon jeune élève.

PERCEVAL.

Un oison fort aimable.

Le sceptre d'Angleterre aux mains de cet enfant!
Kenneth, après Artus?... non, jamais, moi vivant!...

TRISTAN.

Ne vous emportez pas!...

PERCEVAL.

Singulière famille!
La femme du vieux roi plus jeune que sa fille!
C'est l'hiver et l'été, l'automne et le printemps!...
Et cette jeune nymphe, aux longs cheveux flottants,
Regardant une étoile; et, comme une liane,
Se penchant sur les fleurs?

TRISTAN.

C'est la blanche Oriane,
Sœur de Ginèvre; esprit charmant, traits fabuleux!
Tous nos hommes d'État brûlent pour ses yeux bleus:
Douglas, le prince noir; Kenneth, le prince jaune...

PERCEVAL.

Deux méchantes couleurs.

TRISTAN.

C'est l'enseigne du trône.
Maître Gauvin le rouge...

PERCEVAL.

Encor?

TRISTAN.

Le beau Seymour...

PERCEVAL.

Peste! le vieux ministre est bien jeune, en amour!

TRISTAN.

Toute la cour, en somme... On dit, malgré son âge,
Qu'elle est un peu sorcière...

PERCEVAL.

A seize ans? c'est dommage.
L'autre, je ne dis pas. Qu'en penses-tu, Tristan?
Le savoir chez la femme est l'œuvre de Satan;
Il lui ravit bien plus qu'il ne donne, peut-être :

Ève a perdu le ciel pour vouloir trop connaître.
L'innocence et l'amour, voilà sa royauté!

TRISTAN.

C'est rare, ici surtout.

PERCEVAL.

Vois-tu cette beauté,
Le diadème au front?

TRISTAN.

Oui, la reine Ginèvre!

(Ginèvre se lève; la cour s'éloigne à gauche.)

PERCEVAL.

Je l'aimais autrefois d'un amour plein de fièvre,
Comme on aime à vingt ans! pour ces regards vainqueurs
Dont la douce magie embrasait tous les cœurs;
Pour son nom de Ginèvre, et plus que tout encore
Pour ce maintien royal qui toujours la décore.
Un jour, dans un tournoi, se trouvaient réunis
Tous les princes voisins. Deux lions de Tunis
Irrités, l'œil en feu, s'élancent dans l'arène;
Soudain tombe un bouquet : c'est celui de la reine.
J'étais à ses côtés. D'un accent calme et fier,
« Si vous m'aimez, dit-elle, aujourd'hui, comme hier
Vous me l'avez juré, d'un amour sans partage,
Rendez-moi ce bouquet! » Sans tarder davantage
Je franchis la barrière; et, comme un insensé,
Parmi les deux lions je me suis élancé.
J'enlève mon trophée, un cri part sur ma tête;
Tous d'applaudir. Jetant à ses pieds ma conquête :
« Vous m'avez bien jugé, lui dis-je, avec fierté;
A vous, reine, ces fleurs, à moi la liberté!
Je fais comme je dis : adieu, je romps ma chaîne! »
Depuis, nous nous voyons sans amour et sans haine,
De mon côté du moins... Ce fut un jeu cruel,
Mais je n'ai jamais su refuser un duel!

TRISTAN.

La voici...

PERCEVAL.

Viens, sortons.

(Ils s'éloignent, 2e droit.)

SCÈNE VII.

ELLINOR, KENNETH, GINÈVRE, LANCELOT, ORIANE, GAUVIN, LA COUR, entrant (2e gauche).

UN PAGE, annonçant.

La reine!

LANCELOT.

O ma Ginèvre!
Rendez-moi le bonheur dont votre oubli me sèvre;
Jusqu'à quand m'avez-vous banni de votre cœur?

GINÈVRE, suivant Perceval du regard.

Il me fuit!...

LANCELOT.

Quoi! faut-il, pour toucher sa rigueur,
L'anneau de Salomon ou le cistre d'Orphée?

GAUVIN.

Sublime!...

GINÈVRE.

Lancelot, dans quel conte de fée
Avez-vous su trouver tant d'esprit?

LANCELOT.

Dans vos yeux!
Un regard, ou je meurs!

GAUVIN.

Charmant, délicieux!

LANCELOT.

Quel jeune Endymion rend Diane pensive?
Est-ce Douglas le Noir, à l'humeur expansive,

Qui courtise Oriane, et ne se doute point
Des billets de Kenneth glissés dans son pourpoint?

GAUVIN.

Ah, ah! l'excellent oncle!

LANCELOT.

Est-ce Brandon l'apôtre,
Qui veut le bien du peuple en lui donnant le nôtre?
Et qui, Gauvin le sait, pour quelques pièces d'or,
Vendrait son âme au diable!... ou le beau Lucindor,
Qui gouverna si bien, qu'après son ministère
A peine on put trouver dans la vieille Angleterre
Quarante-cinq artus!

(Rire général.)

GINÈVRE.

Nous savons, chevalier,
Que pour vous l'ironie est un art familier;
Vous portez une pointe en vrai maître d'escrime!
Médire des absents, ce n'est pas un grand crime,
Ni même un grand mérite : on le peut sans danger!
Mais, tenez, quel était ce superbe étranger
Au front pâle, aux cheveux flottants sur ses épaules?

LANCELOT, sèchement.

Je ne le connais pas.

ELLINOR.

Lui, Perceval des Gaules?

GINÈVRE.

Percèval!

GAUVIN, avec intention.

C'est un nom fameux, dans les tournois.

ORIANE, le regardant fixement.

Le vainqueur de Cathmor, le transfuge danois...

GAUVIN.

J'y crois, comme Oriane à Merlin qui l'exploite.

ORIANE.

Donnez-moi votre main.

GAUVIN.

La gauche?

ORIANE.

Non, la droite !

GAUVIN.

De grand cœur!...

ORIANE.

Vous aimez!

GAUVIN.

Une fille des rois?

ORIANE.

Non! du peuple... Griselde!

GAUVIN.

Il suffit, je vous crois!

ORIANE.

Gardez-vous d'irriter le tigre qui sommeille,
Car il voudrait du sang!...

(Elle s'éloigne vers le fond.)

GINÈVRE.

C'est la rose vermeille
Qu'il portait pour devise au tournoi d'Hamalot,
Lorsqu'il vainquit Douglas, Algar et Lancelot,
Et tous ces chevaliers portant la rose blanche?
Oh! ne rougissez pas! vous prendrez ma revanche!...

GAUVIN.

Le comte, en vérité, leur fit beaucoup d'honneur;
Le chasseur de lions!

GINÈVRE.

Monsieur le grand veneur,
Vous chassez trop l'esprit.

GAUVIN.

Rien que le nécessaire:
Sur vos terres, madame.

GINÈVRE.

Ah! c'est juste: un corsaire!...

KENNETH, le frappant sur l'épaule.

Touché!

GAUVIN.

Pauvre idiot!

GINÈVRE.

Une fée aux doux yeux
Aurait, dit-on, promis le trône à ses aïeux?

ORIANE.

Oui, la dame du lac, Vivienne!

LANCELOT.

Il est notoire
Que la fable a donné plus d'un prince à l'histoire.

GINÈVRE.

Quel beau lutin le rend invisible à la cour?

GAUVIN.

Un dieu qui fait la pluie et le beau temps... l'amour.

GINÈVRE.

Perceval amoureux!

GAUVIN.

Depuis trois ans, madame.

ELLINOR.

De qui donc, s'il vous plaît?

GAUVIN.

De Griselde, sa femme.

GINÈVRE.

Lui, marié!

GAUVIN, appuyant.

Depuis trois ans.

GINÈVRE, à part.

Malheur à moi!...
Sans notre assentiment? sans l'aveu de son roi?

GAUVIN.

Comme il craint de ne pas l'obtenir, il s'en passe.

ELLINOR.

Est-elle noble?

GAUVIN.

Adam fut le chef de sa race.

GINÈVRE.

Et, belle?

GAUVIN.

Oui, comme vous.

GINÈVRE.

Trève de compliments!

GAUVIN.

Quand même je dis vrai, vous croyez que je mens.

ELLINOR.

Nommez-moi son château.

GAUVIN.

Non pas, pour un royaume!

GINÈVRE, détachant une fleur de son corsage.

Alors, pour cette fleur.

GAUVIN.

C'est...

TOUS.

C'est?

GAUVIN.

Le toit de chaume
Du charbonnier Cédric.

GINÈVRE.

A-t-elle un fils?

GAUVIN.

Mais oui,
Beau comme le soleil.

ELLINOR.

Quel scandale inouï!...
Comment! l'ami du roi de toutes les Bretagnes,
Gendre d'un charbonnier?

KENNETH.

Mais oui!

ELLINOR.

Dans ses montagnes
Votre comte a jugé notre sang trop ancien,
Ou trop jeune plutôt pour s'allier au sien ?
Pourtant le roi daignait me nommer sa future !

GAUVIN.

Mais oui ! c'est pour cela qu'il épouse en roture.

KENNETH.

J'en voudrais faire autant.

(Perceval paraît, 2[e] droit.)

ELLINOR.

Suivez-moi, prince. Adieu !
Je ne saurais souffrir sa présence en ce lieu.

GINÈVRE.

Restez, de grâce !... Et vous, soyez discrets.

ELLINOR, traversant à droite.

Je reste ;
Mais c'est pour protester, madame : je proteste !...

(Ginèvre s'assied entre Oriane et Ellinor; Lancelot debout à sa droite; Kenneth assis, et Gauvin à sa gauche.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PERCEVAL, TRISTAN.

PERCEVAL.

Par saint Henri, je pars ! J'avais cinquante artus
En arrivant ici ! Les avoir tous perdus !
Tant mieux ! j'aurai payé ma dépense à la fête.
Ces vieux vins espagnols m'ont échauffé la tête...
De l'air ! j'ai besoin d'air ! Ma poitrine est en feu !

GAUVIN.

Bonne chance en amour, mauvaise chance au jeu.

PERCEVAL.

Viens, Tristan.

TRISTAN, passant à gauche.

Regardez cet orage qui monte;
Restez jusqu'au matin.

PERCEVAL.

Non, je pars.

GINÈVRE.

Seigneur comte!

PERCEVAL.

Qui m'appelle?

TRISTAN.

La reine : approchez.

GINÈVRE.

Monseigneur,
Puisque vous nous quittez, accordez-nous l'honneur
De pouvoir vous offrir au moins la bienvenue!

PERCEVAL.

Madame, excusez-moi, ma rudesse est connue;
Je ne sais point mentir comme un homme d'État.
Ma parole, trop franche, est celle d'un soldat;
Et jamais ne faillit à ma vieille devise:
« Fais ce que dois, et dis ce que fais! »

GINÈVRE.

La franchise
Est une vertu rare, aux champs comme à la cour;
Nous l'estimons beaucoup. Parlez donc sans détour:
Vous êtes marié?

PERCEVAL.

C'est vrai.

ELLINOR.

Par notre Dame,
Il en convient!

GINÈVRE.

On nous apprend que cette femme
Qui nous ravit le cœur de son beau prisonnier,
st fille d'un manœuvre, un ancien charbonnier...

PERCEVAL.

Un vieux soldat!

ELLINOR.

Peut-on déroger de la sorte?
Une fille du peuple!

PERCEVAL.

Oui, du peuple! Et qu'importe?
Le sang d'un gentilhomme, aussi noble qu'il soit,
Ne lui fait de l'honneur qu'autant qu'il en reçoit,
Et toujours se rattache à la source commune:
Le peuple!

KENNETH, à part.

Il a raison!

GAUVIN.

Ce mot fera fortune.

ELLINOR.

C'est une indignité!

PERCEVAL.

Le peuple, c'est le roi!
C'est nous, c'est tout le monde enfin.

ELLINOR, se levant.

Excepté moi.

KENNETH.

Très-bien!

GINÈVRE.

Mais, monseigneur, grâce à votre vaillance,
Vous auriez pu choisir cette illustre alliance
Ailleurs que sous le chaume obscur d'un vieux marin;
Près de notre famille et du rang souverain:
Près de vous-même aussi...

PERCEVAL.

Je rêvais une femme
Simple, aimante, fidèle; et celle-là, madame,
Je l'aurais vainement cherchée à votre cour.

GINÈVRE, à part.

Oh! je me vengerai!

PERCEVAL.

J'ai parlé sans détour.

ELLINOR.

Je vais m'en plaindre au roi.

GINÈVRE.

Votre belle amoureuse,
Nous la verrons un jour... Mais, quelle étoile heureuse
Fit tomber dans vos mains ce trésor précieux?

PERCEVAL.

Je vais vous obéir, madame, de mon mieux.
Quatre ans sont écoulés depuis cette journée
Où la flotte étrangère, au naufrage entraînée,
Est venue échouer sous le cap de Stafford.
Après avoir lutté jusqu'au dernier effort
Avec un chef normand, la poitrine entr'ouverte,
Nous périssions tous deux sur la plage déserte,
Sans les soins de Cédric, franc marin comme moi,
Qui sauva la couronne et l'honneur de son roi.
Depuis ce jour, souvent j'ai revu ces rivages
Témoins de ma victoire, et ces chênes sauvages
Protégeant la cabane où Cédric demeurait...
Sa fille... Ah! je renonce à tracer son portrait!
Quel peintre ou quel poëte oserait vous décrire
Sa grâce de Madone et son jeune sourire?
Si jamais un archange envoyé du Seigneur
Paraissait à nos yeux, cet esprit de bonheur
Aurait un corps pareil à celui qui l'abrite;
La beauté n'est pourtant que son moindre mérite,
C'est la splendeur d'une âme immortelle!... Le jour
Où naissant d'une étoile au céleste séjour,
Ce chef-d'œuvre échappa de sa main satisfaite,
Dieu lui baisa le front et lui dit: « Sois parfaite! »
Jamais plus belle fleur, soleil plus radieux,
Ne porta le reflet du souverain des cieux!

KENNETH, ému.

Est-il possible ! Après trois ans de mariage ?

ELLINOR.

Peut-on s'éprendre ainsi d'une Agnès de village !

PERCEVAL.

Par saint Henri, je crois qu'on raille !

TRISTAN.

Vous rêvez ;
Ce n'est qu'enchantement, surprise...

GINÈVRE.

Poursuivez,
Comte.

PERCEVAL.

Un jour, je la vis dans son tartan de laine
Près de Cédric, son père, et de sa mère Hélène,
Qui n'en détachait pas ses regards amoureux.
Je compris qu'elle était tout l'univers pour eux.
Ce moment décida du destin de ma vie ;
Je m'arrêtai, le cœur ému, l'âme ravie,
Et cet enchantement soudain me révéla
Que Griselde, la sœur de mon âme, était là !
Je lui dis, m'inclinant sur sa tête charmante :
Griselde, saurais-tu m'aimer, comme une amante ?
Elle leva sur moi des yeux pleins de langueur,
Dont l'humide rayon pénétrait tout mon cœur ;
Et, m'offrant une rose avec un trouble extrême,
Fit un signe léger qui disait : « Oui, je t'aime ! »
Griselde, ai-je ajouté, tombant à ses genoux :
Veux-tu m'être fidèle ainsi qu'à ton époux,
Quand je serais proscrit du pays où nous sommes,
Déshérité, maudit du ciel, maudit des hommes ?
« Oui, seigneur, je le veux ! » Griselde, sois à moi !
Lui dis-je avec transport, je te donne ma foi ;
Le ciel même est jaloux du bonheur qui m'enivre :
Veux-tu quitter ton père et ta mère, et me suivre ?...

Elle tomba muette aux bras de ses parents ;
Mais ses pleurs répondaient pour elle : « Oui, je me rends ! »

KENNETH.

Oh ! la charmante enfant ! c'est une rose noire ;
Mais avec un cœur d'or.

ELLINOR.

Ne me faites pas croire,
Monsieur, pour votre honneur, que vous la connaissez !

KENNETH.

Non, ma tante.

ELLINOR.

Ma femme !

GINÈVRE.

Ellinor, finissez.

PERCEVAL.

Alors, m'ayant donné cette fleur éphémère
Pour l'anneau nuptial que je tiens de ma mère,
Griselde fut conduite au bourg de Pendenny,
Où par l'homme de Dieu notre hymen fut béni.
Je lui vouai mon cœur, ma pensée et mon âme...
Voilà comment Griselde est aujourd'hui ma femme.

KENNETH, se jetant dans les bras de Gauvin.

Ah ! ma femme ! ah ! ma tante !...

ELLINOR, le repoussant.

Assez !

GINÈVRE.

Monsieur Gauvin,
A nos séductions l'homme résiste en vain ;
Vous en ferez vous-même un jour l'expérience :
C'est un exemple à suivre...

ELLINOR.

Une mésalliance !

GAUVIN.

Si l'horreur du beau sexe est un vice odieux,
Il s'en est corrigé, madame, sous vos yeux !

PERCEVAL.

Insolent!...

TRISTAN.

Calmez-vous!

ORIANE, à Ginèvre.

Prenez garde!

GAUVIN, à part.

A merveille;

La lionne rugit, le chasseur se réveille!...

GINÈVRE.

Quand verrons-nous, de près, ce chef-d'œuvre si doux?

PERCEVAL.

Jamais!

GINÈVRE.

C'est un refus? Vous en êtes jaloux?
Adieu donc, seigneur comte; et, pour faveur dernière,
Portez nos vœux brûlants à votre charbonnière.

PERCEVAL, s'emportant.

Avant de lui porter cet outrage moqueur,
Je plongerais, madame, un poignard dans son cœur!

GINÈVRE, se levant.

Mais vous n'espérez pas que le roi se résigne
A voir, sans la briser, cette alliance indigne!

PERCEVAL.

Il ne l'osera pas!

GINÈVRE.

Qui peut l'empêcher?

PERCEVAL.

Moi!

Car, s'il l'osait jamais, je prouverais au roi
Que je commande au camp, mieux que Ginèvre à Londre!

GINÈVRE.

Lancelot, demeurez: c'est à moi de répondre!

LANCELOT, jetant son gantelet.

Ce mot vaudra du sang!

GINÈVRE.

Gauvin, séparez-les!

PERCEVAL.

Arrière!

GINÈVRE.

Une révolte? ici, dans mon palais?

KENNETH, essayant de tirer son épée.

C'est un duel! j'en suis!

ELLINOR.

Mais vous êtes trop jeune!

KENNETH.

Allons donc! on se bat, mais ensuite on déjeune!

GINÈVRE.

Sortez!

PERCEVAL, l'épée à la main.

Je ne crains pas vos regards méprisants;
Et je l'atteste ici devant vos courtisans,
Comme je le dirais devant le roi lui-même:
Que si le seul honneur donnait un diadème,
Griselde serait reine; et vous, madame, vous
Qui raillez sa vertu, seriez à ses genoux!

(Il fait sauter l'épée de Lancelot)

KENNETH.

L'épée au clair... Enfin!

(Il se met en garde.)

GINÈVRE.

Le roi!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ARTUS, GARDES.

ARTUS (fond droit).

Restez, vous dis-je!
Tout beau, mes chevaliers! Quel esprit de vertige

A rempli mon palais des clameurs du combat,
Et troublé le sommeil du père de l'État ?

PERCEVAL.

Je vous dois...

ARTUS.

Taisez-vous !... Algar, qu'on les désarme !...
(Perceval et Kenneth rendent leurs épées.)
Vous, Gauvin, répondez ! D'où vient tout ce vacarme ?

GAUVIN.

Sire, la reine est là.

GINÈVRE.

Monseigneur et mon roi,
L'insolence, l'orgueil, se dressant jusqu'à moi,
Viennent de me frapper, moi reine, votre femme,
Et dans votre maison.

ARTUS.

Par saint Artus, madame,
Nous vous ferons justice ; et ce bras sera prompt,
Quel que soit le coupable, à châtier l'affront.

PERCEVAL.

Le coupable, c'est moi.

ARTUS.

Perceval ? Qu'est-ce à dire !

GINÈVRE.

Il a tiré le glaive en ma présence...

PERCEVAL.

Oui, sire !

ARTUS.

Tu viens de profaner la royale maison,
De commettre un forfait de haute trahison ;
Pourtant nous voulons bien, par égard pour ta race,
User en ta faveur de notre droit de grâce :
Que peux-tu dire, Henri, pour te justifier ?

PERCEVAL.

Sire, j'ai fait le crime, et je veux l'expier.

Prenez mon sang, il est à vous comme ce glaive;
Vers le ciel aujourd'hui, qu'importe s'il s'élève
Ou d'un champ de bataille ou bien d'un échafaud?
J'en ai versé pour vous, et bien plus qu'il ne faut:
La grève de vos mers en est encor trempée!
Il vous reste mon fils, rendez-lui cette épée;
Il saura s'en servir un jour, pour votre bien,
D'un bras aussi fidèle, aussi fort que le mien.

GINÈVRE.

Son fils!... Dois-je expliquer, seigneur, votre silence?
Courber mon front royal devant une insolence?

KENNETH.

Bien dit!...

ELLINOR.

Prince, rentrons.

KENNETH.

C'est comme l'autre soir;
Non!...

ARTUS.

Corbleu, mon neveu!...

KENNETH.

Sire...

ARTUS.

Allez vous asseoir...

(Kenneth reprend sa place en bâillant.)

A genoux, comte, afin que nous puissions t'absoudre!

PERCEVAL.

A genoux! devant qui? Non, jamais, par la foudre!

ARTUS.

Gauvin, lisez la loi!

GAUVIN.

« Pour lèse-majesté
Le coupable mourra, dans son fief dévasté;
Si l'offense remonte à l'honneur de la reine,

Sa femme et ses enfants sont soumis à la peine
Du cloître et de l'exil. »

ARTUS.

A moi, gardes !

GINÈVRE.

Seigneur !
Daignez lui faire grâce, au nom de votre honneur...
Moi-même, à ses défis, je saurai mettre un terme,
Sans ravir à l'État son appui le plus ferme...

KENNETH.

Allons ! plus de duel !

GINÈVRE.

Or, si l'emportement
Qui vient de nous atteindre exige un châtiment,
Je veux me prosterner devant celle qu'il aime ;
Mais il nous prouvera que si le diadème
Était toujours le prix de la fidélité,
Griselde serait reine...

PERCEVAL.

Oui, c'est la vérité !

GINÈVRE.

Pour mieux m'en assurer, quelque effort qu'il m'en coûte,
J'impose à sa vertu trois épreuves...

PERCEVAL.

J'écoute.

GINÈVRE, à Gauvin.

Vous, messire, écrivez : « Ordonnons que demain
Griselde, ayant livré son fils par votre main,
Soit rendue à son père, épouse abandonnée,
Pauvre et sans vêtement, comme il vous l'a donnée...

PERCEVAL.

Après ?...

GINÈVRE.

« Pour vous soustraire à l'arrêt souverain,
Griselde ayant quitté Cédric, le vieux marin,

Doit se résoudre à vivre esclave, au fond d'un cloître.
Son amour généreux de ses pleurs doit s'accroître;
Et, trois fois éprouvé, paraîtra sans défaut,
Comme ce diamant.

ARTUS.

Mais, Ginèvre !...

GINÈVRE.

Il le faut !..
« Si Griselde obéit sans orgueil et sans haine,
Je me jette à ses pieds, moi Ginèvre, moi reine !
Si sa fidélité lui coûte un seul remord,
Pour votre fils, l'exil; pour vous, comte, la mort ! »

PERCEVAL.

Son père... son enfant... un éternel divorce !...

GINÈVRE.

Ainsi, vous n'avez plus le courage ou la force ?

PERCEVAL.

J'accepte !...

GINÈVRE.

Êtes-vous prêt ?

GAUVIN.

Oui, madame.

ARTUS.

Un instant !...
Perceval, tu te perds toi-même en résistant.
Tel qui règne sur soi peut régner sur le monde...
Épargne à sa vertu cette douleur profonde,
Ces angoisses de mère où tu vas la plonger;
Avant d'y consentir, je te laisse y songer.

PERCEVAL, *signant.*

Je fais comme je dis, sire, c'est ma réponse.

TRISTAN, *à part.*

Attacher à son front la couronne de ronce !

PERCEVAL, *de même.*

Non, le bandeau royal !

GINÈVRE.

Vous jurez devant Dieu
De laisser ignorer à Griselde l'enjeu
De ce pari d'honneur, jusqu'à ce que j'entr'ouvre
Moi-même, à ses regards, le voile qui le couvre ?

PERCEVAL.

Je le jure !

GINÈVRE.

Donnez !

(Elle signe.)

A vous, sire !...

ARTUS, signant du pommeau de son épée.

Voici !...

(A Lancelot et Kenneth.)

Vous serez nos témoins, vous, comte, et vous aussi,
Mon gendre !

KENNETH, se levant.

A la bonne heure...

ARTUS.

Avec Tristan le Sage !

GINÈVRE.

Kenneth et Lancelot, chargés d'un tel message ?
Mieux vaudrait n'envoyer personne, en vérité,
Qu'un sage entre deux fous !...

LANCELOT.

Madame !... Majesté...

ARTUS, remettant l'écrit à Gauvin.

C'est juste : il faut un homme, et non une poupée...
Demain, pour oublier cette folle équipée,
Grande chasse à Stafford, la perle du désert.

(Il rend à Perceval son épée.)

TRISTAN, le reconduisant.

Sire, vous y verrez comment Gauvin vous sert.

SCÈNE X.

TRISTAN, PERCEVAL, GINÈVRE, GAUVIN.

PERCEVAL.

A moi, Tristan!... Demain, le peuple sur la plaine.

TRISTAN.

Qu'espérez-vous?

PERCEVAL.

Je veux que Griselde soit reine!

GINÈVRE.

A moi, Gauvin!... Ce fer que vous m'avez donné
Fait mourir ce qu'il touche?

GAUVIN.

Il est empoisonné!

GINÈVRE, *lui remettant son poignard.*

Demain, sur cette femme il faut que je l'emporte!
Perceval à mes pieds: sinon, Griselde morte!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Salle d'armes au château de Pendenny. — Un trône sur une estrade (2ᵉ droit). — Une croisée (2ᵉ gauche). — On entend le bruit de l'orage.

SCÈNE I.

GRISELDE, seule.

Trois jours, sans le revoir ! il a quitté le roi ;
Qui donc peut si longtemps le garder loin de moi ?
Loin de son noble fils, mon beau Richard !... Silence !
(Entr'ouvrant une porte à gauche.)
Il doit rêver le ciel !... Je me fais violence
Pour ne pas l'embrasser !
(Elle s'assied et chante.)

Jadis un grand seigneur
Vit une rose
Éclose
Sur la pelouse en fleur.

(On entend le tonnerre.)
Quel orage, bon Dieu ! ..

Lui dit : « O mon trésor,
Viens, mon amante
Charmante,
Sur ma couronne d'or !... »

Tout l'Océan s'embrase... On respire du feu!
(L'éclair brille; un coup de tonnerre; le vent ouvre la croisée.)
Ciel!... Protégez mon fils, puissances éternelles!
On vient?... Le cor répond au cri des sentinelles?
C'est la voix de Tristan, l'ami le plus ancien...
Mon cœur bondit de joie, il vole vers le sien!
Tristan! vous seul encor?

SCÈNE II.

GRISELDE, TRISTAN.

TRISTAN.
Salut à la patrie
Du comte Perceval, à l'épouse chérie!
GRISELDE.
Où l'avez-vous quitté?
TRISTAN.
Prenant congé du roi,
Au bourg de Cardueil. Mon noble palefroi,
Se frayant un passage à travers les mélèzes,
Faillit vingt fois tomber du haut de ces falaises.
J'ai laissé votre époux sous les murs de Stafford...
GRISELDE.
Oh! ces rochers maudits! ce sombre château fort!
Je frissonne, en voyant sur des ruines saintes
D'une prison d'État se dresser les enceintes!
Que ne puis-je aux captifs rendre la liberté!...
Mais est-il bien joyeux? est-il bien escorté?
TRISTAN.
Maître Gauvin le suit.
GRISELDE.
Gauvin, dans ma demeure!
Pourquoi vient-il ici, cet homme, à pareille heure?

TRISTAN.

Lui seul peut vous l'apprendre... Un message pressant
Convoque en ce château le peuple, au jour naissant.

GRISELDE.

Je prévois des malheurs dont j'ignore la cause ;
L'homme suit son destin, mais Dieu seul en dispose!
Vous avez vu mon père?

TRISTAN.

Oui, madame! hier soir,
Sous le chêne où jadis nous aimions à l'asseoir,
S'informant comme un père, et d'une voix émue,
De Richard, votre fils; m'offrant la bienvenue...

GRISELDE, avec joie.

Merci, mon père!...

TRISTAN.

Alors, quand je parlai de vous,
« Va, dit-il, le visage enflammé de courroux,
Va dire au noble comte, à celle qui m'exile,
Que les pieds de Cédric, le vieillard sans asile,
Ne toucheront jamais le seuil de leur palais. »

GRISELDE.

Mon père!... Est-ce donc moi, grand Dieu, qui l'exilais?
N'est-ce pas Perceval, mon époux et mon maître?
Pouvais-je, en résistant, perdre à jamais peut-être
L'espoir de son pardon?

TRISTAN.

C'est ce que je pensais!
« Comme toute vertu, l'amour a son excès;
Tout bonheur, disait-il, a sa mélancolie...
Pourtant il est des torts que jamais l'on n'oublie :
Ceux qui viennent du cœur... Les enfants sont ingrats!
Sa pauvre mère, Hélène, expirait dans mes bras;
Tandis qu'un nom chéri s'exhalait de sa bouche,
Trois nuits, trois jours entiers, se tordant sur sa couche,
Elle appelait Griselde; elle étendait la main
Comme pour l'embrasser : regardant le chemin,

Suppliant, se dressant chaque fois que la porte
S'ouvrait devant le prêtre... Un jour, sa mère est morte;
L'enfant ne revint pas, n'osant pas revenir,
Et son cœur s'est brisé sans pouvoir la bénir!... »

GRISELDE, *d'une voix entrecoupée.*

Perceval était là, mourant, comme ma mère :
Pouvais-je le quitter?... Faut-il que j'énumère
Ces tortures sans nom... Que Dieu juge mon cœur!...
Des serments d'une épouse il connaît la rigueur...
Moi, j'étais mère aussi!...

TRISTAN.

Pleurez, sainte martyre!

GRISELDE.

Que dois-je encore entendre?

TRISTAN.

Adieu, je me retire...

GRISELDE.

Non! de grâce, achevez!

TRISTAN.

« Orgueil, démon subtil,
C'est toi qui m'a ravi mon enfant, disait-il;
C'est pour des biens trompeurs, fugitifs comme un songe,
Qu'elle a vendu son âme à l'esprit du mensonge,
Étouffé dans son cœur tous les bons sentiments,
Et renié sa mère à ses derniers moments.
Que le ciel l'abandonne au jour de sa colère,
Comme elle a, fille ingrate, abandonné son père! »

GRISELDE.

Qu'entends-je? O désespoir! Pardonne-lui, mon Dieu!

TRISTAN.

J'ajoutai quelques mots; mais, d'un geste d'adieu,
M'ordonnant de sortir, d'un pas ferme et rapide
Il disparut dans l'ombre, avec Ogier, son guide...

GRISELDE.

Son guide? un étranger!

TRISTAN.

C'est ce que l'amitié
M'imposait envers vous...

GRISELDE, joignant les mains.

Seigneur, ayez pitié
De mon fils !

TRISTAN.

Espérez ! Dieu vous garde, madame !
Un jour il vous rendra son cœur, toute son âme ;
Voyez, sur l'Océan, l'azur s'est éclairci...
Il en sera de même avec vos pleurs.

GRISELDE.

Merci !...

(Tristan sort, 3e droit.)

SCÈNE III.

GRISELDE, seule.

« Que le ciel l'abandonne au jour de sa colère,
Comme elle a, fille ingrate, abandonné son père ! »
Moi, de l'orgueil ! j'ai tout perdu, j'ai tout quitté
Pour un nom, des honneurs ?... Mensonge et vanité !

(Regardant son anneau.)

N'est-ce pas pour toi seul, gage de sa tendresse,
Qu'en échange il reçut ma première caresse ?
Toi, pour qui je rendrais, talisman précieux,
Tous les biens réunis de la terre et des cieux,
Oui, pour toi seul ma vie entière et sans partage !
Pouvais-je donner moins ou donner davantage ?...

(S'approchant de la croisée.)

L'infini m'apparaît dans toute sa grandeur,
Et la mer apaisée a repris sa splendeur...
Du foyer créateur divines étincelles !
Magnifique Océan !... Dieu, si j'avais des ailes,

Pour m'élancer vers lui, comme cet alcyon,
Sur la vague d'azur où tremble ce rayon...
Mon regard ébloui ne cherche qu'une étoile,
Celle de nos amours... Je n'attends qu'une voile,
La même qui jadis m'apportait le bonheur...
Prions, pour notre enfant!... Que l'ange du Seigneur
Nous le rende bientôt!...

(Elle s'endort sur un fauteuil.)

SCÈNE IV.

GRISELDE, PERCEVAL, TRISTAN, GAUVIN, RONALD.

PERCEVAL, jetant son manteau; après un moment de silence.

Sur ce front de Madone
Ne vois-tu pas, Tristan, briller une couronne?

TRISTAN.

Oui, vous êtes heureux, plus heureux que le roi;
Ce trésor sans égal, gardez-le, croyez-moi!
Craignez de couronner ce front plein de prestige
Des palmes du martyre!

PERCEVAL.

Elle vaincra, te dis-je!
Et je verrai, ce soir, la reine à ses genoux.

GAUVIN, à part.

Elle m'appartiendra!...

TRISTAN.

Que Dieu soit avec nous!

PERCEVAL.

Griselde!

GRISELDE, s'éveillant.

Perceval!... dans mes bras je t'enlace;
Sur mon cœur!...qu'il est pâle! et ses mains sont de glace,

Ses vêtements trempés!... Oh! l'ingrate saison!
Mais aussi, tu reviens si tard dans ta maison:
C'est mal!

PERCEVAL.

Griselde!

GRISELDE.

Après trois longues nuits d'attente!
Trois jours de solitude!... Oh! je suis bien contente!
Tu ne m'embrasses pas?

PERCEVAL.

Griselde, mais vois donc,
Nous ne sommes pas seuls...

GRISELDE, apercevant Gauvin.

Dieu! j'oubliais... pardon...
Je ne voyais que lui... J'en suis toute confuse ..

TRISTAN.

C'est la rose vermeille!

GAUVIN, s'avançant vers Griselde.

Agréez notre excuse,
D'avoir osé troubler les transports du retour...
(On apporte un plateau.)
La colombe a frémi sous les yeux du vautour.

GRISELDE.

Le repas vous attend...

PERCEVAL.

Qu'on apprête l'office!
Le maître et le château sont à votre service.

TRISTAN, prenant un verre.

Votre santé, madame...

PERCEVAL.

A la tienne, Tristan.

GAUVIN.

A la reine Ginèvre... Eh bien! comte?

PERCEVAL.

Va-t'en!

GAUVIN.

A vos amours...

PERCEVAL.

Tais-toi, démon.

GAUVIN.

Toujours affable :
C'est comme à Cardueil !

PERCEVAL, s'emportant.

Prends garde ! ou cette table...

GRISELDE.

Perceval, voulez-vous embrasser votre enfant ?
Je vais vous l'apporter.

PERCEVAL.

Non ! demain, pas avant.

GRISELDE.

Demain ?

PERCEVAL.

Laissez-moi seul.

GRISELDE.

Adieu donc !...

(Revenant.)

O mon maître !
Qu'avez-vous aujourd'hui ? Parlez ! je veux connaître
Pourquoi ce front couvert de sinistres pâleurs,
Comme un ciel de tempête, annonce des malheurs ?

PERCEVAL, d'une voix brève.

Tu le veux donc ? Écoute. Hier, dans la journée,
Un interdit du roi, frappant notre hyménée,
Et brisant tous les nœuds qui nous ont asservis,
M'ordonna le divorce et l'exil de mon fils.

GRISELDE.

Le divorce et l'exil de ton fils ?... Je t'écoute,
Et ne te comprends pas ! tu me railles, sans doute...
Pourquoi ce jeu cruel ? Va, c'est trop ou trop peu
Pour alarmer mon cœur !... Dis-moi que c'est un jeu !
Tu souris ?... Perceval !... ton regard qui m'évite

Ne peut répondre au mien ! Mais dis-moi donc bien vite
Que ce n'était qu'un jeu...

PERCEVAL.

Par un ordre absolu,
Je dois livrer mon fils au roi qui l'a voulu.

GRISELDE.

Non, je ne te crois pas ! Je lui ferais outrage.

PERCEVAL.

Parlez donc, chevaliers ; vous manquez de courage !

TRISTAN.

A vous, Gauvin !

GAUVIN.

A vous, Tristan !

GRISELDE.

Le roi voudrait...

PERCEVAL, *impérieusement.*

Faites votre devoir !

TRISTAN, *s'inclinant.*

Je l'atteste à regret.

GRISELDE.

Comment ! deux chevaliers si justement célèbres,
L'honneur de notre cour, viendraient, dans les ténèbres,
Tout armés, et chaussés de leurs éperons d'or,
Ainsi que deux larrons, me ravir mon trésor ?
Tu les entends, mon Dieu, pardonne leurs blasphèmes !

GAUVIN, *lui montrant l'écrit.*

Nous devons obéir aux volontés suprêmes.

GRISELDE, *après avoir lu.*

Et vous avez signé cet arrêt plein d'effroi !
Vous !

PERCEVAL.

Mon fils m'appartient, je l'ai promis au roi.

GRISELDE.

Tu l'as promis, barbare ! Eh bien ! je vous défie
D'y parvenir ! Plutôt mon sang ! plutôt ma vie !

TRISTAN.

Comte, je vous l'ai dit !

PERCEVAL.

Laissez-nous un moment!

GAUVIN.

Il y va de vos jours!

PERCEVAL.

Vous avez mon serment :

Allez !...

(Tristan et Gauvin sortent, 3e gauche.)

SCÈNE V.

GRISELDE, PERCEVAL.

PERCEVAL, à part.

Préparons-nous à ce cruel martyre...
Écoute-moi, Griselde...

GRISELDE.

Eh ! que pouvez-vous dire
Qui soit plus effrayant que ces mots sans pitié :
« Je veux livrer mon fils à leur inimitié! »
Mais le lion poursuit de ses dents vengeresses
Le bras qui vient saisir le fruit de ses tendresses!
Et vous, mon noble Henri ! vous brisez votre enfant,
L'espoir de vos amours, votre reflet vivant;
Où vos traits, confondus avec ceux de sa mère,
Appellent nos baisers sur sa tête si chère...
Pour quel crime inconnu ce pauvre ange si beau
Doit-il fuir du sommeil dans la nuit du tombeau?
Il est là, souriant, sous les ailes d'un songe...
Mais je le savais bien, ce n'était qu'un mensonge.

PERCEVAL, avec un rire amer.

Un mensonge?... « Si veut le roi, si veut la loi! »

GRISELDE.

Toujours le roi le veut! Et que m'importe, à moi!
Qu'il appelle aux combats, qu'il verse goutte à goutte
Le sang des chevaliers d'Angleterre; oui, sans doute,
C'est son droit légitime, il l'exerce, il fait bien:
La guerre est le devoir de tout bon citoyen.
Mais de quel droit vient-il effeuiller sous nos larmes
Nos amours, notre vie, et l'espoir de ses armes?
Qu'il garde sa couronne, et me laisse mon sang!

PERCEVAL.

Le souverain l'exige!

GRISELDE.

Et le père y consent!
Mais avant d'immoler cet ange de lumière,
Savez-vous qu'il faudra me tuer la première?
Que vous ne pourrez pas l'arracher de mes bras?
Car, soyez-en certain, je n'y survivrai pas!

PERCEVAL.

Finissons! je l'ai dit; je n'y vois point d'issue.
J'ai promis d'obéir, ma promesse est reçue,
Et, partant, je le veux!

GRISELDE.

Vous le voulez? Eh bien!
Moi, je ne le veux pas! Votre fils est le mien,
Et j'entends le garder!

PERCEVAL.

Mon honneur me l'ordonne!

GRISELDE.

Mon amour le protége!...

(Tombant à genoux.)

Oh! pardonne! pardonne!
Grâce pour notre enfant! Crédule que je suis!
Non, non! tu ne peux pas assassiner ton fils!
Songe à ces pleurs de joie et de reconnaissance
Qui ravissaient ton âme au jour de sa naissance;

Tu le pris sur mon sein, et, remerciant Dieu,
Tu dis à tes vassaux réunis dans ce lieu :
« Voilà Richard, mon fils, mon soutien, je l'espère!
Il sera brave! » Alors, dans ton orgueil de père,
Tes yeux ne voyaient plus de soleil dans l'azur,
De fleur assez brillante et de voile assez pur
Pour couronner son front, ni pour orner sa couche :
Et tu veux, pour un maître inflexible et farouche,
Le livrer dans les mains de ces deux courtisans!
Mais tu peux désarmer le roi par des présents;
Par ton courage au moins tu sauras le contraindre :
Qui vainquit tant de rois peut-il encor les craindre?
Ou s'il est sans pitié pour lui-même et pour nous,
Eh bien! moi, dès demain, je me jette aux genoux
De Ginèvre; elle est femme, elle doit me comprendre,
Elle voudra sauver mon fils, ou me le rendre.

PERCEVAL.

Toi, Griselde, à ses pieds!

GRISELDE.

Ah! ce regard!... O ciel!
Qu'ils osent donc franchir le seuil! Et toi, cruel,
Quand tu veux accomplir un arrêt sanguinaire,
Moi, je le défendrai!

PERCEVAL [1].

Qui, toi?

GRISELDE [2], s'emparant de son poignard.

Je suis sa mère!

PERCEVAL.

A notre tour; l'instant suprême est arrivé.
Je n'y résiste plus : ton fils sera sauvé.

GRISELDE.

Sauvé?... Répète encor ce que tu viens de dire!

PERCEVAL.

Je ne veux pas qu'un jour il puisse nous maudire!...
Que je sois accusé de haute trahison,

Dépouillé de mes fiefs, chassé de ma maison;
Que mon nom criminel soit couvert d'infamie,
Jusqu'au jour où ma tête, à la foule ennemie,
Sanglante, soit jetée aux pieds d'un échafaud :
Eh! que t'importe, à toi ! C'est ton fils qu'il te faut.

GRISELDE.

La honte!... un échafaud!... Dieu! ma raison s'égare...

PERCEVAL.

Tu connais à présent le sort qu'on me prépare.

GRISELDE.

Assez! quel est ton crime?

PERCEVAL.

Enfin, tu m'as compris.
Indigné de te voir en butte à ses mépris,
J'ai défié Ginèvre; et la loi d'Angleterre
Veut l'exil de mon fils ou la mort de son père.
Mais pourquoi t'en parler? Que t'importe mon sort!

GRISELDE.

Quoi! pour mon fils, l'exil? pour son père, la mort?
Je suis mère, il est vrai; mais avant, votre femme!
Le père de Richard ne mourra pas infâme...
Henri... je vous le rends!

PERCEVAL.

A moi, Tristan, à moi!

SCÈNE VI.

PERCEVAL, GRISELDE, TRISTAN, GAUVIN, RONALD.

TRISTAN.

Seigneur!

PERCEVAL.

Allez remplir la sentence du roi...

GRISELDE.

Pitié! mon fils!...

PERCEVAL, impérieusement.

Griselde!

(Elle s'évanouit et vient tomber dans ses bras.)

RONALD.

O mère infortunée!...

PERCEVAL.

Ronald, veille sur elle!

GAUVIN.

A vous cette journée,
Mais à moi la revanche!

(Griselde et Ronald s'éloignent, 1er gauche. Tristan et Gauvin, 3e droit.)

SCÈNE VII.

PERCEVAL seul, tombant sur un fauteuil.

Achève, Dieu puissant!
Ses larmes... je voudrais les payer de mon sang!...
J'ai combattu Cathmor; au bruit de la tempête
J'ai vu la mer en feu se briser sur ma tête;
Jeune encor, j'ai rendu ce nom que j'ai porté
Formidable aux tyrans, cher à la liberté:
Mais jamais un désastre, après vingt ans de gloire,
Ne m'a coûté, mon Dieu, plus que cette victoire!...
Le sort en est jeté!... Mon cœur, ne faiblis point;
Quelques pleurs ont-ils pu t'émouvoir à ce point?...
« Tel qui règne sur soi peut régner sur le monde; »
C'est Artus qui l'a dit, sa sagesse est profonde :
Dieu seul, si je triomphe, aura vu ma douleur...
Je veux faire aujourd'hui l'essai de ma valeur...
Voir Ginèvre à ses pieds!... Qu'elle me semblait belle,
Quand, ce fer à la main, la compagne rebelle,

La mère au désespoir menaçait son époux!
Je me serais jeté vingt fois à ses genoux,
J'aurais tout avoué; mais ce royal outrage,
Le sang de mes aïeux, la vengeance, la rage,
Tout, mon serment enfin, refoulait cet aveu
Jusqu'au fond de mon cœur!... La flétrir, c'était peu!
Il fallait la tuer, ma Griselde, mon ange!
Oui, dussé-je mourir, il faut que je la venge!
C'est au palais du roi, devant toute la cour
Que l'orgueil de Ginèvre insultait mon amour;
Eh bien! devant le peuple achevons la gageure,
Pour que son châtiment s'égale à mon injure.
Griselde en sortira plus parfaite à mes yeux,
Plus digne du respect, comme l'or précieux
Se concentre et s'épure au foyer de l'orfévre.
Je vois déjà l'ardente et superbe Ginèvre,
La reine d'Angleterre, esclave d'un désir,
Qui tantôt, devant moi, l'accablait à plaisir
Des traits les plus sanglants de sa fureur jalouse,
Humblement prosternée aux pieds de mon épouse!
Ses courtisans d'hier lui rejettent, surpris,
Sarcasme pour sarcasme et mépris pour mépris;
Je les vois, souriant, ajustant leurs panaches :
Insulter aux vaincus, c'est le bonheur des lâches!...
Qui saisira le sceptre après la mort du roi?
Gauvin ou Lancelot?... Jamais! ce sera moi;
Car, moi seul je le puis : c'est ma croyance intime!...
J'aurai changé les pleurs d'une sainte victime
En perles sur sa tête, avant la fin du jour,
Et l'esclave sans nom sera reine à son tour!

(Il sort, 3ᵉ gauche.)

SCÈNE VIII.

KENNETH, ELLINOR.

ELLINOR.

Cher prince! Monseigneur! peut-on fuir de la sorte?
Vint milles d'un seul trait! J'étouffe, je suis morte!

KENNETH.

Délassez-vous!

ELLINOR.

Plaît-il?

KENNETH, *avançant un siége.*

Sur ce trône...

ELLINOR, *s'asseyant.*

Merci!
C'est une indignité de galoper ainsi!
Maudit cheval! vingt fois chassé par mon plumage,
Il faillit prendre un bain dans la mer!

KENNETH.

C'est dommage!...

ELLINOR.

Quoi! Monseigneur a-t-il conçu l'affreux dessein
De me noyer?

KENNETH.

Fi donc! en hiver, c'est malsain!
L'eau froide, à mon avis, rend l'humeur fort maussade
J'aime mieux achever gaiement notre ambassade :
J'ai soif!... à ma santé!...

(Il boit.)

ELLINOR.

Dans quel état, bon Dieu!
Mais parlez; quel démon vous attire en ce lieu?

KENNETH.

Je viens rendre visite à la cave du comte,
Inspecter ses tonneaux...

(Il boit.)

ELLINOR.

N'avez-vous pas de honte,
Vous, le neveu du roi, l'honneur de sa maison,
D'étouffer dans l'ivresse, avec votre raison,
La fleur de nos amours, l'espoir d'une famille!

KENNETH.

Oui! la fleur des maris, une tendre jonquille...
Un tournesol...

(Il boit.)

ELLINOR, lui reprenant la gourde.

Rentrons.

KENNETH, s'asseyant à sa place.

Puisque je suis dedans...
Je hais le mot rentrer, comme le mal de dents;
J'aime la liberté... c'est le soleil de l'âme!
Il fait clair aujourd'hui!

ELLINOR.

Qu'est-ce à dire?

KENNETH.

Eh! madame!
Je dis que je suis las de vôs soupçons jaloux,
De vos emportements, de vos cris, de vos coups;
Je dis que dès ce soir j'emploierai toutes choses
Pour briser nos liens, qui ne sont pas de roses;
Que j'adore Griselde, et je viens défier
Le comte Perceval en combat singulier!

(Il essaye de tirer son épée.)

ELLINOR.

Il se fera tuer!

KENNETH.

Si je suis las de vivre!...
Son mari, s'entend bien.

ELLINOR.

Prince, vous êtes ivre!

KENNETH.

C'est pour aller plus droit à mon premier combat.
Je me révolte enfin! Dieu fit le célibat,
L'homme, le mariage; or, l'ouvrage de l'homme,
Depuis qu'Ève a, dit-on, mangé certaine pomme,
A toujours perverti l'ouvrage du bon Dieu!

ELLINOR.

Je vais m'en plaindre au roi.

KENNETH, se levant.

Je vais juger, adieu!
Le roi m'a fait tantôt président honoraire
Des cours d'amour... Je veux fonder, pour me distraire,
En faveur du divorce, un jury d'examen.

ELLINOR.

Le divorce? une horreur!...

KENNETH.

Que deviendrait l'hymen
Et la société, si cette loi bénie
Ne venait dans nos mœurs rétablir l'harmonie!
Sans le divorce, enfin, combien de prétendus,
Plutôt que mariés, voudraient être pendus!

ELLINOR.

C'est une indignité!

KENNETH.

Les femmes... quel mystère!
Font les trois quarts du mal qui règne sur la terre;
Nous, à peine le quart... et pour leur plaire encor!
Ah! Satan est bien fin avec sa corne d'or :
Il en fait ce qu'il veut!

ELLINOR.

Voyez le philosophe!
Allez donc prodiguer aux gens de cette étoffe
Tous les trésors du cœur, pour qu'au moindre soupçon

Ils vous laissent percher seules, dans la maison !
Le divorce !

KENNETH.

Oui, ma tante !

ELLINOR.

Oh! les hommes ! les hommes !
Si je les tenais tous !

KENNETH.

Princesse, tu m'assommes!
Voici notre instrument, signé de Saint-Gréal.
Il n'y manque, ma foi, que le grand sceau royal;
Mais sans peine Gauvin m'obtiendra cette grâce,
Car on compte sur moi pour prolonger la race.

ELLINOR.

C'est-à-dire, sur nous...

KENNETH.

Je l'ai cru bien longtemps ;
Mais l'hiver a glacé tes cinquante printemps.

ELLINOR.

Tu mens!... vingt-cinq.

KENNETH.

Tant pis!...

ELLINOR.

Ingrat! en héritage,
Je t'aurais tout donné; peut-être davantage!...
Tu me feras mourir!

KENNETH.

Tant mieux!...

ELLINOR.

Impertinent!

KENNETH.

A ton âge, la mort n'aura rien d'étonnant.

ELLINOR.

Eh bien! non, je vivrai cent ans.

KENNETH.

Miséricorde !

ELLINOR.

Mais c'est pour me venger.

KENNETH.

Si la loi te l'accorde ;
Me battre et se venger, c'est bien femme cela !

ELLINOR, avec douceur.

Cher Kenneth !

KENNETH.

Non... plus tard !

ELLINOR, s'emparant de l'acte.

Je le tiens... le voilà !

KENNETH.

Mon divorce ou la mort !

ELLINOR, le plaçant dans son corsage.

Viens le prendre...

(Kenneth tombe en la suivant.)

A merveille !...
Voilà donc le neveu d'un grand roi de la veille !
Il ferait beau souffrir un pareil potentat !
Comment peux-tu prétendre à gouverner l'État,
Lorsque tu ne peux pas te gouverner toi-même ?

KENNETH.

Puisqu'il en est ainsi, malgré l'horreur extrême
Que j'ai pour l'eau de mer, j'aime autant renvoyer
Mon âme à son étoile...

ELLINOR.

Où vas-tu ?

KENNETH.

Me noyer !...

(Il salue et saute par la fenêtre.)

ELLINOR, seule.

Au secours !... s'il allait se donner une entorse !
J'ai perdu mon mari, mais je tiens mon divorce...

Ah! mon Dieu! mais il dort, couché sur le gazon!
Qu'on a de peine à faire un aigle d'un oison!

(Elle sort, 3[e] droit.)

SCÈNE IX.

PERCEVAL, TRISTAN, GAUVIN, RONALD.

PERCEVAL.

Griselde reine!... Allons! notre œuvre est commencée;
Recueillons cet espoir au fond de ma pensée!

(On entend le son du cor dans le lointain.)

Ronald!

RONALD, s'avançant,

La sentinelle, à l'enseigne du fort,
Signale à tous les vents le peuple de Stafford
Accourant au château, comme pour une fête.

PERCEVAL.

Ainsi Dieu l'a voulu, sa volonté soit faite!
Que l'on ouvre à l'instant la salle du festin!
Qu'on amène Griselde!

(Ronald sort, 1[er] gauche.)

TRISTAN, à la croisée.

Aux clartés du matin,
Un groupe d'étrangers sort du vieux monastère!
Sur leurs drapeaux brillants les couleurs d'Angleterre?

GAUVIN.

C'est la reine!

TRISTAN.

Il dit vrai!

PERCEVAL.

Ginèvre ici! chez moi!

TRISTAN.

Le comte Lancelot retient son palefroi,
La soulève du siége... il range son escorte...
Sur son bras appuyée elle a franchi la porte...

GAUVIN, à part.

Le jeu sera complet !...

(A Perceval.)

« Ordonnons que demain
« Griselde, ayant livré son fils, par votre main,
« Soit rendue à son père, épouse abandonnée,
« Pauvre et sans vêtement, comme il vous l'a donnée.
« Signé : moi, Perceval... »

PERCEVAL.

J'aurais dû le prévoir.
Grand veneur de Ginèvre, allez la recevoir
Avec tous les respects que son rang vous suggère ;
Mais sans nommer la reine, et comme une étrangère
Qui viendrait demander asile en mon palais...

TRISTAN.

Vous nous trompez !...

GAUVIN, en sortant.

Je gagne, en jouant les valets.

(Il sort, 3e droit.)

SCÈNE X.

TRISTAN, PERCEVAL.

TRISTAN.

Pouvez-vous souhaiter ce triomphe éphémère
Au prix du désespoir, des larmes d'une mère ?
Songez qu'en triomphant vous creusez un cercueil ;
Cette épreuve aurait dû suffire à votre orgueil.

PERCEVAL.

Que parles-tu d'orgueil ? Mais Dieu sait si je l'aime !
Il sait si j'ai souffert cent fois plus qu'elle-même !
Mais, Griselde, c'est moi ! C'est ma vie et mon sang !
C'est moi seul adoré dans un cœur innocent !
Mon regard le soutient et ma force l'inspire ;

Par ma seule tendresse, il vit, pense, respire :
Je suis son roi, son Dieu, sa destinée, oui, tout!...
Mais j'ai fait un serment, qu'il soit vrai jusqu'au bout !

TRISTAN.

C'est la mort pour un rêve, une vaine querelle !...

PERCEVAL.

Pour moi c'est la vengeance, et la gloire pour elle !

TRISTAN.

Ginèvre est généreuse, elle pardonnera...

PERCEVAL.

Ginèvre! y songes-tu? Non! Griselde mourra !
Je verrai sous mes pieds ce nid d'aigle, où je règne,
S'écrouler avec moi dans la mer qui le baigne,
Avant que, par l'enfer dans ma course arrêté,
Je puisse me résoudre à cette lâcheté !
Plutôt sur ce rocher que le ciel me foudroie !...
Ah ! Ginèvre, tu viens te jeter sur ta proie,
Ici, dans mon repaire ? Eh bien! par ce soleil
Qui jette un manteau d'or sur l'Océan vermeil,
Je dis qu'avant ce soir Griselde sera reine !
Oui, la lutte me plaît, la victoire m'entraîne !
Je rendrai son destin si beau, si glorieux,
Que tous les rois du monde en seront envieux !

TRISTAN.

Fol espoir...

PERCEVAL.

Va, Tristan, qu'une bonne parole
La prépare au combat, l'éclaire et la console...

TRISTAN.

J'y mettrai tout mon cœur.

(Ronald entre, 1er gauche.)

PERCEVAL.

Tous nos gens sont-ils prêts?

RONALD.

Oui, maître.

PERCEVAL.

Ouvrez!... Du calme, et le triomphe après!...

(Les deux portes latérales s'ouvrent en même temps, et laissent passer d'un côté Griselde en robe d'apparat, avec ses femmes; de l'autre, Ginèvre en habit de chasse, avec sa suite, Oriane, Lancelot et Gauvin. Le peuple s'avance par le fond, avec ses bannières. — Perceval monte sur l'estrade et s'arrête devant le fauteuil. — Marche guerrière.)

SCÈNE XI.

RONALD, PERCEVAL, GRISELDE, TRISTAN, LANCELOT, GINÈVRE, ORIANE, GAUVIN.

LANCELOT.

Salut à Perceval!

PERCEVAL.

Gallois et frères d'armes,
Salut! Vous savez tous, qu'ébloui par ses charmes,
Nous avons épousé Griselde, que voici,
La fille de Cédric. Vous savez tous aussi
Qu'un fils a couronné cette union prospère,
Héritier du domaine et du nom de son père.
Mais le roi,

(Se découvrant.)

notre maître et seigneur, irrité
De voir passer nos fiefs et notre autorité
Dans les mains d'un vassal, par un édit sommaire,
Nous enjoint d'exiler le fils avec la mère;
Notre fils est proscrit. Le roi, l'ayant connu,
Déclare notre hymen nul et non avenu;
Et nous fait contracter une chaîne plus digne
Avec un autre objet que son choix nous désigne.
Tel est notre plaisir, tel est son droit divin...
Griselde!

GRISELDE.

Me voici!

GINÈVRE.

Qu'elle est belle; Gauvin !...
Tous ceux qui l'ont aimé, voilà comme il les brise !

PERCEVAL, avec effort.

Les liens qu'entre nous aucun droit n'autorise,
Ainsi que cet anneau, gage de mon honneur,
Je les romps pour jamais; soyons libres !

(Il rompt l'anneau.)

GRISELDE.

Seigneur !...
Vous m'entendrez, du moins, avant notre divorce !
Dieu qui soutient mon âme et lui prête sa force,
Dieu seul aurait le droit d'exiler sans retour
Et de briser ce cœur fidèle à votre amour !
Parlez ! de quels devoirs me suis-je défendue ?
N'ai-je pas accompli toute leur étendue ?
N'ai-je pas tout quitté ? mon père aux cheveux blancs,
Mon fils, mon beau Richard ! Voyez ces pleurs brûlants !
Eh bien ! j'ai tout donné sans une plainte amère,
Jusqu'au dernier baiser promis par une mère !
Mais, parlez, messeigneurs, parlez donc ! Qu'ai-je fait
Pour me briser ainsi ?

TRISTAN.

Je l'atteste, en effet,
Griselde est la plus chaste épouse et la plus sainte.

GINÈVRE.

Tristan ! vous osez dire ?...

TRISTAN.

Oui, madame, et sans crainte,
Dussé-je devant Dieu comparaître à l'instant !

LES FEMMES DU PEUPLE, apportant des fleurs.

Grâce pour notre sœur !

PERCEVAL.

Retirez-vous !... Tristan,
Ordonnez qu'on se taise ou qu'on vide la salle !...

Toi, mon épouse hier, aujourd'hui ma vassale,
Tu me rendras d'abord les gages de ma foi;
Les portes d'un couvent s'ouvriront devant toi,
Pour y finir tes jours loin de Cédric, ton père;
Ainsi le roi le veut, ainsi je lui défère,
Devant vous, chevaliers; madame,

(A la reine.)

et devant vous,
Pour que nul n'en ignore. A présent, laisse-nous!

GRISELDE.

Eh quoi! dans cette foule, où règne l'épouvante,
Pas un ne me défend? pas une âme vivante?
Mon arrêt est rendu! je dois sortir d'ici!...
Recevez-moi, mes sœurs; mes frères, me voici;
Portez-lui ces présents, les voilà, j'y renonce :
Cet emblème d'abord, ma couronne... de ronce...
Ce bouquet, retraçant à mes yeux éblouis
Tous mes songes si beaux, si vite évanouis!
Ces perles, ces colliers!... souvenirs pleins d'ivresse,
Vous n'aviez d'autre prix que sa seule tendresse!...
Adieu!... tous ces trésors, prenez-les! gardez-les!
Humble fille des champs, je quitte son palais,
Comme ces fleurs, mourante et brisée avant l'heure!
Ma place à moi ne fut jamais dans sa demeure...
J'ai mérité mon sort!...

(Ses femmes la dépouillent de ses vêtements.)

ORIANE.

Se peut-il qu'une fleur
Si belle, soit éclose au souffle du malheur?

LANCELOT.

La rose aime parfois à fleurir dans la plaine!

GINÈVRE.

Il l'aime!... il doit l'aimer... je le sens à ma haine!

GAUVIN.

Vengez-vous donc, madame!

GRISELDE.

A présent, je n'ai rien
A lui, que cet anneau... C'est le dernier lien
Entre la terre et moi... Son éclat me rappelle
Ma vie à ses côtés, si charmante, si belle...
Laisse-moi le garder!... Tu détournes les yeux?

PERCEVAL.

Griselde!

GRISELDE, le portant à ses lèvres.

Oui, je comprends! Adieu, don précieux,
Séparons-nous... ma main gardera ton empreinte;
Mon cœur, le souvenir de sa dernière étreinte...
Ce vêtement du peuple, oui, le mien... c'est le seul
Que j'emporte en exil, suffit pour un linceul...
Car vous avez rompu ce prestige de flamme
Qui retenait mon âme enchaînée à votre âme;
La voilà qui remonte en vous disant adieu...
Vivez, je vous pardonne!... à revoir devant Dieu!...
Comte... c'est une mère à vos pieds, suppliante...
Je vous donnai ma vie heureuse et confiante,
Je vous quitte aujourd'hui sans espoir... et demain...
Demain, je serai morte... Oh! tu me tends la main,
Sois béni... Laisse-moi la couvrir de mes larmes!
Un jour... cette pensée adoucit mes alarmes,
Tu te repentiras de mon supplice affreux!
Qu'une autre... une autre alors, te rende plus heureux,
Et je la bénirai! car, tu le sais toi-même,
Aucune ne saurait t'aimer comme je t'aime!...

(Perceval lui retire sa main et couvre son visage. Griselde le quitte lentement; ses femmes se pressent autour d'elle.)

PERCEVAL, à part.

Elle s'éloigne!

GRISELDE.

Adieu, Tristan! Je vous remets
Mon fils; ne le quittez jamais!

TRISTAN.

Oh! non, jamais!

GRISELDE.

Jurez-moi sur l'honneur, qu'après sa délivrance
Un vaisseau portera l'orphelin vers la France,
L'asile des proscrits?...

TRISTAN.

Sur l'honneur, devant Dieu!

GRISELDE.

Merci, Tristan; Ronald, et vous, mes sœurs... adieu!
Je pars...

ORIANE, aux pieds de Ginèvre.

Grâce, Ginèvre!

LANCELOT, de même.

Ayez pitié, madame!

GINÈVRE, impérieusement.

Levez-vous!

(Griselde se dirige lentement vers le seuil.)

TRISTAN.

Arrêtez!... Mais vous n'avez pas d'âme,
Vous autres, qui souffrez cet indigne abandon!...
Lâches! vous vous taisez? Griselde, invoquez donc
Celle qui tient de Dieu le pouvoir d'allégeance!

GRISELDE.

Quoi! Ginèvre?

TRISTAN.

A genoux!

GRISELDE, suppliant.

Pour mon fils!...

(Perceval, se dressant, fait un signe impérieux; elle s'éloigne, 3e droit.)

PERCEVAL.

Oh! vengeance!

TRISTAN, montrant Ginèvre.

Elle n'a pas d'enfants!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins GRISELDE.

GAUVIN, à la reine.

Il nous reste un espoir;
Son fils doit disparaître avec elle ce soir.

GINÈVRE, se levant.

Comte, l'adorateur est digne de l'idole;
C'est vraiment merveilleux!... sa dernière parole
Fut l'adieu d'une amante espérant le retour,
Et son dernier regard une extase d'amour!
Vous l'emportez encore, et Griselde l'emporte;
Mais il nous reste à nous l'épreuve la plus forte,
C'est la troisième: à moins que vous ne consentiez
A courber, sur-le-champ, votre orgueil à nos pieds!

PERCEVAL.

Chapeau bas!

(Tous, excepté lui, se découvrent.)

GAUVIN, à Tristan.

Bien joué! mais la belle est certaine...

PERCEVAL.

Chevaliers, à vos rangs! Vassaux, place à la reine!

(La reine sort, 3e droit, avec sa suite.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La rade de Stafford. — D'un côté, la cabane de Cédric ; de l'autre, le château de Pendenny. — Dans le lointain, la mer. — Un vaisseau à l'entrée du port.

SCÈNE I.

ARTUS, GAUVIN.

ARTUS, armé d'un épieu.

Asseyons-nous un peu sur ce banc de gazon.
Le soleil, roi déchu, s'incline à l'horizon ;
Il renaîtra demain, tandis que moi... c'est triste !
Pendant un jour entier suivre un cerf à la piste,
Et le diable à dix pas lui fait sauter le gué !...
Tu n'auras jamais vu de roi plus intrigué,
Ni de chasseur plus las !... un dix-cors ! quelle honte !
Que dira Lancelot, et Tristan, et le comte ?
Soleils, rois et guerriers, tout meurt, tout s'obscurcit.

GAUVIN.

Sire, permettez-moi de vous faire un récit
Du bon vieux temps...

ARTUS.

Fais donc ! J'aime assez les histoires
Qui mentent bien...

GAUVIN.

Jadis régnait...

ARTUS.

Que de déboires !...
Griselde en pleurs ! Le comte en prison, ou proscrit !

GAUVIN.

Oui, vous avez signé !

ARTUS.

Donne-moi cet écrit.

GAUVIN.

Il n'est plus temps...

ARTUS.

Mieux vaut ajourner ces épreuves...

GAUVIN.

Les yeux de la beauté sont pareils à des fleuves
Toujours prêts à couler pour toutes les douleurs;
La rosée embellit les femmes et les fleurs.
Leur sexe, par instinct, plus changeant que le nôtre,
A d'un côté l'orage, et l'arc-en-ciel de l'autre;
C'est l'ombre avec le jour. En passant sur leurs traits
Le sourire et les pleurs se suivent de si près,
Qu'on ne sait si l'on doit, en admirant leurs charmes,
S'attrister d'un sourire, ou sourire à des larmes.

ARTUS.

On sait que tu crois peu, Gauvin, à leur vertu;
Mais voyons ton récit. Il est court, me dis-tu?

GAUVIN.

Très-court.

ARTUS.

Commence donc.

GAUVIN.

Certain roi de Golconde...

ARTUS, se levant.

Assez, mon pauvre ami ! c'est vieux comme le monde !
J'aime autant Mélusine ou le Petit-Poucet.

GAUVIN.

Il était un vieux prince enrhumé, qui toussait...

ARTUS, en toussant.

Atchi !... Pendre à son clou ma javeline vierge !
Pourtant, depuis six jours, je fais brûler un cierge
A saint Hubert des champs...

GAUVIN.

Puisque j'ai commencé,
Permettez que j'achève !

ARTUS.

Oui, le cerf est lancé !

GAUVIN.

Sire, c'était un roi. Jeune et belle à merveilles,
La reine aimait beaucoup les roses, ses pareilles ;
Or, l'automne avait fui, la fleuriste manquait,
Et pour son jour de fête il fallait un bouquet...

ARTUS.

Un dix-cors !

GAUVIN.

Voulez-vous écouter mon histoire ?
Je ne pourrai jamais...

ARTUS.

Oui, le cerf allait boire !

GAUVIN.

Mais il ne s'agit pas d'un cerf ; c'était un roi !

ARTUS, se rasseyant.

J'entends bien ! il manquait des fleurs pour un tournoi...

GAUVIN.

On annonce une artiste habile à faire éclore
D'un seul coup de pinceau tout le règne de Flore ;
C'était un vrai bijou. Son front, blanc comme un lis,
Appelle le baiser ; sa bouche, aux doux replis,
Semble un pavot vermeil que la rosée inonde,
Et ses yeux, deux bluets, les plus charmants du monde...

ARTUS.

Un animal superbe !... Il est vrai, mon ami,
Qu'hier, c'était ma fête, et j'ai fort mal dormi...

Je l'ajuste à dix pas; l'épieu vole avec force,
Et, frappant un jeune orme, il s'arrête à l'écorce!
Avoir failli tuer Kenneth, ce cher neveu!
Je l'ai pris pour un daim !

GAUVIN.

Vous vous trompiez de peu.

ARTUS.

Avec l'âge et le temps ses rameaux vont s'accroître...
Mais où donc est Ginèvre?

GAUVIN.

A Stafford, au vieux cloître.

ARTUS.

Seule?

GAUVIN.

Avec Lancelot...

ARTUS.

Son rosaire à la main?

GAUVIN.

Oui, sans doute; et priant pour vous, jusqu'à demain...

ARTUS, *éternuant.*

Atchi!

GAUVIN.

Dieu vous bénisse.

ARTUS, *s'endormant.*

Il paraît, dans la brume,
Qu'au lieu de prendre un cerf, je n'ai pris qu'un gros rhume.

GAUVIN.

Je reprends mon récit. Pendant un jour entier
La belle travailleuse est assise au métier;
Les roses, les œillets, les blanches paquerettes,
Naissent comme à l'envi; trois corbeilles sont prêtes,
Et la reine, au travail pour la mieux disposer,
Promet de lui payer chaque fleur un baiser :
Jugez si notre artiste est ardente à lui plaire!
Aussi bien, vers le soir, implorant son salaire,

Elle apporte ses fleurs, elle en avait fait cent;
Et, pour chaque feston, reçoit en frémissant
Un doux baiser...

ARTUS, s'éveillant.

Atchi! mieux vaudrait, ce me semble,
Voir la meute et le cerf se noyer tout ensemble!

GAUVIN.

Au diantre!...

ARTUS.

Va toujours.

GAUVIN.

Tombant à ses genoux :
« Gardez mes fleurs, dit-il, car mon âme est à vous;
Si, pour être à vos pieds, j'employai cette ruse,
Amour seul fut mon crime : Amour soit mon excuse! »

ARTUS.

C'était son page!...

GAUVIN.

Oui, sire! On dit même à la cour
Qu'ils ne firent jamais de fleurs, depuis ce jour.

ARTUS.

Charmant!... Par saint Artus! comme nous allons rire,
Quand Ginèvre saura... Je vais le faire écrire;
Un baiser chaque fleur! Et que faisait le roi?...

GAUVIN.

Le roi chassait toujours.

ARTUS.

Vraiment? C'est comme moi!

GAUVIN.

Souvent même il tuait un vieux chien, pour un lièvre...

ARTUS.

Ah! diable!... Il se nommait?

GAUVIN.

Le mari de Ginèvre.

ARTUS.

Et lui ?...

GAUVIN.

Qui ?

ARTUS.

Le galant...

GAUVIN.

C'est Lancelot.

ARTUS.

Corbleu !...

Je dis que c'est un conte.

GAUVIN.

Oui, sire.

ARTUS.

Un conte bleu...

GAUVIN.

Oui, sire.

ARTUS.

Invraisemblable !

GAUVIN.

Oui, sire.

ARTUS.

Absurde ! infâme !

GAUVIN.

Ah !

ARTUS.

Le roi ne veut pas qu'on soupçonne sa femme !

GAUVIN.

Le roi fait ce qu'il veut.

ARTUS.

Et moi, je n'en crois rien.

GAUVIN.

Ni moi non plus.

ARTUS.

Ni moi !... Voyez-vous ce vaurien,

Ce Lancelot-du-Lac, nourrisson d'une fée,
Venir à ma couronne attacher son trophée?
Qui l'a conduit chez nous?

GAUVIN.

Perceval.

ARTUS.

C'est trop fort!
Lui! mon meilleur soldat, le héros de Stafford!

GAUVIN.

C'est un conte.

ARTUS.

Et, dis-moi... J'en aurai la jaunisse!
Il ne prend qu'un baiser?... Atchi!...

GAUVIN.

Dieu vous bénisse!...

ARTUS.

Qui l'eut pensé, le traître!... Il m'en rendra raison!
Kenneth!... Je les ferai chasser de ma maison!
A ces folles amours je veux mettre des bornes.
Les femmes, vois-tu bien, sont des diables sans cornes;
C'est nous qui les portons. Kenneth!...

(Il éternue et tousse en appelant.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, KENNETH.

ARTUS.

Vite, à cheval!
Cours assembler mes gens.

KENNETH, boitant.

J'y cours.

ARTUS, détachant un feuillet de ses tablettes.

A Perceval!

KENNETH.

Mais !...

ARTUS, le contrefaisant.

Mais !

KENNETH.

Je suis...

ARTUS.

Un sot !

KENNETH.

Le cerf...

ARTUS.

Va-t'en au diable !

(Il le pousse dehors par les épaules.)

Et toi, songe à ton cou, si ce n'est qu'une fable !

GAUVIN.

J'ai tout vu.

ARTUS.

Foi d'Anglais ?

GAUVIN.

Foi de prince... normand.

ARTUS.

Assez ! je m'en doutais. Quoi ! ce beau garnement
Vient me faire... corbleu ! tout l'enfer m'environne ;
Et le chêne royal se meurt, par la couronne !...
Ils me trahissaient tous ! et toi peut-être aussi ?...
Tiens ! les femmes, vois-tu !... Suis-moi.

GAUVIN.

J'ai réussi.

(Ils s'éloignent, 2e gauche.)

SCÈNE III.

CÉDRIC, OGIER.

CÉDRIC.

Où sommes-nous, enfant ?

OGIER.

Sur le vieux promontoire,
Près de votre maison.

CÉDRIC.

Monuments de victoire,
Contemporains du roi dont j'ai sauvé les jours,
Vieux chênes de Stafford ! vous êtes là, toujours,
Témoins des temps passés, sous les yeux de mon âme!...
Oui, je le vois debout, sur son navire en flamme,
Terrassant le Danois qui fuit épouvanté,
Et semant de corps morts le pont ensanglanté!
Sa voix couvre en tonnant le bruit de la tempête;
La hache de Cathmor se lève sur sa tête...
Elle va le frapper, je m'élance!... et mon bras
La jette sur la mienne... Oh! les rois sont ingrats!...
Pour moi, plus de soleil!... mon ange de lumière,
Griselde, a déserté le seuil de ma chaumière!...
Et ne pouvoir mourir!

OGIER.

Là! toujours son refrain!

CÉDRIC.

L'amiral d'Angleterre et Cédric le marin!
Quel caprice du sort de si loin les rassemble?
L'un devait briser l'autre! Et pourtant, ce me semble,
Pétris de même argile, arrachés du néant
Par Dieu, qui nous fit tous égaux en nous créant!
Devant un jour paraître aux pieds du même juge!...
Griselde... la comtesse... est, dit-on, sans refuge,
Séparée à jamais de son fils?

OGIER.

On l'a dit
Ce matin, au village...

CÉDRIC.

Et, par un même édit,

Le comte, en criminel, chassé de son repaire,
Dépouillé de ses fiefs ?

OGIER.

C'est Ronald, mon beau-père,
Qui le disait aussi; mais tous, dans notre val,
Accusent hautement Artus et Perceval;
Tous appellent sur eux la divine colère
Pour Griselde, autrefois notre ange tutélaire !

CÉDRIC.

Oui, j'en avais déjà comme un pressentiment !
Toute faute ici-bas trouve son châtiment !
C'était peu de me fuir; Griselde me renie,
Comme elle a renié sa mère à l'agonie !
La voilà par le comte exilée à son tour !...
Perceval dégradé ! bafoué par la cour !
Oh ! c'est bien ! c'est très-bien !... Dieu ! qui punis l'archange
Pour le crime d'orgueil, c'est ta main qui me venge !...
Un jour, le roi peut-être... Oh ! je ris, jusqu'aux pleurs...

(Il cache sa tête dans ses mains, et rêve profondément.)

OGIER.

Calmez-vous, bon Cédric ! Venez, mes belles fleurs;
Pour Griselde, un bouquet !

(Il chante.)

Jadis un grand seigneur
Vit une rose,
Éclose
Sur la pelouse en fleur;
Lui dit : « O mon trésor,
Viens, mon amante
Charmante,
Sur ma couronne d'or.

« Je te prends avec moi,
Ma souveraine;
La reine
Est moins belle que toi !

— Ta couronne, seigneur,
Lui dit la rose,
Je n'ose...
Mais prends-moi sur ton cœur ! »

CÉDRIC, l'arrêtant.

Griselde ! il me l'a prise,
Le noble comte; et puis, lâchement, il la brise;
Il l'insulte à ses pieds d'un sourire moqueur :
Car ma rose flétrie est morte, sur son cœur !
Son cœur ! A-t-il un cœur ? C'était sa courtisane !
Pourquoi l'ai-je accueilli mourant dans ma cabane ?
Anathème sur elle et sur lui !...

(On voit Griselde descendant la montagne.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, GRISELDE.

OGIER, s'approchant de Cédric.

Votre main,
Rentrons dans la chaumière...

CÉDRIC.

Oui, ma tombe demain !...
Quel est ce bruit ?

OGIER.

Le vent frémit sous la charmille...
C'est Griselde...

CÉDRIC.

Griselde !

OGIER.

Oui, Cédric, votre fille !

CÉDRIC.

La comtesse !...

GRISELDE.

A vos pieds...

CÉDRIC.

Je ne vous connais pas !

GRISELDE.

Grâce !...

OGIER.

Pardonnez-lui...

CÉDRIC.

Jamais ! jusqu'au trépas !...

OGIER chante en s'éloignant, 1er gauche.

« Ta couronne, seigneur,
Lui dit la rose, etc. »

SCÈNE V.

GRISELDE, seule.

Jamais!... Ils m'ont tuée avec cette parole !...
Qu'ai-je donc fait, mon Dieu? j'ai peur de mourir folle;
Mourir, foulée aux pieds par tous ceux que j'aimais!
Mourir sans le revoir, car il a dit : Jamais !...
Angoisse déchirante et que rien ne tempère!
Je sens peser sur moi l'anathème d'un père !...
(S'asseyant.)
Sur ce banc de gazon, des fleurs? O douces fleurs!
Dites, qu'avez-vous fait de vos fraîches couleurs?
Mortes, avant le soir, sous le vent de l'automne!
C'est ainsi qu'un orage a brisé ma couronne!
Perdre à jamais mon fils, mon père, mon époux!
Mes roses, pleurez-moi ! car je meurs comme vous !...
(Elle essaye de marcher et s'arrête, en pleurant.)
Oh! non, je n'ose pas !... si j'étais reconnue
Par les gens du village... errante, demi-nue...
La honte me tuerait!
(Elle se voile avec ses cheveux.)
Adieu, calme séjour,

Où ma jeunesse a fui comme un songe d'amour,
Sous les ailes d'un ange à toute heure abritée...
Ma mère, elle était là !... Pourquoi l'ai-je quittée ?
Je n'aurais pas connu ce supplice infini
De maudire en pleurant celui qu'on a béni !...
Je vais à toi, ma mère !... Et lui, je serais morte
Sans l'embrasser ?... Un mot d'adieu !... Voici la porte...
Ah !... tout mon sang se glace... Une affreuse torpeur
Me saisit, me rend folle... Et personne ?... J'ai peur...
Fermée ?... Adieu, mon père !

(Elle tombe évanouie sur le seuil.)

SCÈNE VI.

GRISELDE, PERCEVAL, TRISTAN.

PERCEVAL.

Écoute... Est-ce un prestige ?
Ce cri de mort !...

TRISTAN.

D'où vient ?...

PERCEVAL.

Je l'ai senti, te dis-je,
Là, dans mon cœur !...

(Lisant un feuillet.)

Le roi désire me parler ?

TRISTAN.

Au premier son du cor, je dois faire assembler
Toute sa cour.

PERCEVAL, s'avançant.

Grand Dieu ! ta justice me frappe...
Griselde !... Morte ?

TRISTAN.

Oui, morte ! et Gauvin nous échappe !

PERCEVAL, la plaçant sur un banc.

Ah! son cœur bat!... Griselde!... au nom du ciel!

TRISTAN.

Voyez;

Ses yeux s'ouvrent...

GRISELDE.

Mon père!

PERCEVAL.

Anges de Dieu, priez!

GRISELDE.

Où suis-je?

PERCEVAL.

Dans mes bras, sur mon cœur!

GRISELDE, comme en rêve.

« Viens, repose

Sur mon cœur... » C'est ainsi qu'il disait à la rose...

(Elle chante.)

« Ta couronne, seigneur,
Lui dit la rose,
Je n'ose... »

PERCEVAL.

Dieu! sa raison perdue!

TRISTAN.

Oui, c'est un jeu cruel!

GRISELDE.

Qui dit que c'est un jeu?... pour moi, tout est réel!
Plus d'amour... c'est l'oubli, la pitié qu'il m'apporte!...
Il fallait que je fusse évanouie, ou morte,
Pour être dans ses bras!...

(On entend le cor.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, GAUVIN.

GAUVIN.

Le prince vous attend;

C'est le signal!

TRISTAN.

Si vous tardez un seul instant,

Malheur à vous!

PERCEVAL.

Regarde!...

GRISELDE, *effeuillant des fleurs avec délire.*

« Je te prends avec moi,
Ma souveraine;
La reine
Est moins belle que toi... »

PERCEVAL.

Eh bien?...

GAUVIN.

Pourquoi ces larmes?

Dois-je annoncer au roi que, vaincu par vos armes,
Vous rompez ce traité librement consenti?

PERCEVAL.

Va!

GRISELDE, *jetant une fleur au vent.*

Cette fleur a dit qu'il m'aime... elle a menti!...
Ainsi, venu des cieux, mon beau rêve s'envole;
Ainsi je meurs, brisée aux pieds de mon idole!...

(Elle rit en sanglotant.)

GAUVIN, *lisant.*

« Si sa fidélité lui coûte un seul remord,
« Pour votre fils, l'exil; pour vous, comte, la mort! »

PERCEVAL, *déchirant l'écrit.*

Eh bien, soit ! je mourrai.

GAUVIN.

Perceval se rétracte ?...
Puisque le cœur vous manque à la moitié du pacte,
J'oserai donc pour vous.

(S'approchant de Griselde.)

Comtesse !

GRISELDE.

Ah ! le Normand !

GAUVIN.

Un seul mot d'entretien.

GRISELDE, *toujours égarée.*

Sur les fleurs, en dormant,
D'une vipère... en songe... elle était poursuivie...

GAUVIN.

Il y va de l'honneur du comte, ou de sa vie !

GRISELDE, *revenant à elle.*

Ciel !... Henri ! laisse-nous !...

PERCEVAL.

Seule avec lui ? Jamais !

GRISELDE.

Il est sur cette plage un réduit que j'aimais,
Comme un nid d'alcyon, penché sur l'onde amère,
Berceau de nos amours et tombeau de ma mère ;
Va, je t'y rejoindrai bientôt !

PERCEVAL.

Ange d'amour,
Adieu ! que de bonheur, que d'ivresse au retour !
Puisse ma vie entière, à tes pieds prosternée,
Expier les douleurs dont je t'ai couronnée !...

(On entend le cor.)

Partons !

TRISTAN *à part, en sortant.*

Je reviendrai.

SCÈNE VIII.

GRISELDE, GAUVIN.

GRISELDE.

Quel est donc le péril
Qui menace ses jours ?

GAUVIN.

Le déshonneur, l'exil !

GRISELDE.

Perceval, exilé ?

GAUVIN.

Voyez-vous ce nid d'aigle ?

GRISELDE.

Oui, c'est Stafford.

GAUVIN.

C'est là qu'asservie à la règle
Des sœurs de saint Artus, martyres de la foi,
Vous finirez vos jours.

GRISELDE.

A Stafford ! et pourquoi ?

GAUVIN.

Le roi craint qu'un retour d'amitié... ne resserre
Les liens qu'a rompus sa rigueur nécessaire ;
Il révoque à ce prix, comme il me l'a juré,
La sentence d'hier... Moi, je vous sauverai !...
Voyez-vous ce navire ? Aux clartés des étoiles,
Vers des bords plus heureux je dirige mes voiles ;
Loin d'un époux sans cœur, justement déserté,
Je vous rends la patrie avec la liberté !

GRISELDE.

Vous le haïssez donc ?

GAUVIN.

Si je le hais, madame ?

Lui !... Mais si vous pouviez lire au fond de mon âme,
Y sonder d'un regard tous les déchirements,
Tous les pleurs dévorés, les longs ressentiments,
Amassés jour par jour dans le sein de l'esclave,
Comme au fond d'un cratère où fermente une lave !
Griselde, ignorez-vous que depuis le combat
Où l'enfer a permis que Gauvin succombât,
Flétri, déshonoré par son orgueil sauvage,
Je porte à cette cour le collier du servage ?
Et vous me demandez si je dois le haïr !...
Moi, louvetier d'Artus ? moi, contraint d'obéir
A ce spectre royal que la tombe réclame,
Ce squelette attaché sur le cœur d'une femme !...
Moi, banni de mon ciel, sans espoir de retour ?
A lui la gloire, à lui l'empire, à lui l'amour,
A moi l'exil !... Vraiment, la demande est étrange !
Mais vous le voyez bien ; il faut que je me venge !

GRISELDE.

Lui, qui vous a sauvé, vous osez le haïr ?
Vous ne servez le roi que pour mieux le trahir !
Vous n'êtes pas un homme !

GAUVIN.

Ah ! Perceval des Gaules !
Le grand Artus ! deux noms à hausser les épaules !...
Artus, ce vieil enfant, qui trône tant qu'il peut ;
Pour une histoire, on fait de lui tout ce qu'on veut :
Ne sentant même pas que, s'il reçoit le comte,
Il accueille avec lui le sarcasme et la honte !...
Je suis du sang des rois... Ici, vous l'avez dit,
Tous m'appellent Gauvin le démon, le bandit ;
Mais là, sur l'Océan, où je commande en maître,
Je porte un nom plus beau, plus terrible peut-être :
Je suis Cathmor !

GRISELDE.

Cathmor !

GAUVIN.

Nom jadis proclamé
De l'Islande neigeuse au Bosphore enflammé...
Les échos de vos mers, les harpes des poëtes
De Cathmor le Géant redisent les conquêtes!
Jusqu'alors invincible, et vaincu par le sort,
A ces flots teints de sang, je demandai la mort;
La vague me jeta devant cette chaumière,
Où je vis m'apparaître un ange de lumière...
Depuis, je sens revivre en moi l'espoir du ciel;
Je n'ai plus dans le cœur ni vengeance, ni fiel,
Oui, je voudrais en vain me le taire à moi-même,
Je ne veux plus mourir, Griselde : je vous aime!

GRISELDE.

Vous m'aimez? vous! grand Dieu!

GAUVIN.

Griselde! à vos genoux
Je demande pitié pour Richard et pour vous!
Sur le Nord, ma patrie, où l'amour vous entraîne,
Comme sur mon vaisseau vous serez souveraine!
Votre fils nous attend; il nous suivra toujours...
J'ai de l'or, l'avenir nous promet de beaux jours;
Vos pleurs, je les taris; vos chaînes, je les brise:
Je vous aime!... je t'aime!

GRISELDE.

Et moi, je vous méprise!

GAUVIN.

Ah! malheur!

GRISELDE.

Perceval!

GAUVIN.

Griselde, songez-y;
Je vous perds tous les trois si le comte est saisi!
La loi punit de mort qui lui prête un refuge:
Je vais le dénoncer, le livrer à son juge!

GRISELDE.

Osez-le donc !...

GAUVIN.

Veux-tu mon amour, ou Stafford ?
Le cloître, ou ce vaisseau ? choisis !

GRISELDE.

Je veux la mort !

GAUVIN, saisissant son poignard.

Eh bien !...

GRISELDE, tombant à genoux.

Frappez !... Pourquoi m'avez-vous épargnée ?

GAUVIN.

Non ! je t'aime !... Griselde, un mot. Cette poignée
Renferme un suc mortel des fleurs de mon pays ;
Ton fils doit-il mourir ? Partons, ou j'obéis !

GRISELDE.

Mon fils ?

GAUVIN.

Le roi le veut.

GRISELDE.

Donnez !

GAUVIN, voulant s'éloigner.

Quelle espérance !
Ce poison, pour ton fils !

GRISELDE, le désarmant.

Pour moi, la délivrance !...

GAUVIN.

La reine !... A moi, Fergus ! Satan ! protége-nous !

(Deux marins apparaissent, 2e droit. — Une barque s'approche du rivage, portant Ginèvre et son cortége, 2e gauche.)

GRISELDE, se jetant à ses pieds.

Madame !... ayez pitié...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ORIANE, GINÈVRE, LANCELOT, GARDES, au fond de la scène.

GINÈVRE.

Griselde, à mes genoux?
Malgré votre promesse!...

(A Lancelot.)

Ouvrez cette demeure;
Cherchez le fugitif, qu'on l'arrête, ou qu'il meure :
Allez!

(Lancelot sort avec les gardes.)

Et toi, réponds.

GRISELDE.

J'obéis.

GINÈVRE.

Ne crois pas,
Même au prix de tes jours, le sauver du trépas;
Tu mourras avec lui!

GRISELDE.

Qui cherchez-vous, madame?

GINÈVRE.

Perceval, ton amant.

GRISELDE.

Je suis encor sa femme!

GINÈVRE.

Ton divorce est signé d'hier, devant le roi!

GRISELDE, sanglotant.

Je le sais... et pour lui, je mourrai sans effroi!...

GINÈVRE.

Comme elle l'aime!... Enfant, celui que tu protéges
N'a-t-il pas profané sous ses mains sacriléges

Les trésors de ta vie, et versé sur ton front
Comme un calice amer, la douleur et l'affront?
N'a-t-il pas d'un regard, d'une seule parole,
Brisé tous les rayons de ta jeune auréole,
Devant tous ses vassaux, témoins de son forfait?
Devant moi qui te parle!

GRISELDE.

Oui, madame, en effet!

GINÈVRE.

Et même en ce moment, par un nouveau caprice,
N'a-t-il pas exigé ce dernier sacrifice,
L'abandon de ton père et de ta liberté,
Pour l'accomplissement d'un rêve? En vérité,
Si tu l'aimes toujours, ta constance m'étonne :
Tu devrais le haïr!

GRISELDE.

Non, je ne hais personne,
Pas même vous, madame.

GINÈVRE.

Et lui donc! t'aimait-il
En te vouant, Griselde, au malheur de l'exil?
Vos amours lui semblaient une indigne faiblesse,
Un jouet, que l'on brise aussitôt qu'il nous blesse!
Mais le reptile impur, se tordant sous nos pas,
Mord le pied qui l'écrase; et tu ne conçois pas
Combien la joie est grande et la vengeance est douce
Quand on frappe celui dont l'orgueil nous repousse!
Il t'a pris tout au monde : espoir, patrie, honneur...
Sa liberté du moins paiera pour ton bonheur!

GRISELDE.

Il ne m'a pas aimée? Oh! vous mentez, madame!
Tout le passé peut-il sitôt fuir de son âme?
Tant d'amour ne meurt point!... Mais devait-il pour moi
Renoncer à sa gloire? à l'amitié du roi?
Même à son héritage un jour, dont il est digne!

Je dois mourir, c'est vrai, pourtant je me résigne;
Il n'est point de douleur trop cruelle à ce prix :
Prenez mon sang, madame, et gardez vos mépris!

GINÈVRE.

Le cloître, ou Perceval !...

GRISELDE.

Vous l'aimez!

GINÈVRE.

Malheureuse !

GRISELDE, avec exaltation.

Oui, vous l'aimez, vous dis-je!... Eh bien! plus généreuse,
Je prierai Dieu pour vous!... Il me sera permis
De pardonner du cœur à tous mes ennemis...
Écoutez!... L'Angleterre est libre!... oui, j'en suis fière!
Le clairon sonne... Où vont ces torrents de poussière?...
Ces enseignes de feu? ces aigles déployés?...
Quel monde autour de lui !... Venez, mes sœurs; voyez,
Il m'aime ! il me salue... Un jour, je me rappelle,
Son cœur m'a préféré l'amante la plus belle :
La patrie !... Et ma main qui tremble au souvenir
De nos adieux, s'étend vers vous, pour le bénir!

ORIANE, à Ginèvre.

Je vous l'ai dit hier.

GINÈVRE, à part.

Qu'ai-je fait, imprudente !...

GAUVIN, montrant la reine aux chevaliers.

Voyez, la rose blanche est devenue ardente!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LANCELOT, CÉDRIC.

CÉDRIC, amené par les gardes.

Où me conduisez-vous? Quelle foule en émoi,
Comme une vaste mer, se presse autour de moi?

GAUVIN à Ginèvre.

Non ! tout n'est pas perdu !

GRISELDE.

Grand Dieu !

GINÈVRE.

C'est votre fille ?

CÉDRIC.

Ma fille ? Oh ! non... L'esclave a-t-il une famille ?

(Touchant sa figure et ses vêtements.)

Où sont vos beaux atours, comtesse?... Oui, voilà bien
Sa mère, à dix-huit ans ! ses traits, son doux maintien,
Tout... excepté son cœur.

GINÈVRE.

Gardes, qu'on les sépare !

CÉDRIC, avec autorité.

Qui donc commande ici, chez moi ? l'audace est rare !
Sortez tous !...

GAUVIN.

Charbonnier, dit-on, maître chez soi !

GRISELDE.

Oui, de ses cheveux blancs, Dieu l'a couronné roi !

CÉDRIC, saisissant une hache.

Sortez ! ou cette hache !...

GINÈVRE, à ses gardes.

Algar, qu'on les enchaîne !

LANCELOT.

Assez ! Ginèvre, assez !

CÉDRIC, écoutant.

Ginèvre ! eh quoi, la reine ?...
Seigneur ! je vous bénis d'avoir éteint mes yeux !

(Il laisse tomber sa hache en levant les mains au ciel. — A Griselde.)

Ton fils, qu'en as-tu fait?... Crains que le roi des cieux,
Un jour, en te courbant sous l'affront qui me navre...

GRISELDE.

Grâce !...

GAUVIN, l'entraînant.

Tu m'appartiens !

GRISELDE, portant le poison à ses lèvres.

Vous n'aurez qu'un cadavre !...

(Elle tombe dans les bras de Gauvin.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, PERCEVAL, ARTUS, TRISTAN, LA COUR, LE PEUPLE.

PERCEVAL, repoussant Gauvin.

Misérable !... Rends-moi ce poignard !...

(Il arrache le poignard des mains de Griselde.)

GAUVIN, tirant son épée.

Trahison !

GRISELDE.

Prends garde !...

GAUVIN, se jetant sur Perceval.

A toi ce fer !...

PERCEVAL, le frappant du poignard.

Serpent, bois ton poison !

GAUVIN, tombant dans les bras de Fergus.

Ah !...

GRISELDE.

Fuis !... tu viens mourir !...

PERCEVAL.

Je suis libre, te dis-je !

Qui t'a donné cette arme ?

GRISELDE.

Un moment de vertige...

Les conseils de Gauvin... Ce poison que le roi
Destinait à mon fils...

ARTUS.

Ah! traître, c'est donc moi ?...

GAUVIN, expirant.

Non! c'est Ginèvre!...

TRISTAN, avec joie.

Il meurt!...

ARTUS.

Emportez cet infâme!...
Qu'on le jette à la mer!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins TRISTAN ET GAUVIN.

PERCEVAL, à Ginèvre.

A notre tour, madame!
Vous avez torturé par un supplice affreux
Ce cœur, le plus fidèle et le plus généreux
Que reçût une mère, une fille, une épouse;
Ne pouvant le flétrir sous votre main jalouse,
Vous vouliez le briser : et vous croyez ici
Pouvoir me satisfaire en lui criant merci?
Non, non! retirez-vous; sortez, vous dis-je encore :
Car ce que je ferais, moi-même je l'ignore!

ARTUS.

Henri, reviens à toi; laisse à nos lois le soin
De te rendre justice, et, Dieu m'en est témoin,
Je la veux éclatante, aussi bien que toi-même,
Afin qu'il me la rende à mon heure suprême!
Quand un roi se refuse à remplir ce devoir,

Le peuple devient libre en changeant de pouvoir :
Et le peuple a raison !...

(A Lancelot.)

Vous, mon beau gentilhomme,
C'est assez, Dieu merci, d'un roi dans un royaume;
Partez, sur ce vaisseau !...

LANCELOT.

Ginèvre... hélas!

ARTUS.

Adieu !...

(Lancelot monte sur une barque et s'éloigne entre deux gardes.)

Nous voilà délivrés d'un bandit de haut lieu.

(A Perceval.)

Insulter au vieillard, trahir ton frère d'armes;
Je te pardonne en frère, et le cœur plein de larmes...
Ginèvre, et vous aussi... Comme vous me trompiez !...
Je vous pardonne à tous !... Va tomber à ses pieds !

(On entend au loin l'air de la romance, chanté par Ogier.)

PERCEVAL.

Griselde ! mon trésor, ma souveraine !...

GRISELDE, presque égarée.

Il m'aime !...

PERCEVAL.

J'ai juré devant Dieu que si la vertu même
Donnait la royauté comme le vrai bonheur,
C'est toi qui l'obtiendrais. J'ai promis sur l'honneur
D'élever ton amour au-dessus de la haine,
De prouver que Griselde a le cœur d'une reine !
Ton triomphe est complet; tu vas voir devant tous
Perceval dans tes bras, Ginèvre à tes genoux :
Si par excès d'orgueil j'ai commis une faute,
Veux-tu me pardonner une gloire si haute ?...

GRISELDE, lentement, comme en rêve.

Mon fils, mon père, et lui !... Tout cela dans un jour !

PERCEVAL.

Que tout soit oublié, si ce n'est notre amour!

TRISTAN, en entrant, avec une épée.

Sire! Gauvin n'est plus!

ARTUS.

Puisse, avec ce corsaire,
Disparaître à jamais la fraude et la misère!...

(A Perceval.)

Tu rendras son épée à Richard, ton enfant,
Notre héritier, bientôt!

GINÈVRE.

Sire!...

GRISELDE.

Mon fils, vivant?...

ARTUS.

Tiens, le voilà!...

Griselde chancelle en s'appuyant sur Perceval. — La cabane s'est ouverte, Ogier paraît sur le seuil.)

CÉDRIC, s'approchant du roi.

Mes yeux! lumière que j'envie!...
A vos pieds...

ARTUS.

Dans mes bras! tu m'as sauvé la vie!...

TRISTAN.

Bien, sire!...

ARTUS, montrant Perceval et Griselde.

En vain l'hiver blanchit nos vieux sommets;
L'amour, fleur du printemps, ne s'effeuille jamais!...

(A Ginèvre)

Perceval a gagné; payons notre gageure...
Allons, madame!...

GINÈVRE.

A moi, cette mortelle injure?
Devant vos chevaliers!...

ARTUS.

Les serments sont pour tous :

Gloire à Griselde!...

LE PEUPLE.

Oui! gloire à Griselde!...

ARTUS, avec autorité.

A genoux!...

(On entend les cors de chasse du roi Artus. — Les chevaliers de la Table ronde, avec leurs enseignes et leurs armes, paraissent sur les hauteurs. — Le vaisseau monté par Lancelot s'éloigne de la rade. — La reine tombe à genoux. Le roi détache son diadème et couronne Griselde.)

FIN DE GRISELDE.

LA REINE GINÈVRE (1)

CONTE.

Laissez-moi vous conter une histoire d'amour.
Jadis était un roi qui chassait tout le jour
Et qui dormait la nuit. Jeune et belle à merveilles,
La reine aimait beaucoup les roses, ses pareilles ;
Or l'automne avait fui, la fleuriste manquait,
Et pour son jour de fête il fallait un bouquet.
La reine au désespoir appelle ses suivantes,
Offre ses diamants pour des roses vivantes :
« Messire louvetier, dit-elle avec des pleurs,
Songez-y bien, avant ce soir il faut des fleurs. »
Or ce que femme veut, Dieu le veut, dit le Sage.
« Où trouver, en janvier, des fleurs pour son corsage ?
Revenir sans bouquet? Non, je crains son accueil...
J'ai, dit-il, mon affaire, avec un juste orgueil ! »
On annonce une artiste habile à faire éclore,
D'un seul coup de pinceau, tout le règne de Flore.
C'était un vrai bijou. Son front blanc comme un lis
Appelle le baiser ; sa bouche aux doux replis

(1) Voici tout au long cette légende que nous avons entendu raconter il y a... bien des années. Déjà vieille au treizième siècle, à l'époque du Dante, il se peut bien qu'elle ait donné naissance à l'une des pages les plus adorables de sa DIVINE COMÉDIE, celle de *Françoise de Rimini*.

Semble un pavot vermeil que la rosée inonde,
Et ses yeux, deux bluets, les plus charmants du monde.
Toutes de l'admirer, de lui prendre les mains,
D'arranger ses cheveux tout fleuris de jasmins,
De dire, en l'embrassant, mille choses gentilles,
Comme c'est la coutume entre les jeunes filles.
Le louvetier sourit. Pendant un jour entier,
La belle travailleuse est assise au métier;
Les roses, les œillets, les tendres pâquerettes
Naissent comme à l'envi; trois corbeilles sont prêtes,
Et la reine, au travail pour la mieux disposer,
Promet de lui payer chaque fleur un baiser :
Jugez si notre artiste est ardente à lui plaire!
Aussi bien, vers le soir, implorant son salaire,
Elle apporte ses fleurs, elle en avait fait cent;
Et pour chaque feston, reçoit en frémissant
Un baiser de la reine (elle avait nom Ginèvre),
Si doux, que tout son cœur se répand sur sa lèvre.
La reine tressaillit et rougit quelque peu;
Lorsqu'au dernier bouquet, lui payant son enjeu,
Sous son tablier rose elle sent une épée!
Elle jette un grand cri : « Ciel! vous m'avez trompée!
— Grâce! dit le beau page en tombant à genoux,
Reine, gardez mes fleurs, car mon âme est à vous;
Si pour être à vos pieds j'employai cette ruse,
Amour seul fut mon crime : Amour soit mon excuse! »
La reine pardonna. Dans ce moment le roi
Revenait de la chasse. On sonne le tournoi,
Dans le champ clos fleuri le beau page s'élance;
Couronné par la reine après un coup de lance,
Il devint chevalier, fut heureux en amour,
Mais il ne fit jamais de fleurs depuis ce jour.

EDVIGE DE POLOGNE

OU

LES JAGHELLONS

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS.

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

12 JUIN 1850.

PERSONNAGES.

VLADISLAS JAGHELLON, élu roi de Pologne.
ADALBERT RADLIÇA, aumônier d'Edvige.
ALEXANDRE VITOLD, parent de Jaghellon.
LE PRIMAT DE POLOGNE.
LE DUC DE VARSOVIE.
HERMAN, chevalier teutonique.
YVAN KAÏM, son affidé.
JEAN TARNOWSKI, maréchal du palais.
LOUIS MORSTIN, page de Guilhem.
MANFRED, page d'Herman.
EDVIGE D'ANJOU, reine de Pologne.
ANNA DE CILLY, parente d'Edvige.
MARIE, sa sœur, suivante d'Edvige.
ALDONA, sœur de Vitold.
LA COUR, LE SÉNAT, LES CHEVALIERS, LE PEUPLE.

La scène est à Krakovie, le 12 février 1386.

PRÉFACE.

Fair, as the first that fell of womankind;
Soft, as the memory of buried love;
Pure, as the prayer wich childhood wafts above
Was she...

(Lord Byron, The bride of Abydos.)

En 1843, dans une ville libre, moitié belge, moitié française, dans laquelle j'ai passé quelques-unes des premières années d'exil, les moins inquiètes et les plus occupées, je lisais un volume nouvellemeut écrit sur l'histoire de Pologne; excellent ouvrage de style, quoique tout illustré de légers anachronismes. Plusieurs jeunes filles jouaient et chantaient sous ma fenêtre; l'une d'elles, la plus jolie, disait une romance dont je crois me rappeler encore quelques passages :

« Ma lèvre a l'éclat de la rose,
Mes yeux, les rayons d'un beau jour;
Auprès de moi, quand tout repose,
Viens, ou je meurs d'amour!

« L'amour, c'est la fleur qu'on moissonne
Avant que l'hiver n'ait son tour;
Mon front pâlit, mon cœur frissonne,
Viens, ou je meurs d'amour... » etc.

C'était une de ces kermesses wallonnes, sans fin et sans commen-

de coups de théâtre; le plus savant, d'un ton patelin, objecta que le sujet pouvait avoir de l'analogie avec une tragédie gauloise, qu'il avait en portefeuille depuis vingt-cinq ans; qu'Edvige aurait dû s'appeler Clotilde, que l'action aurait dû se passer, non pas à Krakovie, mais à Soissons. Le plus simple lui trouva de la ressemblance avec le *Venceslas* de Rotrou, à cause de la désinence des noms polonais en *las*, comme *Nicolas*, *Agésilas*, *Babylas*, etc. La plus ingénue s'écria que le rôle d'Aldona lui paraissait immoral, parce qu'elle parlait d'amour à un homme qui allait se marier. Le *Præses* du comité, homme d'affaires peu communicatif, mais complétement sourd, en ouvrant l'œil après un sommeil très-agité, jugea la pièce trop longue de tout le temps qu'il avait dormi. Chacun y crut voir ce qui convenait le moins à ses habitudes et à la tournure de son caractère. Tous furent d'accord sur un point, c'est que j'étais un lecteur indigne; et en effet j'avais lu... comme ces messieurs composent. Que faire contre un arrêt unanime, fondé sur de tels motifs? je me résignai; et je me lassai bientôt de frapper à une porte bastionnée qui ne s'ouvre plus que devant les morts. Le Théâtre Français ne veut décidément ni vivre ni mourir. C'est un paralytique égoïste et fantasque, qui s'amuse à tuer un peu ses héritiers; comme jadis Ugolin ou le vieux Saturne aimaient à dévorer leurs enfants... pour leur conserver un bon père. Aussi, depuis vingt ans, il a tout dévoré, ses auteurs, sa troupe et son répertoire. Plaise à Dieu qu'il ne finisse un jour par se dévorer lui-même!

Je portai mon manuscrit au théâtre des essais, au delà des ponts, où ma *Françoise*, reçue par le comité depuis plusieurs années, attendait son tour de faveur (elle l'attend toujours). La pièce, lue ou plutôt chantée devant l'illustre aréopage de ce théâtre par un déclamateur d'office, fut reçue *à l'unanimité*. Jugez de ma joie! Lorsque, dès le lendemain, le directeur me fit déclarer, par l'organe de son secrétaire, que la réception du comité n'était qu'un piége innocent tendu sous les pas des jeunes auteurs aspirant aux honneurs de la scène; qu'il lui serait impossible de s'occuper de mon poëme, à moins de *quinze mille francs*, nécessaires pour monter et costumer convenablement une pièce du moyen âge polonais.

« Quinze mille francs ! juste ciel ! trois mille francs par acte !

— Pas un liard de moins. La gloire est un produit très-coûteux en France ; c'est à peine le prix de fabrique.

— Mais où les prendre ?... Je suis proscrit depuis 1831 ; et tous mes biens ont été confisqués... vendus à l'encan à des juifs...

— Ce n'est pas notre affaire. Demandez-les à MM. Z—ski, ou C—ski, vos compatriotes, qui ceux-là n'ont rien perdu à votre guerre d'indépendance ; bien au contraire !... »

Je refusai net, et pour cause. A l'Odéon, ce n'était pas le public qui payait, mais les auteurs joués (*Odéon*, mot dérivé du grec, veut dire, le théâtre où l'on fait chanter... les auteurs). C'est ainsi qu'ont été rançonnés MM. de la R***, L. G***, F. D*** et beaucoup d'autres, dont les noms ont parfois retenti très-bruyamment dans la presse. Quelques-uns même ont payé, sans pouvoir se faire jouer... par les acteurs. On me faisait une fois de plus l'honneur de croire que j'étais riche à millions, comme certain propriétaire de mines dans le Kaukase, et que je faisais à Paris un voyage d'agrément. A dater de ce jour il me fut impossible de me faire ouvrir les portes de ce triste théâtre, malgré de nombreuses réclamations, fondées sur une lettre de réception, qui, malheureusement, n'était pas une lettre de change.

Vainement j'eus recours aux membres du comité qui m'avaient accueilli ; pour toute réponse je reçus du digne et respectable vieillard qui le présidait une autre lettre fort polie, dans laquelle il m'engageait à attendre et à persévérer (M. de Villenave, père). Je persévère et j'attends toujours. C'est alors que l'école dite du *bon sens*, charmante bouffonnerie de l'insolvable et facétieux directeur, inaugurée par la mystification *subventionniste* de *Lucrèce*, passa sur la scène comme un ouragan, un peu bien calme à la vérité. Les écoliers se sont mis à glapir à toutes les bornes et sur tous les tons leurs vers malsonnants ; tous les fantômes grecs et romains ont secoué leurs linceuls moisis sur le théâtre, et les maîtres de la scène française, tels que Casimir Delavigne, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, ont brisé leurs lyres de désespoir, de lassitude et de dégoût. Ce fut une véritable incursion de barbares, couverts de panoplies et de toges romaines, comme messieurs les Huns et les Vandales revenant

du pillage de la ville éternelle. L'école rétrospective de 1843 fut un saut en arrière, une furieuse réaction dramatique; et c'est ce que personne, homme d'État, directeur ou journaliste, n'a eu le *bon sens* de comprendre, ou la *bonne foi* de déclarer. Elle pourra faire des académiciens ou des sous-préfets, elle ne produira jamais un poëte. D'ailleurs, à l'exception de deux charmantes études d'après l'antique, la *Fille d'Eschyle* et le *Testament de César*, dans dix ans au plus il en restera fort peu de chose, rien peut-être.

Après la défaillance de l'Odéon, la cent et unième, je crois, depuis sa fondation, je m'adressai au directeur nouvellement privilégié, qui devait ouvrir pour la jeune littérature une ère de splendeur et de prospérité encore inouïes, selon le cahier des charges. Voici à peu près le colloque dont je fus gratifié par le trop célèbre archonte :

« On m'a rapporté qu'il y avait de bonnes choses dans votre Edvige; mais ce sont des vers : toujours des vers! morbleu, nous sommes mangés aux vers! Pourquoi diable n'écrivez-vous pas en prose comme tout le monde, comme M. Jourdain, mon régisseur? (*sic*). »

Cette remarque ne laissa pas que de me surprendre un peu, de la part d'un directeur aussi littérairement subventionné.

« Et d'ailleurs votre principal personnage, celui qui occupe toujours la scène et le public, est un jésuite!

— Un jésuite? m'écriai-je, en protestant hautement contre cette qualification impolie, qui s'adressait sans doute à la grande figure d'Adalbert. Mais à l'époque du drame, c'est-à-dire vers la fin du quatorzième siècle, le nom même de cette honorable compagnie n'avait pas encore été inventé! Il est vrai qu'Adalbert est la personnification du prêtre polonais et chrétien, dans la plus simple, dans la plus humaine valeur de ce mot.

— N'importe; prêtre ou jésuite, je ne veux point de goupillon sur mon théâtre! » Cet argument à la façon de Haynau me parut sans réplique, et je renonçai à faire violence aux convictions du célèbre et profond magistrat-comédien qui n'aimait pas les vers et les jésuites.

C'est ainsi que se passaient les choses sous la monarchie. Il

est vrai que sous certains rapports elles ne vont pas mieux de nos jours. Je me rappelai alors, mais trop tard, que j'étais étranger, c'est-à-dire *hors la loi*. Je fus amené à faire en moi-même cette triste réflexion, que le théâtre moderne était une industrie livrée au plus ignoble chantage, à l'exploitation la plus effrontée; que le « *væ victis!* » est encore aujourd'hui la devise de Brennus, devenu souverain, de par l'égalité, la fraternité, l'humanité... et bien d'autres choses encore. Dans nos vieux États de l'Europe, du Danube au Mançanarès, le flambeau des arts est généralement aux mains d'une association de bandits, de fourbes et d'imbéciles.

Cependant une révolution, c'est-à-dire plus qu'une catastrophe, vint renouveler la France, et secoua le vieux monde jusque dans ses fondements. Cette aurore de liberté qui semblait se lever sur mon pays m'attirait invinciblement vers l'Orient! Porté par le flot de Février, je partis avec mes frères d'exil, espérant ne jamais revenir... Sur la parole d'un illustre et fécond orateur, je croyais voir la Pologne renaissante et rompant ses chaînes; je ne trouvai que le tombeau d'un grand peuple gardé par trois assassins couronnés. Je revins en France le cœur navré, l'âme plus triste que jamais, parce qu'une croyance religieusement nourrie pendant dix-huit ans d'épreuve, croyance innée au cœur de tout Polonais, venait encore de la quitter.

Pour revenir à notre Edvige, jamais sujet plus populaire, plus complet, ne s'est offert à la pensée d'un auteur dramatique; s'il présente quelques écueils dans l'exécution, c'est en ce qu'il a de trop idéal, de trop divin, dans la réalité même de l'histoire. Ce point de vue lui est commun avec l'héroïne de Domrémy, sujet dont personne jusqu'à présent, pas même le brillant et pindarique Soumet, n'a pu atteindre et dominer l'inspiration. Fille du grand Louis de Hongrie descendant de Charles d'Anjou, le frère de saint Louis de France; nièce de Kasimir, le dernier des Piast polonais, par Élisabeth sa mère, notre belle et vaillante Edvige appartient de fait à ces trois peuples guerriers, dans le sein desquels Dieu avait déposé depuis les siècles le feu libérateur. Le roi Vladislas étant retenu en Lithuanie, elle marcha de sa personne contre Sigismond, son beau-frère, qui avait envahi la Rus-

sie Rouge (la Gallicie), et reprit d'assaut Przemysl, Iaroslaw, Grodek, Halicz, Trembowla et Léopol. Elle institua un collége à Prague en Bohême (10 décembre 1397), pour les Slaves et les Lithuaniens, et fit des dons considérables à l'Université de Krakovie, fondée par Kasimir le Grand. Elle légua par testament une partie de ses joyaux aux pauvres, et l'autre fut assignée à la fondation d'une école de médecine. Accomplie sous tous les rapports, elle composa pour ses chanteurs bohêmes plusieurs noëls (*haïnals*), qui sont jusqu'à présent des modèles de la plus pure inspiration religieuse, et des monuments de l'ancienne musique polonaise.

Edvige mourut jeune, après avoir été malheureuse toute sa vie (1399). Avec elle s'éteignait la race des Piast, première dynastie chrétienne, après quatre siècles de gloire et de grandeur. Ange envoyé du ciel, comme Jeanne d'Arc, elle y remonta aussitôt sa destinée remplie. Dans ce drame, tiré des entrailles même de l'histoire, j'ai voulu peindre la dernière lutte du druidisme lithuanien, personnifié dans la prêtresse Aldona (poëtique croyance, dont on retrouverait peut-être le point de départ dans la théogonie pélasgique des chants d'Hésiode), avec le christianisme polonais, représenté par la reine Edvige, qui cimenta par sa mort l'éternelle alliance des deux peuples jumeaux de l'Orient, la Pologne et la Lithuanie.

Le roi Kasimir Jaghellon, fils de Vladislas, fit des démarches auprès de la cour de Rome pour obtenir la canonisation d'Edvige. Mais on demandait un prix exorbitant à la chancellerie du Vatican (tout comme à l'Odéon); et les Polonais, toujours espérant fléchir le pape, lui proposèrent de payer après la guerre les frais de canonisation. Nicolas V fut inébranlable; il répondait à toutes les suppliques : « Point d'argent, point de sainte! » Rome a refusé, mais l'amour de toute une nation a sanctifié la mémoire d'Edvige; la somme recueillie pour cette solennité fut employée à la défense de la patrie, dans la campagne de 1450 contre les chevaliers teutoniques : et la fille des Piast, comme le Cid et Duguesclin, après sa mort nous donnait encore des victoires.

Aujourd'hui une auréole nouvelle vient d'être ajoutée à ce beau front déjà couvert de tant de splendeurs. Le nom d'*Edvige*

n'est plus ignoré de la France; il vient d'être applaudi par ce même public qui avait accueilli déjà ses deux devancières, *Griselde*, la fille du peuple, et *Françoise*, l'héroïne du Dante; car le peuple aime la poésie d'instinct, comme l'enfant aime tout ce qui rayonne : le chant, le soleil et les fleurs.

Ce nom magique de la Pologne a fait tout le succès de ma pièce; il portera bonheur à toutes les compositions qui seront puisées dans son histoire, parce qu'il résume en lui seul toutes les croyances ternies, toutes les pensées de salut de l'Europe fédérale, du monde à venir.

Quant à la forme, je suis persuadé qu'il y a vers et vers, comme il y a république et république, comme il y a fagots et fagots. Que vos tendances résument celles de l'humanité, que vos vers expriment la pensée et les aspirations du peuple, que vos personnages ne soient pas des fantômes sans vie et sans entrailles, au parler académique, aux sentiments impossibles, mais qu'ils soient des êtres réels et vivants comme nous, avec des larmes dans les yeux et du sang dans les veines; et le public vous entendra parfaitement, de même qu'il n'entend rien à la prose de MM. tels et tels, lorsqu'ils daignent écrire, dans leurs moments perdus, une tragédie en prose pour les boulevards. Ce n'est pas lui qui ne sait pas vous comprendre, c'est vous qui ne savez pas lui parler son langage, parce qu'on ne vous l'a pas appris dans vos classes de latinité. Tout cela n'est pas facile, me direz-vous; pardieu, je le sais bien ! Et vous aussi.

Shakspeare et Calderon écrivaient bien en vers pour le public de leur époque, qui certes n'était ni plus cultivé ni plus intelligent que le nôtre; Molière faisait de même, quand le temps, ce complice du génie, et le caprice du grand roi le lui permettaient.

Pourquoi n'élèverait-on pas pour ce public des boulevards un théâtre de drame littéraire, une scène d'enseignement national? Sans vouloir imiter les anciens Colisées, ne pourrait-on pas réunir dans une vaste enceinte toute une portion du peuple environnant, que les moyens nouveaux de communication permettraient de transporter, à peu de frais, dans les grands foyers de civilisation? Le drame ne pourrait-il pas être l'incarnation vivante d'un pays, le miroir véridique et fidèle de son passé? Ne

devrait-on pas à jamais renoncer à cette nécessité puérile de transformer les faits historiques en les dénaturant, de les *arranger* pour la scène? Autrement, à quoi servirait donc l'art dramatique, sinon à corrompre encore davantage des mœurs déjà profondément dégénérées? Un théâtre fondé sur ces principes serait tout différent de ceux que l'habitude ou la manie des priviléges ont fait ériger de nos jours.

Faire vivre une génération pendant quelques heures dans les siècles écoulés; lui donner les grandes leçons des faits accomplis, par ceux même qui en ont été les moteurs ou les instruments; lui montrer le châtiment après le crime, pour les empires aussi bien que pour les individus; quand ce n'est pas le châtiment par le fer ennemi, c'est par la honte, l'isolement, ou par l'expiation suprême, la guerre civile : voilà quelle serait la tâche d'un poëte qui voudrait en même temps garder sa qualité de citoyen; voilà quel serait le but de ce théâtre dont nous appelons de tous nos vœux la création, et qui aurait pour nom glorieux LE THÉATRE DU PEUPLE.

Paris, le 14 juillet 1850.

« Edvige, quelque jour, vengera ma mémoire. »

(*Acte III, Scène* VI.)

EDVIGE DE POLOGNE

OU

LES JAGHELLONS.

ACTE PREMIER.

Salle du grand conseil.— Une croisée donnant sur la Vistule (1er droit). — Un fauteuil armorié (1er gauche). — Au fond, un tableau de la Madone ; aigles blanches, drapeaux et panoplies ornant les murailles.

SCÈNE I.

EDVIGE, sur le fauteuil; ANNA et MARIE, à ses côtés; HERMAN, sur l'avant-scène gauche; ADALBERT, LE PRIMAT, LE DUC DE VARSOVIE, JEAN TARNOWSKI, sur l'avant-scène droite; CHEVALIERS, LA COUR.

TARNOWSKI [1], annonçant.

L'envoyé du grand-duc.

EDVIGE [6].

Qu'il s'éloigne ; c'est bien !

Il a fait son devoir, et je ferai le mien.

ADALBERT [1].

Ainsi, vous refusez, madame?

EDVIGE.

Je refuse!
Moi, reine et fiancée à Guilhem de Raguse.
Le messager païen portera mes aveux;
Qu'il retourne à Vilno : c'est assez, je le veux!

LE DUC DE VARSOVIE [2].

Reine Edvige, nos lois, que vous devez connaître,
Seules ont le pouvoir de nous donner un maître;
Jamais un Allemand ne règnera sur nous :
Et c'est à la Pologne à choisir votre époux!

EDVIGE.

Depuis dix ans, nos vœux sont bénis par l'Église!...

LE PRIMAT [3].

Rome les a reçus, Rome nous autorise,
Madame, à vous offrir ses dispenses...

EDVIGE.

Jamais!
Si même le saint-père, à qui je me soumets,
Cédant à votre orgueil, m'imposait un divorce,
J'aurai de mes serments le courage et la force,
Même au prix des États que l'on daigne m'offrir.

HERMAN.

Cet empire idolâtre, on peut le conquérir...

LE PRIMAT.

Le Teuton parvenu, le fils d'un homme lige,
De quel droit prend-il place au grand conseil d'Edvige?

HERMAN.

Nos droits, seigneur primat, sont égaux à vos droits;
Nous portons, comme vous, le surplis et la croix :
Et, de plus, au respect que ce fer vous engage...

ADALBERT.

D'un moine chevalier quel indigne langage!
Fils d'un Ordre parjure, intrus dans ce pays,

Vos serments à nos rois, vous les avez trahis;
Il ne vous reste plus, commandeurs et grands maîtres,
Qu'à trahir après nous le Dieu de vos ancêtres!...
Chevaliers, sénateurs, vous tous ici présents;
Vous, la fille des Piast, couronnée à quinze ans,
Et vous, prince, écoutez les conseils que m'inspire
Mon dévouement au peuple, au salut de l'empire.
Proscrit, sous vos drapeaux par la gloire abrité,
Je vous dois aujourd'hui toute la vérité!...
Lorsque Louis d'Anjou, vainqueur des rois bohêmes,
Sur le front de sa fille unit trois diadèmes,
Edvige de Hongrie, appelée à genoux
L'ange de la Pologne, a promis devant nous
De la rendre à jamais glorieuse et prospère,
Comme sous Kasimir, son illustre grand-père!
Jaghellon triomphant vous offre son appui;
Le sénat polonais se déclare pour lui,
L'armée avec orgueil pour son chef le désigne,
En offrant, par vos mains, la couronne au plus digne.
Du jour qui doit unir par la foi, par l'hymen,
Les heureux habitants des deux bords du Niémen,
A vous les vastes mers, les campagnes fécondes;
Notre aigle blanche étend ses ailes sur deux mondes :
L'Orient et le Nord, la Baltique et l'Euxin.
Affranchis par ses lois, réchauffés dans son sein,
Vingt peuples, détachés du vieux chêne des Slaves,
Sous le joug teutonique indignés d'être esclaves,
Viennent vous demander leur antique unité,
Au nom de la patrie et de l'humanité.
Le torrent de l'Asie, entravé dans sa course,
Tourbillonne, s'arrête et remonte à sa source;
Je vois deux nations renaître à vos bienfaits,
Les arts s'épanouir au soleil de la paix,
L'espoir dans tous les cœurs : et déjà ce prodige
S'accomplit, sous nos yeux, par les grâces d'Edvige!...

Si Louis le Hongrois, m'accueillant à sa cour,
Pour sa fille, en mourant, m'a transmis son amour;
Si les conseils pieux que mon zèle m'inspire
Sur cette âme chrétienne ont gardé quelque empire,
Répondez à Vitold, aujourd'hui, dans ce lieu :
C'est la voix du pays, la volonté de Dieu!

EDVIGE.

Eh bien! vous l'exigez; qu'il vienne, je suis prête!
Du prince de Vilno je verrai l'interprète.
Épouse de Guilhem, rien ne peut me changer;
Mais la fille des Piast ne craint pas l'étranger :
Introduisez le peuple et Vitold.

SCÈNE II.

LES MÊMES, VITOLD, suivi de pages portant des armes et des drapeaux; PRINCES LITHUANIENS, LE PEUPLE.

VITOLD [2].

Qu'elle est belle!...

EDVIGE, avec des pleurs, étendant la main vers la Madone.

Vers moi, reine des cieux, que son cœur le rappelle!

VITOLD, s'avançant.

Fille des Boleslas et de Louis le Grand,
Au nom de Jaghellon, moi, Vitold, son parent,
Je viens vous proposer l'éternelle alliance
De deux peuples rivaux, d'une égale vaillance;
Et, bien que séparés, marchant avec ardeur
Par des chemins divers à la même grandeur.
Jaghellon m'a choisi pour défendre sa cause;
Fidèle à mon message, à vos pieds je dépose
Ces armes, ces trésors qu'il croit dignes de vous,
Rançon des rois germains soumis par votre époux.

LE DUC DE VARSOVIE.

Prince du sang royal, devant Dieu j'abandonne

Tous les droits souverains que la gloire me donne.
Je les cède au grand-duc ; l'intérêt du pays
Commande un sacrifice, il parle, j'obéis :
Madame, imitez-moi.

EDVIGE.

Je saurai lui répondre !

HERMAN.

Guerriers, votre silence a droit de me confondre ;
Peuple ! souffrirez-vous qu'un satrape inhumain,
Chef d'un État d'hier, prêt à mourir demain,
Succède à vos grands rois ?

VITOLD.

Choisissez dans cet Ordre,
Le vampire allemand toujours prêt à vous mordre,
Les Teutons ! noir essaim de transfuges, d'ingrats ;
Mais on sait à Malborg ce que pèsent nos bras :
Notre gloire a grandi dans des luttes célèbres !...
Voyez vos champs prussiens couverts de bois funèbres ;
Vos autels écrasés sous vos temples fumants,
D'une juste vengeance éternels monuments :
Voilà nos droits, mon frère, au moins à votre estime,
Que j'implore en ami, comme un bien légitime.

HERMAN.

Vous servez un rival...

EDVIGE.

De grâce, laissez-nous !

VITOLD.

Pour son peuple et pour lui je tombe à vos genoux.
Achevez saintement votre œuvre, ô belle reine !
Réservée à l'amour et non pas à la haine ;
Dites un mot : j'accepte ! Et le fils de nos rois,
Une main sur le glaive et l'autre sur la croix,
Fait tomber les faux dieux du sommet de leurs temples
Son armée, imitant de si nobles exemples,
N'aura plus, convertie à son culte vainqueur,

D'autre idole que vous, d'autre autel que son cœur!...
Avant de prononcer l'immuable sentence
Qui de vingt nations changera l'existence,
Regardez cette mer qui s'approche; voyez
Ces pavillons flottants, ces drapeaux déployés,
De leurs vagues de flamme étreignant cette ville :
Choisissez, l'alliance ou la guerre civile!
Un signal de ce cor, traversant le vallon,
Soulève tous ces flots au cri de Jaghellon...

HERMAN, aux chevaliers.

Vous l'entendez!

EDVIGE.

Seigneur Herman!...

VITOLD.

Je vous conseille
De laisser en repos son glaive qui sommeille!
Notre chef, on le sait, ne fait rien à demi;
S'il n'est point votre roi, craignez votre ennemi!...

EDVIGE, se levant.

Non! jamais ce pays n'eut pour maître un barbare!
Songez qu'un flot de sang pour jamais nous sépare!
Votre peuple est le seul entre les nations,
Qui, plongé dans la nuit des superstitions,
Et du saint Évangile ignorant les symboles,
Le front dans la poussière, invoque les idoles!
Emportez ces trésors, ces armes, ces harnais;
Nous sommes tous ici chrétiens et Polonais:
Ils souilleraient nos mains.

VITOLD.

Guerre! guerre éternelle!
Que l'ange de la mort vous frappe de son aile!
Puisque l'éclair a lui, que le sang répandu
Ne tombe que sur vous!

(Il s'approche du balcon, et s'apprête à sonner du cor.)

ADALBERT.

Mon fils!

VITOLD.

Qu'ai-je entendu?...

Keystout! mon père!...

(Adalbert s'éloigne et disparaît dans la foule.)

HERMAN, tirant son glaive.

Il ose outrager votre reine!

Aux armes!..:

LE DUC DE VARSOVIE.

Duc Vitold, quel transport vous entraîne!

VITOLD.

A moi, Lithuanie!...

HERMAN.

A moi, peuple!

EDVIGE [1], descendant au milieu.

Arrêtez,

Au nom de la Pologne à qui vous insultez!...
Si quelqu'un, dans ce lieu tout rempli de sa gloire,
Des bienfaits de son règne a perdu la mémoire,
Fille du grand Louis, devant Dieu, j'ai juré
D'écraser la révolte et je l'écraserai!...

(A Herman)

Vous qui, bravant ma loi, sans pitié pour mes larmes,
Avez osé jeter ce cri de guerre : aux armes!
Désirant prévenir de pareils attentats,
Je vous donne deux jours pour quitter mes États..
Mon père, en ce château, vous offrit un asile;
Vous l'avez outragé : sortez! Je vous exile!

HERMAN.

Madame!

EDVIGE.

Obéissez!

(Herman s'incline et sort à droite. — A Vitold.)

Quant à vous, monseigneur,

Portez à Jaghellon nos souhaits de bonheur.
Qu'il choisisse à Vilno de plus dignes conquêtes;
Nous bravons la menace, et nos armes sont prêtes!...
Soyez chrétiens d'abord, et nous verrons après
Si l'État nous permet d'unir nos intérêts;
Car vous ne voudrez pas nous forcer, je l'espère,
A trahir des serments consacrés par mon père!
Prenez cette oriflamme!... Un jour, dans les combats,
S'il invoque ce Dieu qu'il ne connaissait pas,
Touchant ce labarum que ma main vous désigne,
Vous direz : « A genoux! Tu vaincras par ce signe! »

(Au primat.)

Mais, parjure à l'honneur, à mes vœux les plus chers,
Si je suis condamnée à régner dans les fers,
Interroi de Pologne, annoncez l'interrègne!
Excepté l'esclavage, il n'est rien que je craigne;
Moi, je livre à l'oubli ce front découronné,
Je vous rends ce fardeau que vous m'avez donné :
Je ne souffrirai plus, par ce saint diadème,
Que l'on ose, sans moi, disposer de moi-même!...
Allez dire au sénat que l'arrêt est porté;
La couronne à mon peuple, à moi la liberté!
Vous m'avez entendue...

(Elle sort, 2e gauche, suivie d'Anna, de Marie et des seigneurs. — Le duc de Varsovie sort par l'autre porte, 2e droit, suivi du cortége de Vitold et du peuple.)

SCÈNE III.

ADALBERT, VITOLD.

ADALBERT, dans le fond.

O soutien de ma race,
Vitold, mon noble fils!

VITOLD.

C'est donc vous que j'embrasse,
Vous mon père et mon roi... Bénissez votre enfant !...

ADALBERT.

Partage les transports de ce cœur triomphant !
Je vois ton front paré de quatre ans de victoires,
De tous les dévouements et de toutes les gloires !
Couronner son rival, c'est être plus qu'un roi ;
Ton père, avec respect, s'incline devant toi !

VITOLD.

Oui, mes pressentiments étaient vrais ! Quel prodige
Vous rend à mon amour près du trône d'Edvige ?
Vous, le prince Keystout ! vous, mon père adoré !...

ADALBERT.

Plus bas, Vitold... Ce nom doit s'éteindre ignoré !
Qu'importe un peu de gloire à qui sert la patrie ?
Fils du grand Gédimin, né dans l'idolâtrie,
J'ai pour nom, moi, Keystout, que toi seul reconnais,
Adalbert Radliça, l'aumônier polonais.
Ce nom veut dire un soc, le fer d'une charrue ;
C'est mon glaive à présent ! La gloire disparue
N'est pour le vieux soldat qu'un lointain souvenir ;
Mon bras ne sait plus vaincre : il ne peut que bénir...
Tu sais que la discorde a perdu ma famille ;
Mon neveu Jaghellon, ayant séduit ma fille,
Pour joindre au grand-duché mes États et les tiens,
M'enferma prisonnier dans la Tour des chrétiens,
Parmi les ossements que rongeait la vipère...

VITOLD.

Lui ! l'amant d'Aldona, meurtrier de mon père !...

ADALBERT.

Écoute, sois prudent !... Tu connais Jaghellon ;
Du crime ayant franchi le premier échelon,
Il marche, sans jamais regarder en arrière :
Malheur à qui voudrait poser une barrière

Entre le trône et lui!... Mais ma fille Aldona,
Prêtresse des faux dieux que la croix détrôna,
Pénètre dans la tour, n'apportant que sa lyre,
Sa beauté de quinze ans, ses pleurs et son délire.
« Je viens pour te sauver ou mourir avec toi, »
Dit-elle. — A son aspect, je jette un cri d'effroi :
« Dieu chrétien! si jamais ta bonté souveraine
Préserva les martyrs exposés dans l'arène,
Prends mon sang, prends mes jours, Dieu juste! Dieu vivant,
Et je te bénirai; mais sauve mon enfant! »
A travers ma prison j'entends crier aux armes!
Aux accents de sa lyre, à ses chants pleins de larmes,
Les serpents fascinés se dressent à l'entour;
Mais des sbires germains escaladent la tour,
Et, laissant sous le fer ma poitrine entr'ouverte,
Ils entraînent ma fille... et la tour fut déserte...
Et puis, tout disparut!... Quand je rouvris les yeux,
Je me vis dans les bras de ces moines pieux
Qui fondaient à Vilno, recueillis par un pâtre,
Un asile chrétien sur le sol idolâtre.
La charité céleste enflammait leurs discours.
Dès lors, tout fut changé. Guéri par leur secours,
J'apprenais à chérir ce Dieu, dont la puissance
Se révélait à moi par la reconnaissance!
Lorsqu'un vil renégat, complice de l'enfer,
Porte sur nos autels l'incendie et le fer.
Le brasier boit le sang des martyrs; et leurs âmes
Remontent vers les cieux en chantant sur les flammes!
Seul, je fus épargné. Depuis ce jour d'effroi,
Je mendiai pour vivre... et pourtant, j'étais roi!...
Sur la terre natale, étranger, sans asile,
Je fuis loin des cités dont la crainte m'exile;
Marchant la nuit, scrutant les passages secrets,
Le jour, me reposant à l'ombre des forêts,
Où souvent le proscrit trouve à peine une pierre,

Quand l'aile du sommeil vient toucher sa paupière!
Un seul espoir me luit : c'est le martyre!... Enfin
Je vois à mon chevet le spectre de la faim!
Maudit, abandonné de toute la nature,
Du mépris des passants je subis la torture...
Mais pourquoi rappeler ce malheur déchirant,
Quand je souffre à toute heure un supplice plus grand :
L'exil, le dur exil! tourment que rien n'exprime,
Plus sombre que l'enfer, plus poignant que le crime!
Ce rêve du pays qu'on ne peut retrouver...
Jaghellon puisse-t-il ne jamais l'éprouver!

VITOLD.

Mon père!

ADALBERT.

Cependant le ciel de la Hongrie
Apparut devant moi comme une autre patrie.
Attachant cette croix sur mon sein mutilé,
La reine Élisabeth recueillit l'exilé.
Saint Louis, roi de France, a fondé sa famille;
Je lui fis le serment de veiller sur sa fille,
Appelée à monter, seule enfant de vingt rois,
Sur le trône vacant de Louis le Hongrois.
De sa rare beauté subissant le prestige,
Ma tendresse retrouve Aldona dans Edvige;
Mais plus sainte à mes yeux, telle qu'au premier jour,
Avant que le bûcher n'expiât son amour...
Pour briser à jamais ses dieux que je déteste,
J'ai reçu l'huile sainte... Edvige a fait le reste...
Jaghellon sera roi; lui seul est assez fort
Pour vaincre et désarmer les barbares du Nord;
Au joug de l'étranger lui seul peut nous soustraire...
Imite-moi, mon fils: pardonne, et sois son frère!

VITOLD.

Son frère!... Oui, comme vous, sur la croix j'ai promis
De servir Jaghellon contre ses ennemis;

Je n'ai plus qu'un souhait, il domine tout autre :
C'est d'élever mon cœur au dévouement du vôtre.

ADALBERT.

Dans mes bras, cher Vitold ! Que la main du Seigneur
Vous donne, ô mes enfants ! la gloire et le bonheur;
Par vous dans le tombeau, calme, je puis descendre,
Car deux peuples unis grandiront sur ma cendre !...
Le page de Guilhem, arrêté sur le seuil ?
Que vient-il annoncer ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUIS MORSTIN.

MORSTIN.

La Hongrie est en deuil !
La reine-mère...

ADALBERT.

Morte ?

MORSTIN, *lui remettant un écrit.*

Oui, morte...

ADALBERT, *lisant.*

Assassinée !...

MORSTIN.

Voilà son vœu suprême.

ADALBERT.

Edvige... O destinée !...
Souvent un Dieu vengeur, de ses foudres ardents,
Pour les crimes des rois frappe leurs descendants !...

MORSTIN.

Témoin de son martyre et de ses funérailles,
Guilhem me suit de près.

ADALBERT.

Guilhem, dans ces murailles ?...

Prévenons son retour... Vitold, sors avec lui!
Que rien dans le château ne transpire aujourd'hui...

VITOLD.

La reine!

ADALBERT.

Laissez-nous! C'est le ciel qui l'envoie.

(Vitold sort suivi de Moratin, 2e gauche.)

SCÈNE V.

EDVIGE, ADALBERT.

EDVIGE.

Dois-je en croire ce bruit qui me comble de joie!
Guilhem revient ce soir... Vous détournez les yeux?

ADALBERT.

Reine Edvige! invoquons la clémence des cieux.

EDVIGE.

Vous pleurez! Quel malheur faut-il que je redoute?

ADALBERT.

Le plus affreux de tous!

EDVIGE.

Parlez, je vous écoute...
Ma mère?...

ADALBERT.

Du courage!... Élisabeth n'est plus!...
Son âme est remontée au séjour des élus...
Elle priera pour vous!

EDVIGE.

Ma mère!

ADALBERT.

Un servant d'armes
Vous apporte un écrit tout trempé de ses larmes;
C'est le vœu d'une sainte et son dernier désir

Tracé par une main que la mort va saisir :
Cet écrit, le voici.

EDVIGE.

Les larmes de ma mère !...
Du sang... que dois-je apprendre ? O douleur trop amère !
Non, je ne puis... Lisez !

ADALBERT.

« Je vais prier pour toi,
Ma fille, mon bonheur, ma dernière pensée !...
La Pologne est ta mère, et le peuple est ton roi !... »
Elle écrivait encore, et sa main s'est glacée...

EDVIGE, *joignant les mains.*

Pitié, mon Dieu !... Marie, ô vierge des douleurs,
Sois ma mère à présent !

ADALBERT.

Sois fière de tes pleurs,
Edvige ! pure et sainte entre toutes les femmes !
Ces pleurs, bénis de Dieu, descendront sur les âmes
Dans la nuit infernale, attendant que ta main,
Des célestes clartés leur ouvre le chemin.
Pour laisser la patrie après toi forte et grande,
Tu dois au sacrifice égaler ton offrande ;
Martyre couronnée, Edvige, gloire à toi !
La Pologne est ta mère, et le peuple est ton roi !...

EDVIGE.

N'ai-je pas tout donné ? Parlez, que dois-je faire ?

ADALBERT.

Convertir Jaghellon, sauver un peuple frère !

EDVIGE.

Convertir Jaghellon ? Guilhem est mon époux !

ADALBERT.

Dieu reçut tes serments, mais Dieu les a dissous !

EDVIGE.

Laissez-moi, par pitié, ma dernière espérance !

ADALBERT.

Le chemin qui conduit au ciel, c'est la souffrance !

EDVIGE.

La mort! plutôt la mort !

ADALBERT.

Fille du grand Louis,
Il faut vivre et régner; Dieu le veut : obéis !
Songe au sang des martyrs, couronnés dans ce temple,
Et qui tous, en mourant, t'ont laissé leur exemple ;
Ton aïeul Kasimir, le roi des paysans,
Edvige, moissonnée à la fleur de ses ans,
Étienne de Hongrie et saint Louis de France :
Le monde slave attend de toi sa délivrance !
La païenne Vanda, son poignard à la main,
Échappait dans ce fleuve à l'amour d'un Germain!
Eh quoi ! chaque sillon de la terre où nous sommes,
N'est-il pas, mon enfant, le tombeau des grands hommes,
La cendre des martyrs, mourant avec fierté,
Soldats de la Pologne et de la liberté !
Ces exemples si grands, c'est à toi de les suivre :
Femme, il faut te soumettre ; et chrétienne, il faut vivre !
Mais mon âme entrevoit les clartés du Seigneur...
Ta place est désignée au séjour de bonheur ;
Et déjà dans les cieux, dont je suis l'interprète,
Fille des Boleslas, ta couronne s'apprête !...

EDVIGE.

J'attendrai Jaghellon; il connaîtra mon cœur,
Et peut-être lui-même...

ADALBERT.

Achève, Dieu vainqueur!

(Il détache la croix de son sein et l'étend sur la tête d'Edvige.)

Par ce sang qui coula sur la croix de Solyme,
Par les pleurs de ta mère et son trépas sublime,
Dieu consacre ton âme à sauver ton pays ;

C'est sa voix qui te parle, à genoux : obéis !
Il a donné son fils pour le salut du monde...

EDVIGE, à genoux.

Qu'avec sa volonté la mienne se confonde...
Ma mère !...

ADALBERT.

A moi, Vitold !...

(La porte s'ouvre, 2e gauche. Vitold paraît sur le seuil.)

Proclamez à l'instant
Le roi Vladislas quatre, au peuple, qui l'attend.

(Edvige se jette dans ses bras.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Grande salle du trône. — Sur l'avant-scène droite, Anna lisant. — Sur l'avant-scène gauche, Edvige écrivant; Marie, auprès d'elle, occupée à terminer sa couronne de fleurs. — Le trône à droite. — Au fond, large portail fermé, donnant sur la cathédrale du château.

SCÈNE I.

ANNA, EDVIGE, MARIE, DAMES DE LA COUR.

MARIE [3].

Anna, si tu lisais cette vieille chronique
Qu'Adalbert apporta d'un manoir teutonique,
Pendant que je finis mon poëme de fleurs?

ANNA [1], ouvrant un livre.

Toujours la même page... humide de ses pleurs!

MARIE.

J'écoute.

ANNA, lisant.

« Or, à cette époque, florissait en Bourgogne une jeune reine, célèbre par sa beauté comme par ses vertus. Des chevaliers, des barons et des princes de tous les pays se disputaient le cœur et la main de Clotilde...

MARIE.

Ah! si j'étais assise au rang suprême,
Le front superbe, orné d'un pareil diadème...

ANNA.

Eh bien?

MARIE.

Dans un tournoi, j'offrirais au vainqueur
De tous les chevaliers, ma couronne et mon cœur!

ANNA.

Jaghellon serait roi!...

(Reprenant.)

« Les députés de Clovis, l'ayant vue, en parlèrent avec tant d'éloges au roi des Francs, qu'il fit serment de brûler ce qu'il avait adoré, et d'adorer ce qu'il avait brûlé...

MARIE.

Pour Dieu seul?

ANNA.

Qui t'oblige
A parler?

MARIE.

Je me tais.

ANNA.

« Tant pour se faire couronner roi de Bourgogne que pour jouir de chose si belle; car elle était belle à merveilles... »

MARIE.

Oh! moins belle qu'Edvige:
Regarde donc!...

ANNA, fermant le livre.

Enfant!... que j'aime ce trésor
Cent fois relu, cent fois quitté, repris encor!
Que j'aime à mesurer l'abîme qui sépare
Le roi du meurtrier, le chrétien du barbare;
Et qu'un amour heureux, si longtemps combattu,
Au cœur qu'il ennoblit fait germer de vertu!

MARIE [2].

Maintenant, pour Clovis, notre sainte est parée...
A genoux le Sicambre!

ANNA.

As-tu vu son entrée,
Marie?

MARIE.

Oui, j'observais, sur la tour du beffroi;
Il passait, calme et fier, sur son blanc palefroi.
Ses guerriers l'acclamaient; les cloches ébranlées
Au canon du château répondaient par volées :
Tout un peuple en émoi, les seigneurs, les prélats,
Saluaient le grand-duc du nom de Vladislas,
Le plus beau cavalier de toute sa province!
Hier, j'ai même appris par un page du prince
Qu'une sœur de Vitold, la prêtresse Aldona,
Fit plus que de l'aimer...

ANNA.

Et Vitold pardonna?

MARIE.

Pour un regard d'Edvige, à présent leur idole!...

ANNA.

Quand doit-il arriver?

MARIE.

Revêtu de l'étole,
Monseigneur le primat prononce un beau discours
Sur la dîme au saint-siége... Il en a pour trois jours!

ANNA, se levant.

Assez!

(Elle fait un signe; Marie et les femmes s'éloignent.)

Ma belle Edvige! ô ma sœur bien-aimée!
Voyez ces fleurs de lis dont la ville est semée...
Vous ne m'écoutez pas?

EDVIGE [1], écrivant.

« Guilhem, pardonne-moi!
L'amour de la Pologne est ma suprême loi...
Dieu nous a séparés... Sa volonté soit faite!... »
Oh! plutôt un linceul que ces habits de fête!...

Pour nous, plus de bonheur... l'exil a commencé...
Adieu... moi, ton Edvige... A mon cher fiancé!... »

ANNA, s'approchant.

Par Morstin, son beau page, il attend la réponse...

EDVIGE.

La voici!... Va, dis-lui qu'à le voir je renonce.

ANNA.

Guilhem, votre parent!

EDVIGE.

L'oublier, c'est mon sort.

ANNA.

Vous craignez sa présence?

EDVIGE.

Oui, bien plus que la mort.

ANNA.

Vous ne l'aimez donc plus?

EDVIGE.

Que ce doute m'offense!
Lui, le cher compagnon, l'ami de mon enfance;
Lui, mon frère adoré, mon époux devant Dieu!
Lui, qui mourra sans doute en lisant cet adieu!...
Je te rends ce portrait; le plus beau diadème
Ne vaut pas son regard qui me disait: Je t'aime!
Et cet anneau... moi, reine, il ne m'appartient pas...
Le mien, je dois l'attendre au jour de son trépas!

ANNA.

Comment?

EDVIGE.

A son départ, quand nous nous fiançâmes,
Quand Dieu, par un serment enchaîna nos deux âmes,
« Si cet anneau, dit-il, te revient avant moi,
Ce jour, je serai mort... » Puis, voyant mon effroi:
« Nous nous réunirons sur le sein de ta mère!... »
Amour des premiers ans, douce et sainte chimère,
Vague reflet du ciel où l'on vient de passer,

Que nulle autre splendeur ne saurait effacer!
Après lui, tout s'éteint, toute joie est tarie!...
Un jour, devant Guilhem, devant ta sœur Marie,
J'essayais sur ton front ces perles, ces brillants,
Dont l'éclat se mirait dans tes yeux souriants;
Lorsque, reine jalouse, il fallut nous les rendre,
Quel fut ton désespoir!... Guilhem dut les reprendre,
Et tu dis : « Garde bien cet emblème de roi;
Mais je le porterai plus longtemps, après toi!... »
Ce présage a troublé mon âme toute entière...
Du sang de Kasimir tu seras l'héritière!
Ce roi fut ton aïeul; son digne successeur,
Louis, du sang de France, est le fils de sa sœur :
Hongroise d'origine et de cœur polonaise,
Demain, je te rendrai ce dépôt qui me pèse...
Si nos droits sont pareils, pauvre Anna de Cilly,
Ton berceau fut un cloître, et ton trône est l'oubli!

ANNA.

Mon ciel, c'est votre cœur; mon bonheur, c'est le vôtre!
Vos bras sont ma couronne, et je n'en veux point d'autre...
A de vaines grandeurs je préfère mon sort;
Vous aimer, c'est ma vie : et vous perdre, ma mort!

EDVIGE, *brisant une fleur.*

Prends ces deux lis de neige, unissant leurs corolles;
C'est mon âme et la tienne...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE.

Voyez ces banderoles,
Ces croix, ces beaux coursiers plus légers que le vent!
Le cortége est déjà sous les murs du couvent...

EDVIGE.

Dieu ! je me sens mourir !

ANNA, à la croisée.

Tel jadis, plein de gloire,
Revenait Kasimir après une victoire !

EDVIGE.

Guilhem !... Oui, c'est ainsi qu'ils t'auraient accueilli !...
Portez-lui nos adieux, comtesse de Cilly !

(Elle lui remet la lettre ; Anna sort à gauche, Marie à droite.)

SCÈNE III.

EDVIGE, seule à genoux devant une croix.

Seigneur, tu l'as voulu ; que mon sort s'accomplisse !
L'esclave couronnée est prête au sacrifice...
A présent, le front calme et le cœur sans effroi,
Allons vers cet époux que mon peuple a fait roi...

MANFRED, en entrant.

L'envoyé du grand maître...

SCÈNE IV.

EDVIGE, HERMAN.

HERMAN.

En son nom, je réclame
Un suprême entretien.

EDVIGE.

Tant d'audace !

HERMAN.

Madame...
Un seul mot, ou je meurs !

EDVIGE.

Malgré ma volonté ?...
Messager d'un vassal que mon père a dompté,

Vous profaniez l'emploi que ce rang vous destine :
Je vous l'ai retiré!

HERMAN.

Jadis, en Palestine,
Lorsque je combattais Soliman le Vainqueur,
Le zèle de la foi suffisait à mon cœur;
Aujourd'hui vos bienfaits, malgré ma servitude,
M'ont fait de ce palais une douce habitude :
Et de quel soin nouveau ce cœur est agité,
Celui de votre honneur, de votre dignité !
Mais, si mon dévouement, si le feu qui l'anime,
Ont pu vous offenser, qu'un pardon magnanime
Efface mes forfaits de votre souvenir...

EDVIGE.

Vous savez à quel prix vous devez l'obtenir !

HERMAN.

Différez, croyez-moi, cette union funeste;
Loin de vous ce païen que votre âme déteste !
L'empereur Sigismond, époux de votre sœur,
Le grand maître Konrad, son zélé défenseur,
Vous assurent, par moi, de leur obéissance;
Et je traite avec vous de puissance à puissance!
Le volcan de la guerre est loin de se fermer :
Voyez ! il fume encore et peut se rallumer.
La Pologne, livrée au démon des discordes,
Saura-t-elle arrêter ce déluge de hordes
Qui, du fond de l'Asie ayant pris son élan,
Jette au monde effrayé le nom de Tamerlan ?
La révolte est partout; son cri vous environne !
Voulez-vous un soutien plus fort que la couronne ?
Disposez de mon bras, du glaive des croisés :
Il en est temps encor, madame, refusez !

EDVIGE.

Un ministre de Dieu s'oublier de la sorte ?
Le refus, c'est la guerre !

HERMAN.

Oui, la guerre ; qu'importe?
Oui, l'on est invincible en combattant pour vous.
Demain, peuples et rois seront à vos genoux ;
Et je vous livre ici, pour première conquête,
Les États du grand-duc, sa couronne et sa tête !
Trop heureux si j'obtiens un regard sans mépris,
Un regret sur ma tombe... Ah ! vous m'avez compris!
Tout mon sang est à vous ; parlez, je vous écoute !

EDVIGE.

Laissez-moi !...

HERMAN.

Cet aveu vous étonne sans doute?
Reine Edvige, à vos pieds j'ai trahi mon serment...
Vous ne savez donc pas que le cœur d'un amant
Peut encor palpiter sous l'armure du prêtre !...
Moi-même, loin de vous, je l'ignorais peut-être;
Mais la nature enfin, sous la pourpre ou la croix,
Se venge, tôt ou tard, de l'oubli de ses droits :
Mes regards vous l'ont dit, madame, je vous aime !
Et l'enfer m'a permis d'achever ce blasphème,
Car l'enfer a des feux moins ardents que mon cœur.

EDVIGE.

O mon Dieu, soutiens-moi ! je suis seule... j'ai peur !...

HERMAN.

Demeurez, par pitié !... D'un amour sacrilége,
Cette croix sur mon cœur, à jamais vous protége;
La mort, comme un linceul, bientôt va le couvrir...
Laissez-moi seulement l'avouer et mourir !
Quand je suis près de vous, moi, maudit par mon père,
Je sens qu'il est un Dieu : j'aime, je crois, j'espère !
Banni de vos regards, plein de trouble et d'effroi,
J'appartiens au néant qui s'empare de moi !
En vain j'ai déchiré mon corps sous le cilice;
En vain, pour échapper à cet affreux supplice,

J'ai voulu m'enivrer du souffle des combats :
Et j'ai trouvé la gloire en cherchant le trépas !...
Dans les bras d'un rival voir passer tant de charmes,
Moi, qui voudrais donner tout mon sang pour vos larmes!
Punissez-moi, frappez ! Le destin le plus doux
Ce sera de mourir de vos mains, près de vous !

EDVIGE.

Dieu puissant ! Quel est donc le forfait que j'expie,
Pour avoir mérité l'amour de cet impie ?

HERMAN.

Oh ! je ne prétends pas surprendre votre amour !
Que Guilhem, Jaghellon, soient payés de retour,
Leur bonheur, j'y consens ; leur mépris, je le brave :
L'univers est à moi si je suis votre esclave !...
Révoquez ma sentence ! Oui, le sort le plus vil
Me rendra plus heureux qu'un trône dans l'exil !...
Reine !... on vous a parlé de ces juges célèbres
Qui tiennent leurs conseils au milieu des ténèbres,
Et qui frappent le jour... Herman règne sur eux ;
Il est riche, au palais ses amis sont nombreux,
Ses affidés puissants, de Madrid à Byzance :
Que lui demandez-vous ?

EDVIGE.

Sortez de ma présence !

HERMAN.

Faut-il que Jaghellon meure ?

CRIS, au dehors.

Vive le roi !

HERMAN.

Damnation !

EDVIGE.

Ces cris vous font pâlir d'effroi ?

HERMAN.

C'est à vous de trembler, pour Guilhem... reine Edvige !
Il y va de ses jours !

EDVIGE.

Sortez ! sortez, vous dis-je !

HERMAN, à genoux.

Grâce pour lui, pour vous !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ANNA, MARIE.

MARIE, accourant.

Ils viennent, les voici !

HERMAN.

Grâce ! par votre mère !

ANNA.

Encor cet homme ici ?
Lui, banni du palais ! Où sont nos hommes d'armes ?...

HERMAN.

Il mourra donc, madame !

(Il se relève et sort.)

ANNA.

On vient ! cachez vos larmes...

Edvige, la couronne au front, sur le trône à droite ; Anna et Marie à ses côtés. — Entrée par le fond droit du duc de Varsovie, du primat, du nonce apostolique, de Tarnowski et des seigneurs polonais, qui viennent se ranger autour d'Edvige. — Entrée par le fond gauche, à la tête des princes lithuaniens, de Vitold, qui vient se placer en face du trône. Jagbellon entre le dernier au milieu du théâtre et fléchit le genou devant Edvige.

SCÈNE VI.

JAGHELLON, VITOLD, ANNA, EDVIGE, MARIE, LE PRIMAT, LE DUC DE VARSOVIE, TARNOWSKI, CHEVALIERS, PRINCES LITHUANIENS, GARDES, LA COUR.

JAGHELLON [1].

Reine Edvige, voici, prosterné devant vous,

Le plus heureux mortel, Vladislas, votre époux;
A vous mon sang, à vous ma vie, à vous mon âme!

EDVIGE [3], le relevant.

Prince, vous êtes roi; je ne suis qu'une femme...
Inclinez devant lui ces drapeaux triomphants.
Peuple, voici ton père! et voilà vos enfants!
De ses droits souverains la Pologne jalouse
Au grand-duc de Vilno me donne pour épouse;
Je dois, au nom du peuple, accepter cet honneur.
Dieu remit dans mes mains sa gloire, son bonheur,
Je vous en ai cru digne, et je vous le confie.

JAGHELLON.

Je jure devant Dieu de consacrer ma vie
A mériter, madame, un choix si glorieux,
Et de grandir le nom que portaient vos aïeux!
A présent j'ai deux cœurs pour aimer la patrie,
Du sang pour la défendre; et votre voix chérie
M'apprendra, par l'amour, le chemin de la foi!

(Aux chevaliers.)

Messeigneurs et féaux, vous m'avez nommé roi;
Je saurai me montrer digne de votre attente,
En couvrant vos drapeaux d'une gloire éclatante.

LE PRIMAT.

Soyez les bienvenus!

JAGHELLON.

Hongrois et Polonais,
J'aime à voir dans vos rangs des noms que je connais:
Vous, prince, dont le bras me vaut seul une armée,
Le vaillant Tarnowski, les deux tzars de Krimée,
Le nonce du saint-siége, et vous, fiers hospodars!
Mais du fief teutonique où sont les étendards?

VITOLD [5].

Le grand maître de Prusse, invité par moi-même,
Pour vous tenir, seigneur, sur les fonts du baptême,
Refuse de venir...

JAGHELLON, montrant son glaive.

Nous irons en passant
A Malborg, lui donner le baptême de sang!
Son parrain, le voici!... Messeigneurs de Pologne,
Nos glaives bien trempés auront chaude besogne
Contre tous ces larrons qui nous viennent du Nord;
Et ma hache d'acier frappera vite et fort
Le Germain trop avant répandu sur la terre :
Voler le bien d'autrui, voilà son caractère!...
Mais, avec une armée, un peuple tel que vous,
Princes, rois ou Césars, je puis les braver tous;
Et, l'Occident tombé, notre race est choisie
Pour porter la lumière aux confins de l'Asie!...
Franc soldat, comme moi, dormant l'armure au cou,
Trois fois mon père Olghierd a campé dans Moskou;
Le Kremlin de sa lance a gardé le stigmate :
Avec les ongles d'or de notre aigle sarmate,
Duc, allons y graver le nom de Vladislas!...
Bercé par les discours de ses doctes prélats,
Le vieux Paléologue, endormi sur son trône,
De son front d'empereur laisse choir sa couronne;
Et l'Allemagne, au bruit du flot toujours croissant,
Ne rêve que vizirs, cimeterre et croissant;
Rome invoque ses saints qui ne peuvent l'entendre :
Avec vous, monseigneur, nous irons la défendre!

(Le nonce s'incline.)

Et cette mission sainte, nous la voulons
Transmettre en héritage à tous les Jaghellons,
Tous les Slaves romains; car, si Dieu nous seconde,
La Pologne avec nous, c'est le rempart du monde!
Aujourd'hui livrez-vous aux douceurs du repos;
Demain la Gallicie appelle vos drapeaux :
Demain, chef d'un grand peuple, au combat je m'élance.
Ma couronne est un casque, et mon sceptre, une lance!

Aux champs de Léopol, qui veut suivre le roi?
Qui veut l'accompagner à la frontière?

EDVIGE, se levant.

Moi!...
Je suis fille des Piast, et j'aime aussi la gloire;
Je veux à Sigismond disputer la victoire :
Et je veux opposer, pour la mieux affermir,
A mon père Louis, mon aïeul Kasimir!...

JAGHELLON.

Par mes dieux paternels, la Vierge souveraine
Est moins belle que vous!

EDVIGE.

Sire, elle est notre reine!...

JAGHELLON.

Puissent tous ses enfants partager mon bonheur!
Où sont nos prisonniers?

VITOLD.

Les voici, monseigneur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LES PRISONNIERS, descendant du fond gauche.

JAGHELLON, aux prisonniers.

Liberté! liberté! Reprenez confiance,
Vous, dont le sort aveugle a trahi la vaillance;
Un regard de la reine a fait tomber vos fers :
Oubliez tous les maux que vous avez soufferts,
Aussi libres que l'air de vos riches campagnes,
Que les aigles planant au sommet des montagnes!

(Les prisonniers viennent tomber aux pieds de la reine.)

EDVIGE.

Enfants, soyez heureux... Dieu nous a réunis!...

UN VIEILLARD, aveugle.

Je vous vois... dans mon cœur... Reine, je vous bénis!

JAGHELLON.

Tout ce peuple est à vous, et je viens vous le rendre.

EDVIGE.

Qui lui rendra les pleurs que l'exil fait répandre?...

JAGHELLON.

Nous saurons les tarir. Citoyens et soldats,
Que tout homme soit libre en touchant nos États;
Plus de proscrits chez nous, la justice est ma règle!
Bientôt mon cavalier, s'accouplant à votre aigle,
Poursuivra le vautour moskovite ou germain;
A ce soir les banquets, mais la guerre à demain!

TOUS.

Oui! la guerre!

JAGHELLON, montrant sa suite.

Vitold! qu'on prépare le temple;
Qu'ils soient tous baptisés : le roi donne l'exemple!

(Vitold sort, 2e gauche.)

LE PRIMAT, lisant le bref du pape.

« Nous, Vladislas, quatrième du nom, élu roi de Pologne, recevons des mains de notre saint-père Urbain VI la foi romaine pour nous et tous nos adhérents; adjoignons à perpétuité à la couronne nos États de Lithuanie et nos terres russiennes, et jurons aux lois de la République obéissance et respect. »

JAGHELLON, ayant signé.

A vous, madame!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, HERMAN, ALDONA.

ALDONA, voilée.

Edvige!...

HERMAN, dans le fond.

Oui, venge-toi...

(Il indique la reine et sort.)

ALDONA, apercevant Jaghellon.

C'est lui!
Mânes de mes aïeux, prêtez-moi votre appui!...
Justice!

TARNOWSKI.

Rangez-vous!

EDVIGE.

Approche, pauvre fille!

(Aux prisonniers.)

J'ai vos cœurs pour gardiens; vous êtes ma famille!...
Que viens-tu demander?

ALDONA.

Je veux parler au roi!

EDVIGE.

Sire, vous connaissez votre plus digne emploi;
Voici le jour de grâce. En ceignant la couronne,
Soyez grand comme Dieu, qui juge et qui pardonne!
Vous lui rendrez justice?

JAGHELLON.

Oui, madame.

EDVIGE, signant.

Merci!...
Messeigneurs, à l'autel!

(Elle sort à droite avec sa suite.)

SCÈNE IX.

ALDONA, JAGHELLON.

ALDONA couronnée de gui, s'avançant et levant son voile.

Jaghellon, me voici!

JAGHELLON.

Ciel! Aldona?... Sortez!

(Les gardes se rangent au fond.)

ALDONA.

Tu crois donc, par la fuite,

Éluder l'anathème et tromper ma poursuite?
Les dieux l'ont ordonné... je m'attache à tes pas!

JAGHELLON.

Qui t'amène? réponds! je ne te connais pas!...

ALDONA.

Toi? perfide!... Il est vrai, tant de jours pleins d'alarmes,
Tant de nuits ont creusé le sillon de mes larmes...
Ces quatre ans de souffrance et de captivité
Ont pesé sur mon front comme une éternité;
Celle qui t'a nourri, seule au monde peut-être,
Ma mère Birouta, pourrait me reconnaître...
Mais toi, l'élu de Dieu! toi, l'idole du jour!...
Dirai-je ici mon nom souillé par ton amour?
Aldona, ta complice! Aldona, ta victime!
La fille de Keystout! l'épouse légitime!

JAGHELLON, à part.

Aldona!...

ALDONA.

C'est moi-même, ingrat... tu te souviens!
Tu ne m'attendais plus, n'est-ce pas? et je viens!...
Pour toi j'ai tout bravé, le mépris, l'indigence,
Nourrissant mon amour du fiel de la vengeance;
Dans nos forêts, partout la croix, en me guidant
Comme un signe de mort, me montrait l'occident:
Et je fuyais toujours!... La colombe échappée
Du toit natal, portant le trait qui l'a frappée,
C'était moi; l'âme en pleurs, la poitrine ou la main
Meurtrie, ensanglantée, aux ronces du chemin:
Et je fuyais toujours!... Tantôt, sur ton passage,
Un homme, au regard sombre, au sinistre visage,
Me rencontre, et me dit: « Tiens, voici ton amant,
Et voici ta rivale, Edvige au front charmant... »
Si mes traits sont changés, ma tendresse est la même;
Je suis ton Aldona, ta compagne... je t'aime!

JAGHELLON.

L'amante du grand-duc sur le trône du roi!

ALDONA.

Depuis quand, Jaghellon, suis-je indigne de toi?

JAGHELLON.

Tu l'espères en vain; mon épouse est Edvige.

ALDONA.

Edvige, ton épouse!... Et moi, traître, que suis-je?

JAGHELLON.

A demain, si tu veux; le temple va s'ouvrir!

ALDONA.

Demain?... tu le veux donc, adieu, je vais mourir!...

JAGHELLON.

Mais que puis-je pour toi? parle... que viens-tu faire?

ALDONA.

Venger mon déshonneur et la mort de mon père...
Moi, je tiens mes serments!... Jadis un autre accueil
Après un jour d'exil m'attendait sur le seuil!...
Écoute, ou sois maudit!... Je suis la messagère
De nos dieux, dispersés sur la terre étrangère :
« S'il reçoit, disaient-ils, cette branche de gui,
Jaghellon reviendra, la victoire avec lui... »
Par ce signe, obéis à leur voix souveraine;
Sinon, je veux du sang au festin de la reine!

JAGHELLON.

Du sang!... Je reconnais vos conseils odieux,
Parricides sans cœur, ministres des faux dieux!
Jadis j'en ai versé dans les flots du Passarge,
Et j'ai fait aux vautours une part assez large;
Mes rêves sont remplis du rire affreux des morts...
Le Dieu d'Edvige aura pitié de mes remords!
Mais pourquoi rappeler ces funestes images?
Un ange du Seigneur a reçu mes hommages;
Pourtant voici ma main, si tu viens demander
Quelque grâce qu'un roi chrétien puisse accorder.

ALDONA.

Un roi chrétien, dis-tu?... Je veux mettre à l'épreuve
L'honneur de Vladislas.

JAGHELLON.

J'écoute.

ALDONA.

Au bord du fleuve,
Dans les flancs du rocher qui porte ce manoir,
Il est un antre, affreux comme le désespoir,
Et qui semble un passage aux vallons des ténèbres ;
Quand le soir étendra ses bannières funèbres,
A neuf heures, tu vas y descendre avec moi...

MANFRED, passant dans le fond.

A neuf heures !...

(Il s'éloigne.)

JAGHELLON.

Descendre au Vavel ! mais pourquoi ?

ALDONA.

Ton sort est dans mes mains !

JAGHELLON.

Ma promesse l'exige...

ALDONA.

As-tu peur, Jaghellon ?

JAGHELLON.

J'y viendrai.

ALDONA.

Par Edvige ?

JAGHELLON.

Par mon amour !

ALDONA.

C'est bien. A ce soir ?

JAGHELLON.

A ce soir!

ALDONA.

Dieux vengeurs, dieux jaloux, secondez mon espoir!

(Aldona sort, 2e gauche. — Le portail s'ouvre : on voit le parvis de la cathédrale. — Le nonce, assisté du primat et suivi de tout le clergé, s'apprête à donner le baptême au roi. — Jaghellon va au-devant de la reine, 2e droit; il lui offre la main, et tous deux vont s'agenouiller devant Adalbert, debout au milieu du perron. — Peuple au fond, orgue à l'intérieur, les cloches sonnant dans la ville.)

SCÈNE X.

VITOLD, JAGHELLON, LE PRIMAT, ADALBERT, EDVIGE, ANNA, MARIE, LE DUC DE VARSOVIE, TARNOWSKI, LA COUR, LES CHEVALIERS, LE PEUPLE.

TARNOWSKI.

La reine! le primat!

(Tous se découvrent.)

LE PRIMAT.

Dieu puissant! que ta foudre
Éclate sur celui dont la main veut dissoudre
Cet hymen glorieux de deux peuples chrétiens,
De l'Église éternelle invincibles soutiens;
Ils n'ont plus sous ta loi qu'un pasteur et qu'un temple,
Des Slaves réunis le symbole et l'exemple.
Votre nom?

JAGHELLON.

Vladislas.

LE PRIMAT.

Que voulez-vous?

JAGHELLON.

La foi.

LE PRIMAT.

Peuple, avez-vous choisi?

LE PEUPLE.

Vladislas, notre roi!

LE PRIMAT.

Esclave de Satan, reçois la robe blanche,
Et que l'eau du salut sur ta tête s'épanche!

(On entend le canon.)

ADALBERT.

Votre anneau, reine Edvige!

EDVIGE.

O mon Dieu!... j'obéis...
Recevez cette offrande au nom de mon pays...

JAGHELLON, lui donnant le sien.

Au nom de mon amour!...

LE PEUPLE.

Vive Vladislas quatre!...

JAGHELLON.

Malheur à tous les rois qui viendront nous combattre!

(Le primat étend les mains et bénit les deux peuples.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Site agreste et sombre. — Au fond, entrée du Vavel (grotte sépulcrale). — Une flamme sur une large pierre. — Au lointain gauche, le château. — Au lointain droit, la cathédrale avec une croix inflammable au portail. — Une galerie conduisant du château à la cathédrale, avec une pente praticable descendant de droite à gauche. — Une sentinelle. — Un banc de pierre (1[er] gauche). — Un homme assis, couvert d'un manteau blanc avec une croix noire. — Nuit complète.

SCÈNE I.

HERMAN, seul.

Maudit soit le destin du proscrit! Toujours seul!...
Il demande une larme, on lui jette un linceul;
On lui brise le cœur avec indifférence;
On lui dit : « Va mourir! pour toi plus d'espérance! »
Eh bien! meurs, feu du ciel!... Mon plaisir désormais,
C'est de haïr le monde autant que je l'aimais!...
Que je souffre!... Adieu donc, ingrate Krakovie,
Tant de bonheur perdu, tout l'espoir de ma vie!
Vladislas couronné!... Sous un chef si vaillant,
Ces Sarmates hautains, les rois de l'Orient,
Construiraient leurs palais sur nos tombes germaines,
Et sur le monde slave étendraient leurs domaines?
Il ne régnera pas, moi vivant! dût ce fer

Nous jeter l'un et l'autre au brasier de l'enfer !
(Il aperçoit la flamme.)
Une flamme? Il est bon, par un soir de tempête,
De réchauffer ses mains... L'éclair bout dans ma tête;
Aldona, c'est ma foudre! elle attend Jaghellon :
La colombe a donné rendez-vous à l'aiglon,
Et le miel du Niémen est moins doux que ses charmes!
Il viendra lui parler, seul peut-être, sans armes..
Manfred m'a bien instruit... Si quelqu'un le tuait?...
Tout dort; le ciel est sombre... et le fleuve muet :
Je l'attends!... Mais, s'il vient escorté de son frère,
Vitold?... un intrigant... mais un cœur téméraire...
C'est le fils d'un héros... Il voudrait être roi,
L'insensé!... Tôt ou tard il reviendra vers moi.
Adalbert?... Ah! pour lui, c'est comme un rêve étrange!
Un abîme sans fond! Lucifer ou l'archange,
Tout en lui m'épouvante... Il sait tout, il peut tout...
C'est mon mauvais génie ou l'ombre de Keystout...
Encor un crime... et puis, je deviens plus qu'un homme!...
(On voit des lumières dans le château.)
Quelle fête au château! Dans ce lieu, moi qu'on nomme
Le réprouvé, j'aspire au bonheur des élus!
L'amour pour un proscrit n'est qu'un tourment de plus.
Sort bizarre et cruel! Prêtre, puis sacrilége,
Puis chevalier croisé, puis renégat... que sais-je?
Je crains d'énumérer tous mes titres ce soir;
Rien n'est sûr que ma honte et que mon désespoir :
Replongé dans ma nuit! chassé comme un infâme!...
Jaghellon, il est là! joyeux, l'orgueil dans l'âme!
Prodiguant sa tendresse et les noms les plus doux
A cet ange du ciel, dont Dieu même est jaloux;
Et bientôt...
(Neuf heures sonnent.)
Mais le bronze a frémi dans la nue :
Tremble, roi Vladislas! car ton heure est venue!...

Je veux que le soupçon, comme un spectre moqueur,
D'un sarcasme éternel te déchire le cœur;
Dans les bras d'une épouse empoisonne ta joie,
Comme un dard acéré qu'il s'attache à sa proie :
Et, lion du désert, je te vois, rugissant,
Secouer, fugitif, ta crinière de sang!

SCÈNE II.

HERMAN, YVAN KAIM.

HERMAN, la main sur son épée.

Qui vive?

YVAN.

Yvan Kaïm.

HERMAN.

Le signal?

YVAN.

Dieu vous garde!

HERMAN.

La devise?

YVAN, montrant son glaive.

Voyez!

HERMAN.

Du sang?

YVAN.

Jusqu'à la garde!

HERMAN.

De Guilhem?

YVAN.

De Guilhem.

HERMAN.

C'est bien toi; j'avais tort...

Il est blessé?

YVAN.

Bien mieux !

HERMAN.

Prisonnier ?

YVAN.

Presque mort !

HERMAN.

Plus bas !... Que Dieu l'accueille en sa béatitude !

YVAN, se signant.

Amen !

HERMAN.

Tu l'as fouillé ?

YVAN.

Selon notre habitude !

HERMAN.

Qu'a-t-on trouvé sur lui ?

YVAN.

Des souvenirs d'amant,
Ces deux lettres...

HERMAN.

D'Edvige?... Après !

YVAN.

Son testament...

HERMAN.

Donne... Après !

YVAN.

Son anneau...

HERMAN, le lui arrachant.

Mais donne donc !... La suite...

YVAN.

Sa suite ? Ils étaient treize ; aucun n'a pris la fuite !

HERMAN.

Veux-tu gagner de l'or avant d'être pendu ?

YVAN.

De l'or ?... Il faut tuer quelqu'un, c'est entendu !

HERMAN.

Es-tu Russe dans l'âme?

YVAN.

Essayez!... Il m'entraîne...

HERMAN, la bourse à la main.

Il vaut mieux la voler.

YVAN.

Qui?

HERMAN.

La reine.

YVAN, effrayé.

La reine!...

HERMAN.

Je t'offre dix écus, son voile et son manteau...

YVAN.

L'heure?

HERMAN.

Aux vêpres.

YVAN.

Le lieu?

HERMAN.

L'église du château.

YVAN.

L'église?... un sacrilége! un scandale effroyable!

HERMAN.

Tu ne crois pas en Dieu...

YVAN.

Mais la justice? diable!

Si l'on me pend...

HERMAN, faisant sonner sa bourse.

Poltron!...

YVAN, voulant la saisir.

Soit! j'y vole...

HERMAN, réfléchissant.

Un moyen,

Pour évoquer Guilhem!...

YVAN, ouvrant son manteau.

Son armure!...

HERMAN.

Fort bien!

YVAN.

Son écharpe!...

HERMAN, s'approchant.

Encor mieux!

YVAN.

Ce n'est pas pour me pendre?

HERMAN.

Pas aujourd'hui, coquin!

YVAN.

J'aime autant vous la vendre...
Cette mort, voyez-vous, a pour moi peu d'appas;
Mieux vaudrait me noyer...

HERMAN, prenant l'écharpe.

On ne te pendra pas.

YVAN.

La potence!... j'en rêve... une échelle... une corde...
Fi donc!...

(Tendant la main.)

Mes vingt écus!

HERMAN.

C'est dit, je les accorde.
Guilhem a des amis sincères et nombreux;
De ses trésors, s'entend... Je serai généreux...

YVAN.

Oui, monseigneur...

HERMAN.

Tu vas leur montrer cette lettre...
Il faut tout préparer, tout prévoir, tout promettre;
Cela n'engage à rien. Tu diras aux Morstin
Qu'Edvige veut conclure un hymen clandestin,

Que Guilhem peut venir enlever son amante;
La parole est donnée au Russe pour qu'il mente...

YVAN.

Oui, mon prince...

HERMAN.

Voici le roi!... tu vas partir...
Edvige en fait un saint; moi, peut-être un martyr!
Fais ton prix... je t'achète.

YVAN.

Oui, sire!... Quelle chance!
Trente écus!...

HERMAN, lui jetant sa bourse.

Soit!... Payé comptant!... J'ai ma vengeance!...

(Yvan sort, 2e gauche; Herman s'éloigne du côté opposé.)

SCÈNE III.

JAGHELLON, VITOLD (3e droit).

VITOLD.

Nous sommes au Vavel!

JAGHELLON.

Voici donc l'heureux jour
Qu'appelaient tous mes vœux, qu'attendait mon amour...
Près de toi, mon Edvige, il me semble renaître!

VITOLD.

Quoi! seigneur, vous l'aimiez, avant de la connaître?

JAGHELLON.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je l'aime; et je tiens
A le prouver. Souvent les esclaves chrétiens,
Que sa douce prière a sauvés de nos armes,
Me vantaient ses vertus, me parlaient de ses charmes...
Des messages d'amour, dont j'ignore l'auteur,
Nourrissaient dans mon âme un espoir enchanteur;
Lorsqu'un moine étranger, durant une bataille,

Attacha sur mon cœur cette sainte médaille :
Dans mes rêves, depuis, je la vois bien souvent ..
Edvige, à Sainte-Croix, visitait un couvent;
J'y cours : tableau divin! c'est la Vierge immortelle
Dans le cercle angélique, à genoux devant elle!...
Voilà par quel prestige et quel charme vainqueur
Elle a su captiver mes regards et mon cœur.

VITOLD.

Tout amour vient de Dieu; c'est son œuvre accomplie.
Sœur des princes de Tver, l'héroïque Julie,
Vous transmit ses vertus, son exemple, son sang;
Soyez digne du trône en vous convertissant :
Un souhait maternel, c'est la voix de Dieu même!

JAGHELLON.

Roi par ton amitié, chrétien par le baptême,
Quand le dôme ceindra sa couronne de feu,
Par mon amour, je suis l'époux d'Edvige... adieu!

(Vitold s'éloigne, 3e droit.)

SCÈNE IV.

JAGHELLON, *seul.*

Une heure encor!... La vie a des heures étranges;
Tout l'espace est rempli du concert des archanges :
Et pourtant mon cœur bat... Je veux vivre et régner!...
Ce rendez-vous fatal... ce sera le dernier...
Pourquoi l'ai-je promis?... Ton amour, pauvre femme,
A passé sur mon cœur comme un torrent de flamme!
Tu ne sauras jamais que ton père... oui, Dieu seul,
Au jour du jugement, ouvrira son linceul!...
M'aura-t-il pardonné?... Devant la cathédrale,
Ce vieillard, qui sur moi répandait l'eau lustrale,
C'était lui! lui, vivant! j'ai reconnu ses traits!...
Oh! que j'obtienne Edvige, et que je meure après!...
On vient... Qui vive?...

SCÈNE V.

JAGHELLON, HERMAN (2e droit).

HERMAN.

Honneur au roi Vladislas quatre
Ce n'est pas par le fer que je veux vous combattre,
C'est par mon dévouement; et ma seule vertu
Me défend contre vous!

(Il jette son épée aux pieds du roi.)

JAGHELLON.

Ton nom! Que me veux-tu?

HERMAN.

Quoi! le roi Vladislas, qu'étonne ma présence,
Ne se souvient-il plus, au jour de sa puissance,
Des anciens serviteurs du grand-duc Jaghellon?
D'un ami, d'un complice, Herman ou Vodillon?

JAGHELLON.

Le renégat?...

HERMAN.

Pour vous servir.

JAGHELLON.

Ce noir visage,
D'un malheur ou d'un crime est toujours le présage!

HERMAN.

Les temps sont écoulés, et tout change avec eux.
Du vivant de Keystout, ce régent belliqueux,
J'étais son porte-glaive, et vous n'étiez qu'un traître...
Je veux dire un proscrit. Keystout est mort, peut-être!
Vous êtes sur le trône; et moi, pour tout bienfait,
Soldat, comme autrefois... Dieu fait bien ce qu'il fait!
Je veux me rattacher au char de la fortune.

JAGHELLON.

Fais tes conditions.

HERMAN.

Sire! je n'en fais qu'une...
Mais d'abord, je vous livre un secret important.

JAGHELLON.

Parle, et surtout sois bref, car la reine m'attend.

HERMAN.

Peut-être!

JAGHELLON.

Que dit-il?

HERMAN.

Veillez bien sur Edvige...

JAGHELLON.

Edvige?... une Madone!...

HERMAN.

Et sa ferveur l'oblige
A l'amour du prochain...

JAGHELLON.

Tais-toi, démon!...

HERMAN.

Seigneur!
Je suis moine et soldat, je suis homme d'honneur.
Edvige est jeune, Edvige est belle, Edvige est reine;
Trois raisons pour céder au désir qui l'entraîne
D'éprouver sur les cœurs ses doux enchantements :
Les reines ont aussi leurs caprices...

JAGHELLON.

Tu mens!

HERMAN.

On vous a bien parlé, si le bruit ne m'abuse,
D'un ami des Morstin, Guilhem, duc de Raguse,
Neveu de Sigismond et petit-fils d'Albert
Dit le Sorcier...

JAGHELLON.

Tu mens!

HERMAN.

Un devin très-expert,
Qui fait naître en janvier des roses sous la neige...
Il est son fiancé; plus peut-être : que sais-je?

JAGHELLON.

Tu mens!...

HERMAN.

Que ce rocher m'écrase si je mens!
Toutes les femmes, sire, ont chez nous des amants;
C'est la loi du pays : j'approuve leur système.
D'ailleurs, vous souvient-il, durant votre baptême,
Quel effroi convulsif...

JAGHELLON.

Oui!...

HERMAN.

Le traître était là.

JAGHELLON.

Qui, toi?

HERMAN.

Non! son amant.

JAGHELLON.

La preuve!

HERMAN, lui remettant un anneau.

La voilà...

JAGHELLON.

Les armes de Pologne!... Il y va de ta tête...
Tu voulais t'enrichir...

HERMAN.

Sire! je suis honnête...
On doit bien, pour un trône, une obole à Satan...
Grand trésorier du roi, c'est mon prix.

JAGHELLON.

Soit, va-t'en...
Non! reviens...

HERMAN.

J'obéis.

JAGHELLON.

Un soldat de fortune,
Un prince de hasard dont l'audace importune...
Tiens, reprends cet anneau... Ton neveu d'empereur
Ne me cause pourtant ni soupçon, ni terreur...
Soupçonner la vertu, l'innocence d'Edvige?
Plutôt douter de Dieu... Tu l'as volé, te dis-je!...
Mais reprends cet anneau... Je serais insensé,
Si j'en prenais ombrage...

HERMAN, montrant la lettre.

« A mon cher fiancé,
Guilhem, duc de Raguse... »

(Aldona paraît à l'entrée du Vavel.)

JAGHELLON.

On vient!... Que dois-je apprendre...
Cette lettre!...

(Il prend la lettre et s'éloigne, 1er droit.)

HERMAN, remontant vers Aldona.

Adalbert doit ici les surprendre.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VI.

ALDONA, seule.

« S'il partage avec toi ta couronne de gui,
Jaghellon reviendra, la victoire avec lui!
Et les os des aïeux, que le temps va dissoudre,
Combattront les Germains aux lueurs de la foudre;
Sinon, malheur à nous, et malheur pour toujours!
Car le combat suprême aura lieu dans trois jours:
Dans trois mois, nos autels, épars sur le rivage,
Pour trois siècles enfin, la honte, l'esclavage!... »

Vous l'avez dit, grands dieux ! Sur ces fleurs j'ai juré
De vous le rendre ou bien de mourir... Je mourrai !...
Personne ! il ne vient pas ! Sans doute, aux pieds d'Edvige,
De sa beauté naissante il subit le prestige !
Pour vous j'ai moissonné les roses du vallon...
Dieux justes, rendez-moi le cœur de Jaghellon !

(Elle s'approche du foyer et prend sa lyre.)

Salut ! flamme éternelle !... Amour, toi qui t'abrites
Sur le sein des glaïeuls, des blanches marguerites,
A toi l'ambre et le miel !

Pâle soleil des morts, qui brilles sur les tombes ;
Char divin de Milda, porté par les colombes,
Salut, reine du ciel !

Le revoir, et mourir !... Ames vierges des roses,
Déployez dans l'azur vos ailes demi-closes...
Exhalez votre encens !

Le feu s'agite... il vient !... Brûlez, fleurs d'asphodèle !
Mais tu jettes vers lui, ton esclave infidèle,
Des éclairs menaçants ?...

Plus rien ! c'était un songe !... Et toi, lyre aux sept fibres,
Toi, ma sœur en exil, demain nous serons libres;
Demain, c'est le trépas !

Edvige quelque jour vengera ma mémoire...
Mais ton cœur sur le mien jette un cri de victoire...
C'est lui !... j'entends ses pas !

(Elle pose sa lyre sur l'autel.)

Flamme, éteins ta splendeur ; étoiles, ma couronne,
Fermez vos yeux si doux : que la nuit m'environne,
Pour lui cacher ma joie !...

SCÈNE VII.

ALDONA, JAGHELLON.

JAGHELLON.

Aldona, me voici!

ALDONA.

Je ne m'attendais pas à te revoir ainsi...

JAGHELLON.

Ne t'ai-je pas donné ma parole royale?

ALDONA.

Parole de chrétien, promesse déloyale;
Reconnais le pouvoir de nos enchantements :
J'avais foi dans mes dieux et non dans tes serments!

JAGHELLON.

Il n'est qu'un Dieu!... Pourquoi tous ces vains sortiléges,
Ces couronnes de chêne et ces feux sacriléges?...
Que me veux-tu? j'attends.

ALDONA.

Ah! cruel! se peut-il?
Jadis, j'ai partagé ta honte et ton exil;
Aujourd'hui, sur le trône avec toi je remonte :
Sinon, viens partager mon exil et ma honte!

JAGHELLON.

C'est un rêve insensé.

ALDONA.

Prends garde, Jaghellon!

JAGHELLON.

Nomme-moi Vladislas.

ALDONA.

Quoi! tu changes de nom
En changeant de patrie?... Elle est donc bien puissante
Cette fille de roi! cette Edvige innocente,
Pour t'avoir perverti; pour avoir effacé
De ton cœur oublieux l'image du passé...

Mais moi, qui me souviens... je te dirai l'histoire
Des jours qui ne sont plus : je serai ta mémoire!...
Oh! tu m'écouteras; car de cet entretien
Va dépendre le sort du royaume et le tien!
Ombre de ma patrie! oui, c'est toi qui m'inspires!...
(S'asseyant.)
Quatre hivers ont passé sur deux vastes empires,
Ayant pour souverains deux frères, deux héros,
Dont le dernier périt sous la main des bourreaux.
Des champs lithuaniens où leur tombe s'élève,
L'un était le rempart, l'autre en était le glaive...

HERMAN, à Manfred, paraissant dans la galerie.

Cours, préviens Adalbert.

JAGHELLON.

N'entends-tu pas ce bruit?

ALDONA.

Oui, c'est le vol pesant de quelque oiseau de nuit;
Ou le cri du remords, monstre au dard de vipère,
Qui vient épouvanter l'assassin de mon père!...

LA SENTINELLE.

Qui vive?...

MANFRED.

Au nom du roi...
(Il entre dans le château.)

JAGHELLON.

Je suis trahi... malheur!...

ALDONA.

Mais d'où vient sur ton front cette étrange pâleur?...
C'était un vieux soldat; la plus vaillante épée
Qui jamais dans le sang des chrétiens fût trempée!
Il avait une fille au cœur simple, au front pur,
Consacrée à Milda, déesse aux yeux d'azur.
Un jour, avant l'automne, à la moisson des seigles,
Le grand-duc se présente escorté de ses aigles;
Il voit la jeune fille, et bientôt son amour,

Pardonnez, dieux vengeurs ! est payé de retour.
Le feu tremble et s'éteint sur l'autel redoutable...
Aldoña, c'est le nom de la vierge coupable,
Déjà, la cendre au front, va subir son arrêt ;
Elle monte au bûcher, quand le prince apparaît :
Saisissant Aldona de ses mains triomphantes,
Il ravit leur victime aux noirs hiérophantes...

JAGHELLON.

Assez !

ALDONA.

Le vieux soldat, maudissant son neveu,
Jure de se venger par le glaive ou le feu;
Jusqu'aux murs de Kowno le poursuit et l'assiége ;
Il combat, il triomphe et, surpris dans un piége,
Il meurt... Mais tu connais l'assassin de Keystout ?

JAGHELLON.

Assez ! te dis-je, assez !...

ALDONA.

Non ! les dieux savent tout !
Je voudrais que l'enfer de ses lueurs funèbres
Éclairât ton visage... Oh ! fuis dans les ténèbres,
Car Edvige elle-même aurait horreur de toi...

JAGHELLON.

Mensonge ! calomnie !

ALDONA.

Eh ! c'est peu, pour un roi !...
J'ai vu tuer mon père, et je suis ta complice !
Mais faut-il te conter les détails du supplice?
Te nommer les bourreaux ?... Vodillon, ton ami,
Kaïm, l'agent du tzar, que l'enfer a vomi ;
Le Russe aux yeux de tigre... et l'Allemand, le traître :
Voilà deux serviteurs, dignes d'un pareil maître !

JAGHELLON, *la menaçant de son poignard.*

C'est trop ! Va-t'en, va-t'en ! ..

ALDONA.

Frappe, et sois sans pitié;
Ne laisse pas ton œuvre achevée à moitié :
Que ce fer, teint du sang de toute ma famille,
Réunisse à Keystout les mânes de sa fille !

(Elle tombe à genoux.)

JAGHELLON.

Meurs!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ADALBERT, à l'entrée de la galerie.

ADALBERT [1].

Jaghellon!

JAGHELLON [3].

Grand Dieu! j'ai jeté mes remords
Dans le flot de l'oubli, sombre linceul des morts;
Et quand je m'abandonne à la trompeuse ivresse
De mes songes d'amour, cette voix vengeresse
Me crie : assez de sang!...

ALDONA [2].

Tu frémis, traître? hélas!
Tu n'es plus Jaghellon; honte à toi, Vladislas!
Que cette voix du ciel te poursuive et t'opprime,
Car tu n'as même pas l'audace de ton crime!...

(Adalbert disparait au seuil de la cathédrale. — On entend l'angélus.)

JAGHELLON.

Priez pour moi, ma mère!...

ALDONA.

Et moi, qui fus ta sœur;
Si je voulais flétrir l'indigne ravisseur,
Je dirais : « Ce païen, qui reçut le baptême
Des mains de votre évêque, est un vil anathème,
Il a déshonoré la prêtresse Aldona;
Ce roi, que votre Edvige aujourd'hui couronna,

Ce sauveur, ce grand homme, en qui le monde espère,
Est un traître, un ingrat : il a tué mon père !... »

JAGHELLON.

Tais-toi ! sinon ce fer va me percer le sein !

ALDONA, *à ses pieds.*

Grâce !... qui que tu sois, sacrilége, assassin,
Qu'à cet aveu le ciel ou l'enfer me décide,
Je t'aime, renégat... je t'aime, parricide...
Je t'aime, époux d'Edvige !... O terre, engloutis-moi !
Dieux immortels ! cachez ma honte et mon effroi ;
Tombe sur Aldona, formidable repaire,
Car j'aime ce maudit, l'assassin de mon père !...

JAGHELLON, *jetant son poignard et cachant son visage.*

Songe horrible !...

ALDONA, *sanglotant.*

Qui, moi t'accuser ? te flétrir ?
Moi, te déshonorer ? Non, non ! plutôt mourir !
Plutôt perdre mon âme et mon intelligence !
Folle, quand je parlais de mépris, de vengeance,
Je mentais, je mentais ! Ce n'est pas le devoir
Qui m'amène vers toi ; c'est l'amour ! c'est l'espoir
De mourir sous tes pas, en te disant : Je t'aime !...
Ingrat, quand tu venais ceindre le diadème,
Que ne m'as-tu brisée aux pieds de ton coursier ?
Que ne m'as-tu frappée avec ce même acier...
Pardonne-moi, mon père !... Aldona serait morte
Sans regret, comme meurt une esclave... qu'importe !
A présent, roi chrétien, sous ta couronne d'or
Je voudrais te haïr... je t'aime plus encor !...
Ta sœur dès le berceau, du même lait nourrie,
J'avais fait le serment de venger ma patrie ;
Mais enfin je te vois... mes vœux sont oubliés !
Morte pour l'univers, je veux vivre à tes pieds :
Je t'aime ! et si les dieux ont maudit tes complices,
Mes pleurs de l'enfer même éteindront les supplices !...

JAGHELLON, après un silence.

Oui, je fus bien coupable! un indigne apostat
Guidait mon bras dans l'ombre à ce crime d'état;
Le tzar Yvan lui-même... Oh! les rois et les prêtres!
Cet invisible aimant qui conduit tous les traîtres,
Qui pousse à l'homicide au nom du Tout-Puissant!
Pires que ces corbeaux qui demandent du sang!...
« Les dieux de la patrie ordonnent cette offrande :
Qu'il meure, disaient-ils, et Vilno sera grande! »
Moi-même, à son trépas si j'ai prêté les mains,
Jamais Keystout, sans moi, n'eût fait fuir les Germains;
Souvent dans les combats, je le vois apparaître :
Aux bras même d'Edvige il me suivra peut-être!...
Je puis vaincre à présent! deux peuples généreux
M'ont remis leur honneur, je régnerai pour eux;
Et si je ne dois plus tenter de grandes choses,
Je veux faire le bien : juge-moi, si tu l'oses!...
Voilà mon avenir. Si mes crimes passés
Par un beau dévouement peuvent être effacés,
Laisse-moi de ton père apaiser le fantôme;
Et dût-il m'en coûter la moitié du royaume,
Je suis prêt!...

(On entend sonner dix heures.)

ADALBERT [3], reparaissant.

Jaghellon!!...

JAGHELLON [1].

Entends-tu cette voix?
Le spectre!... tiens, regarde; il est là : je le vois!

ALDONA, détachant sa couronne et l'entraînant vers l'autel.

Merci, grande déesse! il est à nous! victoire!...
Viens! partage avec moi le signe expiatoire;
Dans mes embrassements, protégé par la nuit,
Viens! retourne au désert : Aldona te conduit!

JAGHELLON, au fantôme.

Que tu viennes du ciel, ou du séjour des ombres ;
Qu'exiges-tu de moi, pour fléchir les dieux sombres?
Parle, j'obéirai !...

ALDONA.

Roi parjure et félon,
Si tu ne cèdes pas, malheur!...

(Elle se baisse pour prendre le poignard; son père la saisit par le bras.)

Ah!

ADALBERT.

Jaghellon !!!
L'heure a sonné : suis-moi !...

(Il entre dans la cathédrale; la croix sur le portail s'illumine.)

ALDONA.

C'est lui! mon père! où suis-je?
Là! cette croix!... je meurs...

(Elle tombe évanouie.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TARNOWSKI, VITOLD, HERMAN, PEUPLE ET SOLDATS, portant des torches.

VITOLD.

Seigneur! la reine Edvige...
Dans ce moment...

JAGHELLON.

Achève!

TARNOWSKI.

Est aux mains d'un bandit,
D'un lâche ravisseur.

JAGHELLON.

Guilhem?

HERMAN.

Je vous l'ai dit.

JAGHELLON, l'épée à la main.

Trahison !

VITOLD.

Hâtez-vous!... Il entraîne sa proie!...

JAGHELLON, renversant l'autel.

Tombez, faux dieux !... plutôt que le ciel me foudroie!...

(L'éclair brille, la flamme s'éteint. — Il s'élance vers le château, 3e droit.)

SCÈNE X.

HERMAN, ALDONA.

HERMAN.

Aigle, suis ton essor; mais prends garde à l'archer !...
Son père!... Oui, cette voix semblait vivre et marcher...
Nous verrons. Aldona!...

ALDONA, revenant à elle.

Seule, dans les ténèbres!...
Le spectre!... il était là!... Dieux! ces accents funèbres!...
Cette croix... ce poignard... voilà son souvenir!...
Roi Vladislas!... mes pleurs n'ont pu te retenir?...
Des pleurs! toujours des pleurs! et jamais la vengeance?
Edvige! à toi ce fer!... Allons, plus d'indulgence;
Esprits du mal, fermez mon cœur à la pitié! ..

(Elle s'élance le poignard à la main, 3e droit.)

HERMAN.

Ma vengeance est plus sûre... en veux-tu la moitié?

ALDONA, se retournant à demi.

Quel écho de l'enfer achève ma pensée?...

HERMAN, la ramenant.

Ou du ciel, que t'importe... un poignard? Insensée!...
La prêtresse Aldona ne sait pas se venger.

(Il lui reprend le poignard.)

ALDONA.

Mais alors, que faut-il?

HERMAN.

La flétrir sans danger...

Je crois à ton amour; veux-tu croire à ma haine?

ALDONA.

Où veux-tu me conduire?

HERMAN.

Au procès de la reine!

(Ils sortent, 3e droit.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Une galerie. — Au fond, paroi mobile donnant sur la salle du grand conseil. — A droite, une croisée avec rideau et balcon donnant sur la Vistule.

SCÈNE I.

HERMAN, ALDONA, MANFRED, UN CHEVALIER TEUTONIQUE, puis YVAN.

HERMAN, en entrant.

Ah! larrons! Ah! bandits! manquer les meilleurs coups
Mais n'importe... Edvige aime, et le prince est jaloux.
Comte Edgard, à cheval!... Ce rapport au grand-maître.
(Aldona passe par le fond avec Manfred; le chevalier sort, 2e droit.)
Toi, devant le conseil sois prête à comparaître...
(Aldona fait un signe, et s'éloigne.)
Eh bien, frère Kaïm?

YVAN pris de vin, revêtu de l'armure de Guilhem.

Tout est bien éclairci;
J'ai conduit notre barque à bon port, Dieu merci!...
Déjà la jeune épouse à la lueur d'un cierge
Déposait son offrande à l'autel de la Vierge;
Quand Morstin et Firley, gens de bonne maison,
Paraissent sur le seuil en criant : trahison!
Il fallait voir Edvige en pleurs, la face blème,

Plus blanche que ce lys d'argent, le chaste emblème
De nos amours...

HERMAN, détachant son écharpe.

Vaurien!... rends-moi tout ce harnais!

YVAN.

La monture est en or... n'importe!... Ah! je renais!...
Plus de potence au moins?... Le travail n'est pas mince
De cacher un bandit sous l'écaille d'un prince!...

HERMAN.

Manfred!

(Le page paraît; Herman lui remet l'armure.)

Au tribunal!

YVAN, effrayé.

Comment, au tribunal?...
Ah! j'y suis!... Un procès, le primat-cardinal,
Le divorce!...

HERMAN.

Sais-tu nager?

YVAN.

Quelle demande!...
Grâce à ces deux bateaux de ma jeune allemande,
J'ai traversé vingt fois la Vistule à pied sec...

HERMAN.

Nous verrons bien.

YVAN.

Plaît-il?... Si cet homme est un grec,
Soyons arabe!... Alors, le tumulte s'augmente;
Dans mes bras, moi, Guilhem, je saisis mon amante,
Je cours vers le portail, quand le roi, son époux,
Comme un aigle irrité vient tomber parmi nous...

(S'approchant du balcon.)

J'ai dû quitter ma proie au milieu de la foule,
La chapelle est en feu : regardez! le sang coule!
Trente écus, ce n'est rien pour ce service-là!
J'ai tout fait, tout prévu...

HERMAN, le frappant à la gorge.

Tout, excepté cela!

YVAN, tombant par la croisée.

Ah! Satan, venge-moi!...

HERMAN.

Serviteur trop crédule,
Va boire ton salaire au fond de la Vistule!...

(Il jette son poignard, et ferme le rideau.)

Sa mort est à présent entre le ciel et moi.
Que Keystout et Guilhem, deux spectres pleins d'effroi,
Poursuivent Jaghellon, couvert d'ignominie,
Jusque dans les forêts de sa Lithuanie!...
Je suis comme la flamme aspirant aux sommets;
Monter, monter toujours : ne descendre jamais!
Ce qui me résistait, je l'obtiens par surprise,
Et trouvant un obstacle en chemin, je le brise...

MANFRED, en entrant.

Le roi!

SCÈNE II.

HERMAN, JAGHELLON, VITOLD.

VITOLD.

Deux mots, seigneur!

JAGHELLON.

Que ce jour soit maudit!
Guilhem, amant d'Edvige!

HERMAN.

Oui, partout on le dit!
Sans moi, vous n'étiez plus qu'un simple gentilhomme,
Veuf avant d'être époux, roi d'un jour sans royaume;
Mais j'ai su déjouer ce nouveau coup d'état :
J'ai sauvé la patrie, en ministre, en soldat,
Et de plus, j'ai saisi dans la foule confuse
Cette écharpe royale aux armes de Raguse...

JAGHELLON.

Raguse, dès ce jour, veut dire trahison !
Ainsi, le déshonneur a frappé ma maison !...
Et la reine avec eux était d'intelligence ?...

HERMAN, *lui montrant l'écharpe.*

Voyez ces fleurs de lys, sa devise...

JAGHELLON, *s'en emparant.*

Vengeance !

HERMAN.

Sire, modérez-vous ! Le vœu n'est pas chrétien.
Laissez faire les lois, réclamez leur soutien ;
Elles vous vengeront, et bien mieux que vous-même
De l'or, sire, de l'or ! c'est le moyen suprême !

JAGHELLON.

Achève !...

HERMAN.

Un tribunal, désigné par la loi,
Veille ici, nuit et jour, sur l'honneur de son roi.
Jaloux de maintenir son pouvoir et ses titres,
Monseigneur le primat réunit vos arbitres ;
Par le vœu populaire espérant être élus,
Tous rêvent la couronne et des droits absolus :
Surtout nos sénateurs, ce ramas de transfuges...
C'est peu de les convaincre, il faut gagner ses juges !...
A la trouver coupable, ils ont tous intérêt ;
De l'or, sire, de l'or ! je réponds de l'arrêt !

JAGHELLON.

Que justice soit faite !

VITOLD.

O démence fatale !...
Sire, ne donnez pas l'exemple du scandale !
Le scandale a brisé plus de têtes de rois
Que le vent de l'émeute ou le glaive des lois ;
Quand la foule inconstante est lasse d'une idole,
Elle en rit et l'outrage : et puis, elle l'immole !

Sceptre et roi, tout périt dans le même torrent;
Vous perdez la couronne en la déshonorant!

JAGHELLON.

Prince, je vous écoute et j'hésite à vous croire;
Vous prenez aujourd'hui trop de soin de ma gloire :
M'obéir, c'est assez!... Mais, par le Dieu vivant!
Suis-je un faible roseau pour plier sous le vent?
Trésorier du palais, grand-hetman de l'armée,
Allez, au nom du roi, que la cour informée...

VITOLD, remontant.

Vous en avez menti!

JAGHELLON.

Les glaives au fourreau!
Sinon vous porterez vos têtes au bourreau.

HERMAN [2].

C'est un duel à mort!

VITOLD [3].

Soit!

JAGHELLON [1].

Le roi vous l'ordonne :
Allez exécuter les ordres qu'on vous donne!

HERMAN.

Duc, votre main!

(Vitold la retire.)

JAGHELLON.

Sortez!...

HERMAN.

A votre aise, au revoir!

(Il sort, 2e gauche.)

SCÈNE III.

JAGHELLON, VITOLD.

JAGHELLON.

Qu'est-ce à dire, Vitold!

VITOLD.

Je ferai mon devoir
Jusqu'au bout, car je suis votre frère!...

JAGHELLON.

Peut-être!
Un frère est un rival, quand il n'est pas un traître!
Je ne sais pas aimer ni haïr à demi;
J'aime mieux qu'un faux frère un loyal ennemi!

VITOLD.

Mais, de grâce, osez-vous faire juger la reine
Sur d'infâmes soupçons répandus par la haine?
Malheur aux souverains qui, dans l'ombre des cours,
De pareils conseillers écoutent les discours!
Gardez-vous de ces gens bien plus que des vampires;
Et c'est par les flatteurs que tombent les empires.

JAGHELLON.

Tu parles de soupçons! toi, le fils de Keystout?
Regarde cet anneau... cette lettre surtout:
« A mon cher fiancé; signé : moi, ton Edvige! »
Son Edvige... Eh bien, soit!... Je suis trahi, te dis-je;
Perdu, déshonoré : Guilhem est son amant!
Il lui lègue, dit-on, ses biens par testament!...
Et moi, pour sa beauté, chef d'un État prospère,
Je me suis fait chrétien, j'ai renié mon père!...
Ah! seigneurs polonais, vous irritez les pleurs
Du lion qui s'endort dans ses chaînes de fleurs?
Si vous m'avez trompé, moi, l'élu de la veille,
Tremblez, fiers potentats! Jaghellon se réveille!...

VITOLD.

N'avez-vous pas juré d'être juste et clément?

JAGHELLON.

Oui, juste; et tu verras si je tiens mon serment.

VITOLD.

Aldona... Dieu punit ton amour sacrilége!...

JAGHELLON.

Dieu, l'enfer et Satan! que m'importe? que sais-je!
Edvige était mon dieu, ma vertu, mon seul bien;
N'y croyant plus, Vitold, je ne crois plus à rien!
Ta sœur, ange tombé, rêve ardent du jeune âge,
Avait fui de mon cœur... quand cette douce image
L'a rempli d'espérance en le sanctifiant:
Edvige était le ciel, Edvige est le néant!
A l'un donner sa main, donner le reste à l'autre,
C'est vendre son amour, et se jouer du nôtre;
Ce paradis perdu, ce prestige enchanteur,
S'écroule dans l'abîme avec son créateur:
Amour sans fin, rayon de Dieu... songe et chimère!...
Spectre menteur, va-t'en!...

(Il jette le médaillon à ses pieds.)

VITOLD.

Tu blasphèmes ta mère!
Sa vertu même aurait souffert de tes soupçons!

JAGHELLON.

Ma mère, qu'as-tu fait? Je maudis tes leçons!

VITOLD.

Fils ingrat!...

JAGHELLON, tordant l'écharpe dans ses mains.

Par l'enfer! cette écharpe s'embrase!...
Chrétiens maudits! .. Jamais vos martyrs en extase,
Célébrant à genoux l'offrande du Sauveur,
N'ont prié la Madone avec plus de ferveur
Que moi je n'invoquai l'amour de cette femme!
Sainte, je l'adorais; je l'aime encore, infâme!...
Pourquoi m'apprendre aussi cette foi que je hais,
Bonne pour le cœur faible et les tièdes souhaits
De ces Germains qui n'ont que du fiel dans les veines;
Pour moi, leur ciel est faux, leurs menaces sont vaines:
Vous savez, dieux jaloux, si ce cœur est changé...
Que je souffre!... Aldona, ton opprobre est vengé!...

VITOLD.

Mauvais frère!... des pleurs?

JAGHELLON.

Moi? jamais! quel outrage!
Mon frère, Narimond, grandi par son courage,
Sur une croix ardente insultait les Germains;
Moi j'ai dû, par pitié, l'achever dans leurs mains...
J'ai vu notre maison trois fois livrée aux flammes;
J'ai vu fuir en exil les enfants et les femmes,
Nos autels en ruine, un peuple massacré;
J'ai vu mourir mon père, et je n'ai pas pleuré!...
Je n'avais que vingt ans; et tu crois qu'à cette heure,
Je me laisse attendrir comme un lâche qui pleure?...
Assez de pleurs : du sang! Suis-je encor Jaghellon?
Tiens! je la briserai comme ce médaillon!...
Qu'on dresse le bûcher, l'appareil du supplice;
Que ne puis-je, avec elle, égorger son complice?
Elle fut sans honneur : je serai sans pitié!

VITOLD.

Puisque ni tes serments, ni ma franche amitié,
Ne peuvent dominer cette rage inhumaine,
Tu trahis ton amour; moi, je reprends ma haine!
Roi parricide, adieu!

JAGHELLON.

Vitold!...

SCÈNE IV.

JAGHELLON seul, l'écharpe dans ses mains.

Me voilà seul.
Ce voile a fait ma honte... il sera son linceul!...
Voilà bien cette cour stupide et sans vergogne,
Qui m'acclamait hier : « Salut, roi de Pologne! »

Ces fiers républicains... tous égaux par la loi !
Leur dernier domestique est plus maître que moi !
Vitold!... frère imprudent, toi-même tu me braves?
La liberté pour tous, pour moi seul des entraves!...
Et ce spectre... Adalbert!... sur le sein du vieillard
N'ai-je pas reconnu la trace d'un poignard ?
Son large front semblait couvert d'une auréole...
Si c'était lui !... Prestige ! illusion frivole !
On ne meurt qu'une fois!... Edvige est là... tout dort!...
Si je la réveillais dans les bras de la mort ?...
Elle rêve à Guilhem ?... Que l'enfer les rassemble!...

(Entr'ouvrant la porte.)

C'est elle!... ange ou démon, je veux.. Ciel!.. Il me semble
Que ma mère !... le sang d'Edvige sur ma main ?...
Horreur! je n'ose pas; non, je l'aime !... Et demain
L'avide renommée, à flétrir toujours prompte,
Va partout publiant son parjure et ma honte?
Ce peuple que je hais, de son rire moqueur,
Comme un limier hargneux viendra mordre mon cœur?...
L'arrêt est prononcé !... Dors, épouse adultère ;
Je veux que ton supplice épouvante la terre!...
Meurs donc, sous cette écharpe !...

(Il s'élance, 2e gauche. Adalbert paraît sur le seuil.)

SCÈNE V.

ADALBERT, JAGHELLON.

JAGHELLON.

Encor lui ! lui, partout !
Que tu sois Adalbert ou l'ombre de Keystout ;
Fuis, va-t'en !...

(Adalbert lui saisit le bras.)

Ce regard ! cette étreinte vivante !
Oui, je te reconnais : c'est toi... jour d'épouvante !...

Grâce, au nom d'Aldona... dans la Tour des chrétiens
Je l'ai vue à mes pieds, comme je suis aux tiens;
Je veux lui mettre au front la couronne de reine !
Parle! sers-tu les dieux de clémence ou de haine?
Loin de moi ce regard, cette étreinte de fer :
Je me sens pénétré du souffle de l'enfer!...
(Il jette l'écharpe.)

ADALBERT.

Tu demandes pitié, tu veux que je pardonne,
Toi qui n'eus de pardon, de pitié pour personne;
Toi, bourreau de Keystout! qui même, en l'implorant,
Pour laver ton forfait par un crime plus grand,
Allais rougir ta main dans le sang d'une épouse!...
L'eau du ciel qui descend sur ton âme jalouse
A changé l'univers, et ne t'a pas changé!

JAGHELLON.

Keystout respire encore! et ne s'est point vengé?

ADALBERT.

La vengeance est à Dieu qui te frappe et t'éclaire!

JAGHELLON.

Sois juste! Jaghellon ne craint plus ta colère!
J'ai supplié Péroun; j'ai jeté sous ses pas
Biens, trésors, tout le fruit de dix ans de combats.
Son mage a répondu par la voix de la foudre :
« Loin de nous, sois maudit! »

ADALBERT.

Prêtre, je viens t'absoudre!...
Tu m'as ravi l'honneur; et moi, pour me venger,
Je viens joindre à ton peuple un royaume étranger.
Je devrais te maudire; et pourtant, Dieu l'exige!
Je te donne le ciel en te donnant Edvige...
Qu'en dis-tu, Vladislas?... Hier tu m'a promis
De te venger de même envers tes ennemis!

JAGHELLON.

Edvige est adultère!...

ADALBERT.

Oses-tu bien le croire?...
Les anges seraient fiers d'un rayon de sa gloire!
C'est au prix de son âme, au prix de son bonheur,
Qu'Edvige, en t'épousant, se livre à ton honneur;
Et toi, triste jouet d'une intrigue ennemie,
Pour son choix glorieux, tu lui rends l'infamie!
Ah! j'étais insensé de compter sur ta foi;
Parjure! un mauvais fils peut-il être un bon roi?
Sur le seuil du tombeau qui déjà me réclame,
Je veux sauver ses jours, je veux sauver ton âme!
Viens, reçois sur ton front les eaux du repentir
Dont la source est aux cieux; au nom du Dieu martyr,
Viens! reçois sur ton front les pleurs de ta victime:
Parricide, à genoux! repens-toi de ton crime!

JAGHELLON.

Frappez! pour l'expier je vous donne mon sang!

ADALBERT.

Vladislas, je t'absous, au nom du Tout-Puissant;
Mon fils, viens dans mes bras!

JAGHELLON.

Moi! seigneur?

ADALBERT.

Je l'ordonne!

JAGHELLON.

Moi, bourreau de Keystout?

ADALBERT.

Adalbert te pardonne!

JAGHELLON.

Vous, père d'Aldona?

ADALBERT.

Je veux être le tien!

JAGHELLON.

La vengeance est d'un roi!

ADALBERT.

Le pardon d'un chrétien!

(Il le presse avec transport dans ses bras.)

JAGHELLON.

Honneur à vous! Soyez mon chef, mon bon génie!
Venez rendre Keystout à la Lithuanie!...
Les grands hommes jamais n'ont laissé d'héritier,
La mort frappe avec eux leur siècle tout entier;
Le ciel en est avare à l'époque où nous sommes :
Vivez, régnez longtemps pour le bonheur des hommes!

ADALBERT.

Ne parlons pas de moi!... Mes ans sont évolus;
Mon cœur est jeune encor, mais mon bras ne l'est plus!
Ce temple, ces autels, c'est tout mon patrimoine;
Le prince a disparu sous la bure du moine,
N'ayant plus qu'un espoir, une pensée, un vœu :
Ramener sa patrie à la foi du vrai Dieu!
Edvige est ton épouse, elle est aussi ma fille.
Oui, j'ai tout immolé, mon bonheur, ma famille,
Les larmes d'Aldona, ta sœur que tu trahis,
Tout! à ce sentiment : l'amour de mon pays!...
Fais comme moi, rends-lui les beaux jours de mon règne!
Que le faible t'honore et le puissant te craigne;
Sois juste, aime ton peuple autant que je t'aimais :
Vivant dans son amour, tu vivras à jamais!...
Et moi, je puis mourir; car, dans ce jour prospère,
J'ai retrouvé mon fils!

JAGHELLON.

J'ai retrouvé mon père!...

(Un coup de cloche; la paroi du fond se partage. — La salle du grand conseil, comme au premier acte.)

Ah! courons prévenir ce complot infernal,
Châtier l'imposteur devant le tribunal...

ADALBERT.

Au jugement de Dieu tu défendras ta cause;
Laisse-nous : c'est la loi qu'aujourd'hui je t'impose !...

(Au fond, sous le tableau de la Madone, le tribunal; douze juges sur douze siéges, celui du milieu vacant. — Sur la table, tendue de noir, une Bible, un crucifix, une armure couverte d'un voile et des flambeaux.)

SCÈNE VI.

ANNA, MARIE, EDVIGE, ADALBERT, JUGES, LE DUC DE VARSOVIE, HERMAN, LE PRIMAT, GARDES.

EDVIGE, la couronne au front, 2e gauche.

Ne me soutenez plus, arrêtez sur le seuil...
Anna, pourquoi ces pleurs et ces femmes en deuil?
Faut-il que leur présence ajoute à mes alarmes?
J'ai besoin de ma force et non de vaines larmes;
Demeurez, je l'ordonne!...

(Voyant Adalbert.)

Arbitre de mon sort,
Vous voyez si je tremble en face de la mort...
Vous m'avez ordonné, d'un front calme et sévère,
De monter sur ce trône où je trouve un calvaire;
Parlez! suis-je innocente ou coupable à vos yeux?

ADALBERT.

Ta cause, ô mon enfant, est la cause des cieux!
Viens! reçois du Seigneur, dont l'amour t'environne,
Reine, vierge, martyre, une triple couronne!

EDVIGE.

Merci!... Reçois mon âme, ô roi de l'univers!

LE PRIMAT, se levant.

L'accusée a paru, les débats sont ouverts.
Redoutables gardiens des divines colères!
O vous tous qui tenez dans vos mains tutélaires

Le glaive de la loi, la parole de Dieu;
La reine de Pologne est présente en ce lieu :
Faisons tous le serment de lui rendre justice!

(Il étend la main sur l'Évangile; tous les juges l'imitent.)

Reine Edvige, approchez.

HERMAN, ramassant l'écharpe à terre.

Page! qu'on avertisse
Les témoins du forfait... Vous voyez son effroi!...

(Manfred sort, 2e droit.)

EDVIGE.

L'écharpe de Guilhem... ici!... Malheur à moi!...

LE PRIMAT.

Duc, instruisez la cause.

LE DUC DE VARSOVIE.

Edvige, on vous accuse
D'avoir osé promettre à Guilhem de Raguse
Le trône de Pologne... et tantôt, cette nuit,
Dans les murs du palais de l'avoir introduit :
Est-il vrai? répondez!

EDVIGE.

C'est un mensonge infâme!...
Celui qui le soutient doit savoir que mon âme
N'eut jamais supposé tant de haine et de fiel
Dans un prêtre, un soldat!... j'en atteste le ciel;
Il ment, vous dis-je : il ment!... Sur le seuil de ce temple,
Moi, votre reine encor, je vous donne l'exemple
Du respect à nos lois qu'on veut faire oublier;
Tous mes aïeux sont prêts à me justifier!...
J'en atteste ce Dieu qui lit dans ma pensée;
De Guilhem au berceau j'étais la fiancée :
Mais mon père expirant m'a remis son honneur,
J'ai reçu la couronne au prix de mon bonheur.
Je suis du sang de France! Et qui de vous peut croire
Que mon règne ait terni quatre siècles de gloire?
Pour vous j'ai tout quitté; tout m'échappe en un jour,

Ma mère, mes amis, tous mes rêves d'amour ;
Pour vous ma vie entière a perdu tous ses charmes,
Et vous osez me faire un crime de mes larmes?...
Tantôt dans la chapelle, où j'ai fui pour prier,
J'ai vu couler le sang sous le fer meurtrier;
J'ai cru même entrevoir, frémissante et confuse,
Des armes, des drapeaux aux couleurs de Raguse :
Mais, j'en fais le serment sur les lois de l'État,
Guilhem n'est point l'auteur de ce lâche attentat!
Quel est-il ? Je l'ignore ; et s'il veut se défendre,
Demandez à cet homme : il saura vous l'apprendre!
Vous m'avez ordonné de parler, j'obéis ;
Mais si j'ai bien gardé l'honneur de mon pays,
Je m'en remets aux lois, mon suprême refuge,
Je m'en remets à Dieu, qui nous voit et nous juge!...
J'ai trouvé la Pologne en proie aux factions,
Je la rends glorieuse entre les nations;
Hier encore esclave, elle est libre ! elle est fière!
Voilà ce que j'ai fait : jugez ma vie entière!

LE DUC DE VARSOVIE.

Témoin accusateur, persistez-vous toujours?

HERMAN.

Oui, sans doute.

LE PRIMAT.

Songez qu'il y va de vos jours!

HERMAN.

Qu'importe!

LE DUC DE VARSOVIE.

Mais avant de vous perdre peut-être,
Herman, connaissez-vous le châtiment du traître?
La torture, les fers!

HERMAN.

Je l'ai dit, monseigneur;
La reine de Pologne a forfait à l'honneur.

LE PRIMAT.

Avant de prononcer entre la reine Edvige
Et son accusateur, la loi suprême exige
Qu'un témoin, par serment, vienne attester ici
La vérité du crime.

HERMAN.

Un témoin? Le voici!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALDONA, 2e droit, conduite par MANFRED

ADALBERT.

Ma fille!

HERMAN.

Paraissez! et venez la confondre!

ALDONA.

Juges, que voulez-vous? je suis prête à répondre!

EDVIGE.

Que me veut cette femme?

LE PRIMAT.

En accusant à tort,
Vous aurez mérité, dans ce monde, la mort,
Et les feux de l'enfer dans l'autre!

ALDONA.

Je suis prête!

ADALBERT, à part.

Malheureuse!

LE PRIMAT.

Adalbert, soyez notre interprète,
Et dictez au témoin la forme du serment.

ADALBERT, se levant.

« Sur la Trinité sainte et le saint sacrement,
Sur l'âme de mon père et ma vie éternelle,
Je jure devant Dieu, qu'Edvige est criminelle! »

ALDONA, d'une voix brisée.
« Sur l'âme de mon père...

HERMAN.
Aldona! quel effroi
Te saisit?

EDVIGE.
Aldona?...

HERMAN,
La reine est devant toi...

ALDONA.
La reine!... « Sur ma vie éternelle, je jure...

HERMAN.
Devant Dieu...

ALDONA.
« Devant Dieu! »

ADALBERT.
Qui punit le parjure!

ALDONA, le reconnaissant.
Grâce, mon père!...

LE PRIMAT.
Assez!

HERMAN.
Folle! tu m'as perdu;
Va-t-en!

ADALBERT.
Ma fille! hélas!...

(Aldona sort, 2e droit.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ALDONA.

LE PRIMAT.
Ce témoin entendu,
Votre accusation retombe sur vous-même,

Coupable au premier chef d'outrage et de blasphème...
Qu'on l'arrête à l'instant!

(Deux gardes se placent à ses côtés.)

HERMAN.

Je n'en soutiens pas moins
Que les amis d'Edvige ont payé vos témoins;
Guilhem est leur complice... en faut-il une preuve?
Ce testament!...

LE DUC DE VARSOVIE.

Voici son page...

MORSTIN, en entrant.

Au bord du fleuve
On a trouvé cette arme et des traces de sang;
Le corps a disparu : mais un écrit récent,
Percé de ce poignard, me désigne mon maître.

(Il dépose un poignard et une lettre sur le tribunal.)

HERMAN.

Je suis sauvé!...

LE PRIMAT.

Madame, osez-vous reconnaître
Ce message à Guilhem?

EDVIGE.

Oui, je le reconnais!...

HERMAN, rejetant le voile noir de l'armure.

Voyez! l'aigle d'argent, l'écusson polonais!...

EDVIGE.

Son armure, grand Dieu!... c'est donc moi qui le tue!

(Les juges se lèvent et délibèrent.)

HERMAN, descendant vers la reine.

Vous voilà sous mes pieds, frémissante, abattue,
Comme j'étais hier encore, à vos genoux!
Maintenant la partie est égale entre nous;
C'est moi qui vous exile : et, malgré vos prestiges,

Le sénat m'appartient, l'or a fait des prodiges!
Un mot d'espoir, un seul! je puis tout réparer...

EDVIGE.

Jamais!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; les deux portes latérales s'ouvrent; DIX CHEVALIERS armés, parmi lesquels JAGHELLON, la visière baissée; VITOLD et TARNOWSKI, MORSTIN et MANFRED.

LE PRIMAT, lisant la sentence.

« A tous présents, nous faisons déclarer
Sur preuves et témoins, qu'Edvige de Hongrie,
Et jadis notre reine, est coupable et flétrie
Du crime d'adultère; et que, par conséquent,
L'interrègne commence et son trône est vacant. »

HERMAN, reprenant son poignard.

Victoire!

EDVIGE.

Je me meurs!...

ADALBERT.

Grand Dieu! qu'on l'environne!...

ANNA.

Évanouie!

HERMAN.

A moi la reine et la couronne!

(Edvige, entre les bras d'Anna et de Marie, sort, 2e gauche, pendant que les juges s'éloignent, 2e droit.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, moins EDVIGE, ANNA, MARIE, LE PRIMAT et LES JUGES.

LE DUC DE VARSOVIE[1].

Chevaliers, arrêtez! j'en appelle en ce lieu
Du tribunal suprême, au jugement de Dieu!

VITOLD [6].

Mon défi, noble duc, a prévenu le vôtre;
Et le champ m'appartient.

HERMAN [1].

Je reçois l'un et l'autre.

VITOLD.

Le mien te suffira.

LE DUC DE VARSOVIE.

Vous raillez, monseigneur;
Il n'appartient qu'à nous de venger notre honneur,
De châtier ce moine insolent et farouche.

ADALBERT [2].

La couronne est au peuple; insensé qui la touche!

HERMAN.

Quoi! douze champions de l'honneur conjugal?
Autrement, le combat serait trop inégal;
Mais qui veut commencer? Qui se sent le plus digne
De tomber sous mon bras?

ADALBERT.

Qu'un scrutin le désigne!

HERMAN.

D'accord...

(A Manfred, à part, en désignant Vitold.)

Ce sera lui!...

ADALBERT, à Tarnowski.

Votre casque.

TARNOWSKI [3], le remettant à Manfred.

Un Germain
Ne l'a jamais touché sans périr de ma main:
Prenez!

(Un flot de cheveux blancs couvre ses épaules.)

LE DUC DE VARSOVIE.

Êtes-vous prêts, messeigneurs?

VITOLD ET LES CHEVALIERS.

Nous le sommes!

ADALBERT, *écrivant les noms et les jetant dans le casque.*

Le ciel juge à présent la justice des hommes !

(Les chevaliers étendent la main vers le casque.)

LE DUC DE VARSOVIE.

Nous jurons devant Dieu, sans crainte, sans remord,
De combattre avec toi dans un duel à mort,
Par le fer ou le feu, le poignard ou la hache ;
Qui demande merci sera traité de lâche !

HERMAN, *de même.*

Je jure par le ciel, l'enfer ou le néant,
D'ameuter contre vous le Nord et l'Orient ;
Jusqu'au jour de vengeance, où tous les fils des Slaves,
Hongrois et Polonais, deviendront nos esclaves !...

JAGHELLON, *s'avançant.*

Tu mens, vil renégat !

HERMAN.

Mais qui donc êtes-vous ?

(Jaghellon découvre sa visière.)

TOUS.

Le roi !

JAGHELLON [5].

Nous, Vladislas, attestons devant tous
Qu'Edvige, notre reine, est innocente et pure ;
Disons cet homme atteint de fraude et d'imposture,
Du crime capital de haute trahison,
Dont il faut que sur l'heure il nous rende raison,
En face d'une tombe ouverte... A toi ce gage,
Dont je frappe et flétris ton indigne visage !

(Il lui jette son gantelet.)

HERMAN.

Malheureux !

TOUS.

Arrêtez !

HERMAN.

Ah ! traîtres ! vous croyez

Pouvoir impunément me fouler à vos pieds ?
Eh bien ! regardez-moi ; j'ai ressaisi le glaive :
Le moine a disparu, le croisé se relève !...

(Il jette son manteau et paraît complétement armé.)

ADALBERT, à Morstin.

Qu'on lui donne ce casque...

HERMAN, la main dans le casque.

Écoutez-moi d'abord !...
Au nom de Wallenrod, grand-maître de Malborg,
Moi, komthour de Riga, votre vassal naguère,
J'apporte à votre race un message de guerre !
Ce n'est pas un vain nom signé sur un cartel
Que j'appelle et défie à ce combat mortel ;
Guerre à tout ce pays ! guerre ardente et funeste,
Et telle que jamais les Russes ni la peste
Ne vous l'ont déclarée !... Oui, déjà vos parents,
Vos frères, vos amis, se pressent dans nos rangs ;
Des proscrits sans honneur ! des traîtres que nous donne
L'espoir ambitieux d'obtenir la couronne !...
Ah ! vous m'avez chassé de ces murs ?... nous verrons !
Bientôt je reviendrai les jeter sur vos fronts
Pour vous écraser tous, de même que je presse
Tous vos noms réunis sous ma main vengeresse !...
Celui que je choisis va tomber le premier,
Dût votre aigle royal couronner son cimier ;
Rien ne le sauvera, ni Satan, ni Dieu même :
Par l'enfer, je le jure !

ADALBERT.

Anathème !

TOUS, étendant les mains.

Anathème !

LE DUC DE VARSOVIE.

Décidez votre choix ; vous combattrez demain.

HERMAN, jetant un nom.

Lisez !

MANFRED, ramassant.

Vitold !

TOUS.

Vitold !

VITOLD[3], passant du côté d'Herman.

Tu mourras de ma main.

JAGHELLON.

Frère, à moi le combat !

VITOLD.

Cette gloire où j'aspire,
Je ne la cède pas même au prix d'un empire.

HERMAN.

C'est comme il vous plaira !... Manfred, avant trois jours,
Qu'on m'attende à Malborg.

(Le page s'éloigne.)

VITOLD.

On t'attendra toujours.

JAGHELLON.

Je serai ton garant... Achevons la besogne :
Justice pour Edvige, et gloire à la Pologne !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Une crypte (église tumulaire) sous la cathédrale. — Tombeaux des rois de Pologne, 1er droit; statues en fer couchées sur des socles de granit. — Un autel, 1er gauche, avec le monument de Kasimir. — A la muraille, une épée; une lampe au milieu de la voûte. — Ouvertures latérales, 3e droit et gauche. — Une autre entrée souterraine communiquant avec le Vavel, masquée par le monument; escalier au-dessus. — Nuit.

SCÈNE I.

HERMAN, seul.

Il faut qu'Edvige meure... Oui, c'est le seul moyen
D'éloigner Jaghellon... Je romprai ce lien!
Aujourd'hui l'interrègne, et demain la régence;
Un partage peut-être!... Avant tout, ma vengeance.

SCÈNE II.

HERMAN, ALDONA, venant par l'escalier souterrain.

HERMAN.

Aldona, c'est ainsi que tu tiens ton serment?
Malheur à toi, perfide!

ALDONA.

Oui, malheur!... au moment

Où je portais la main sur ce livre terrible
Que vos juges nommaient l'Évangile ou la Bible,
Le spectre de Keystout, de sa tombe élancé,
L'a fermé devant moi...

HERMAN.

Quel vertige insensé!

ALDONA.

Lorsque je m'égarais sous ces voûtes funèbres,
Son ombre m'apparut au milieu des ténèbres :
« Sois chrétienne, dit-il en me tendant les bras,
Et dans le sein de Dieu tu me retrouveras. »

HERMAN.

Ou du néant, qui sait?... l'herbe croît sur sa tombe!
Cette rouille, Aldona, c'est ton sang!...

ALDONA.

Qu'il retombe
Sur la tête d'Edvige!

HERMAN.

Eh bien! sers mon dessein;
Ce poignard, oses-tu le plonger dans son sein?...

ALDONA.

Donne!...

HERMAN.

Auras-tu l'audace et l'ardeur de ma haine?

ALDONA.

Donne!!...

HERMAN.

A toi ce poison; ce poignard à la reine!

ALDONA.

Donne!!!... Dieux paternels, venez me secourir!

HERMAN.

La perdre et me venger!

ALDONA.

Me venger et mourir!

(Elle s'éloigne, 1[er] droit; Herman sort, 3[e] gauche.)

SCÈNE III.

EDVIGE seule, entrant par le fond, et s'avançant vers l'autel avec l'écharpe de Guilhem et la couronne.

Gage de mon serment, voile que je révère,
Débris cher et sacré d'un passé de bonheur;
Quand j'immole aujourd'hui ma tendresse à l'honneur,
C'est donc tout ce qui reste à ma douleur amère?...
Car je n'ai plus de mère!
Et, pour me consoler, je n'ai rien que toi seul;
Voile des souvenirs, que n'es-tu mon linceul!

Je m'incline, en pleurant, sous ta loi rigoureuse;
J'ai vu fuir l'espérance au printemps de mes jours...
Renoncer à Guilhem? l'oublier pour toujours?
Plus j'y pense, ô mon Dieu! plus je suis malheureuse!
O destinée affreuse!
Et mes pleurs n'auront plus de témoin que toi seul...
Voile des souvenirs, que n'es-tu mon linceul!

Détourne les malheurs qu'aujourd'hui tu m'annonces,
Grand Dieu! j'ai tant souffert, et je n'ai pas seize ans!
Quoi! mon front est paré de ces riches présents,
Quand le tien, doux Sauveur, est couronné de ronces?...
Les vœux que tu prononces,
Mon âme! n'auront plus d'autre objet que Dieu seul;
Voile des souvenirs, que n'es-tu mon linceul!

Reçois ce sacrifice, ô divine statue!
L'offrande de mon cœur... qu'il repose à jamais
Avec le souvenir de tous ceux que j'aimais,
Sous ce voile de deuil dont je t'ai revêtue...
Désespoir qui me tue!...
Et maintenant, mon Dieu, je me livre à toi seul...
Voile des souvenirs, tu seras mon linceul!

Adieu donc... Que la main qui t'aura détachée,
Toile sainte, à jamais périsse desséchée;

Le jour où son anneau doit me rendre ma foi,
Ce jour, il doit mourir... Guilhem! pardonne-moi...
(Elle s'endort en priant sur les marches de l'autel.)

SCÈNE IV.

EDVIGE, ADALBERT, JAGHELLON, puis VITOLD.

ADALBERT.

De Kasimir le Grand voici le mausolée...
Approchons ; elle dort! pauvre enfant désolée...
Repose en paix... Déjà ton âme est dans les cieux;
Que l'ange de l'oubli descende sur tes yeux :
Dors!... Le réveil pour toi serait la mort peut-être...

JAGHELLON.

De quel tendre respect sa beauté me pénètre!
Et j'ai pu l'accuser!... Comment puis-je, Seigneur,
Expier mon offense?

ADALBERT.

En vengeant son honneur.

JAGHELLON.

Oui, c'est mon droit.

ADALBERT.

Hier, dans le conseil nocturne,
Le nom seul de mon fils fut jeté devant l'urne ;
S'il fallait cependant qu'Edvige succombât
Ou qu'un autre que toi fût vainqueur du combat,
Ton nom serait flétri d'un sanglant anathème;
C'est toi qui combattras : tu sais bien que je t'aime!

JAGHELLON.

Merci!

ADALBERT.

Sur ce tombeau, viens jurer à genoux
De rendre glorieux le nom de son époux.

Du meilleur de nos rois voilà tout ce qui reste...
Cette arme est consacrée à la Vierge céleste :
Elle est à toi !... Ce fer, dans sa puissante main,
Du cœur des ennemis lui frayait le chemin...
Vladislas! prends ce glaive, et tu vaincras, te dis-je !

JAGHELLON.

Je jure par ce fer de venger mon Edvige,
Ou de mourir... Et toi que j'ai pu soupçonner,
Ange de la Pologne, il faut me pardonner!
Si je fus criminel, chère et sainte victime,
Mon amour, mes regrets sont plus grands que mon crime ;
Au prix de tout mon sang je veux l'anéantir,
Reçois donc cet anneau, gage de repentir !
C'est celui d'un rival dont mon âme est jalouse ;
Pour que la gloire un jour dise de mon épouse :
« Vladislas lui promit sur ce don solennel,
Pour l'offense d'une heure, un amour éternel ! »

(On entend le canon; Vitold parait dans le fond.)

VITOLD, lui tendant les bras.

Mon frère !...

JAGHELLON.

Dans vos bras ma force est retrempée !

ADALBERT.

Enfants, soyez bénis...

JAGHELLON.

Donnez-moi cette épée !...

(Adalbert détache le glaive et le lui donne; ils sortent par le fond.)

SCÈNE V.

EDVIGE, ANNA.

EDVIGE, s'éveillant.

Où suis-je ?...

ANNA.

Gloire à vous, mon Edvige, ma sœur ;

Le conseil souverain nous donne un défenseur :
Le champ-clos doit s'ouvrir aux clartés de l'aurore!

EDVIGE.

Ce noble défenseur, quel est-il?

ANNA.

Je l'ignore;
On m'a dit seulement que trois coups de canon
Doivent nous annoncer sa victoire et son nom..,
L'arme au poing, que ne puis-je écraser le mensonge!...

EDVIGE.

Tantôt, ma mère en deuil m'apparut dans un songe,
Là, devant cet autel, adorant le Sauveur.
Un ange à ses côtés priait avec ferveur...
J'entendais sa prière, aussi pure, aussi calme
Que la brise du soir... quand soudain, de sa palme
Il me montre les cieux, il m'appelle trois fois;
Il parle, et mes sanglots interrompent sa voix :
« Edvige! le Seigneur te choisit pour épouse;
Et de cette union, dont la terre est jalouse,
Naissent pour le pays, sous ton aile abrité,
Trois époques de gloire et de prospérité... »
Tout à coup, l'éclair brille; et le linceul des âges,
S'ouvre à mes pieds : je vois, j'entends de noirs présages!
Quels sont ces flots de sang, ces abîmes de feu?
Où vont ces orphelins, ces proscrits? O mon Dieu!
Le dernier Jaghellon profané dans sa tombe!
Sous les rois conjurés quel grand peuple succombe?
Malheur aux nations qui le laissent mourir!...
Cet ange radieux dont l'aile va s'ouvrir,
C'est lui, mon fiancé! des torrents de lumière,
D'ineffables splendeurs inondent ma paupière...
Quand soudain, j'aperçois, en le reconnaissant,
Sur sa blanche tunique un poignard teint de sang!...
Il me rend son anneau... puis, des hymnes funèbres
Vont, suivant un cercueil, au séjour des ténèbres;

Et les spectres disaient, en passant près de moi :
« La Pologne est ta mère, et le peuple est ton roi !... »
Ce n'est donc pas un songe ? ô ma mère chérie !
Je n'ai plus de parents, je n'ai plus de patrie !

ANNA.

Bannissez loin de vous ces images de deuil,
Au nom du peuple entier dont vous êtes l'orgueil ;
Tantôt, quand nous étions devant la cour suprême,
J'ai vu, dans son tableau, la Madone elle-même
Qui semblait vous sourire : et le divin enfant
Attachant avec grâce à ce front triomphant
Une blanche auréole...

EDVIGE.

Oui, celle du martyre !
Le froid de ces tombeaux me saisit et m'attire...
Une secrète voix m'avertit chaque jour
Que ma mère m'attend au céleste séjour ;
Que rien ne restera de moi, sur cette terre,
Pas même un souvenir, un regret solitaire...
Rien, sinon ce linceul attaché sur la croix,
Dont j'ai couvert mon âme, aux pieds du roi des rois !
Héritière des Piast, reconnais ta famille...
Nièce de Kasimir, je veux rendre à sa fille
Ce brillant cercle d'or que ta race a porté :
A toi le diadème, à moi la liberté !

ANNA.

Tu veux donc t'envoler chez tes frères, les anges ?
Vois, je pleure à tes pieds ! Tes souhaits sont étranges !
Demeure parmi nous, toi, si chère à nos yeux,
Ou prends-moi sur ton aile, en fuyant vers les cieux !

EDVIGE.

Ma tâche est accomplie et la tienne commence ;
Moi, j'attends seulement que l'ange de clémence,
Inclinant sur mon front sa couronne de lis,
Montre un jour plus limpide à mes yeux affaiblis ;

Et me dise, en prenant son essor vers la nue :
« Viens, ma sœur, Dieu t'appelle, et ton heure est venue ! »
Qu'importe... si je meurs, la Pologue vivra ;
Par moi, libre et puissante, elle me bénira...
Le pauvre peuple ira prier pour son Edvige...
Règne pour son amour : tout le reste est prestige !
Peut-être alors, touché d'un rayon du Seigneur,
Vladislas, ton époux, te devra son bonheur ;
Et je prierai pour toi, pour ta douce Marie,
Comme je vous bénis, au nom de la patrie !...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARIE.

MARIE, entrant du fond.

Déjà le peuple armé veut combattre pour nous...
Le roi résiste en vain...

EDVIGE, entre Anna et Marie.

Voici l'heure... à genoux !...
O Christ ! ô Dieu martyr, sauve un pays que j'aime,
Au prix de ma couronne, au prix de l'honneur même ;
Fais que tous ses enfants s'étreignent, dès ce jour,
Dans un baiser de paix, d'alliance et d'amour !
Celui qui veut ma honte, ô divine Madone,
Daigne lui pardonner, comme je lui pardonne ;
Inspire la clémence au cœur des combattants...

(Se levant.)

Va chercher le primat... oui, lui seul, je l'attends...

ANNA.

Viens, Marie... à bientôt !...

(Elles sortent par le fond. — Le jour naissant rougit la rosace de l'autel et la statue de Kasimir.)

SCENE VII.

EDVIGE, seule.

Soleil, source de vie!
Tu parais, roi du ciel, et la terre est ravie;
Salut, reflet de Dieu!... Ta flamme, astre vermeil,
De ces géants tombés n'atteint plus le sommeil,
Et l'éternité seule, éclairant leurs fronts mornes,
Marque un jour infini, dans l'espace sans bornes!...
Toi, le premier des Piast, fils du peuple élu roi,
Boleslas, né païen, couronné par la foi;
Toi leur fils, Kasimir, le juste, le superbe,
Moissonneur las de gloire, incliné sur ta gerbe;
Toi, mon père, Louis, qui dors sous ce rocher,
Dont jamais nos voisins n'oseront approcher;
Vous tous, que l'aigle blanche a couvés sous son aile!...
Je veux rendre après moi la Pologne éternelle :
Que mon honneur succombe, ou qu'il soit triomphant,
J'abdique entre vos mains... bénissez votre enfant!
Dominer le Teuton, vaincre l'idolâtrie,
Rendre aux mères la paix, aux proscrits la patrie,
Donner au monde slave un symbole, une loi,
Est-ce assez pour mourir? Vous tous, répondez-moi!...

(Un deuxième coup de canon, puis une fanfare. — Aldona paraît derrière le monument.)

Jadis, peuple fait homme, à ce cor qui résonne
On voyait se dresser ta royale personne,
Plus grande par le cœur que par la royauté;
Ta forte main saisir le glaive à ton côté :
Aujourd'hui, tu ne peux soulever ta paupière...
Le jour brille, et tu dors sur ta couche de pierre!
Seule au monde, à seize ans, laisse-moi m'endormir,
Dans ton linceul de gloire, ô grand roi Kasimir!...

(Elle se penche au pied du monument.)

SCÈNE VIII.

ALDONA, EDVIGE.

ALDONA, après avoir traversé le théâtre.

Me venger et mourir... O toi, sombre furie,
Nïa, viens à mon aide!... Approchons; elle prie?
Keystout priait aussi quand ce fer l'a frappé!...
Pourquoi donc ce sanglot de son âme échappé?
Des pleurs?... Non, tu vivras! Essayons d'autres armes.
Ce poison doit tarir la source de mes larmes...
Reine Edvige!...

EDVIGE.

Est-ce toi qui m'instruis de mon sort,
Chère Anna?

ALDONA.

Reine Edvige!!...

EDVIGE.

Est-ce un cri de la mort
Qui m'appelle du sein des tombeaux?...

ALDONA.

Reine Edvige!!!...
Achève ta prière... il faut mourir, te dis-je;
C'est moi!

EDVIGE.

Ciel! Aldona?

ALDONA.

Non! la mort qui t'attend!...

EDVIGE.

Malheureuse, plus bas!... Kasimir nous entend!

(Le tocsin se fait entendre jusque vers la fin de cette scène; le théâtre s'éclaire peu à peu.)

ALDONA.

Écoute! Le tocsin fait vibrer ces murailles;
Cette cloche de mort sonne tes funérailles!...

Avant que cet airain n'ait cessé de frémir,
Tu vas, dans ce tombeau, rejoindre Kasimir;
Ton lâche défenseur va tomber sur l'arène,
Et son sang rejaillit sur l'honneur d'une reine!...

EDVIGE.

Mon honneur est à Dieu! Mais, que t'ai-je donc fait?

ALDONA.

Ce que tu m'as fait, toi?... Je suis folle, en effet...
Mais regarde-moi bien!... Ta surprise est étrange...
C'est ma foi, ma patrie et mes dieux que je venge!
C'est toi qui me ravis tout espoir ici-bas :
Le cœur de Jaghellon... il t'aime, n'est-ce pas?

EDVIGE.

Je n'ai pas souhaité son amour ni ta haine.

ALDONA.

Tu ne veux pas qu'il t'aime?

EDVIGE.

Aldona, je suis reine!

ALDONA.

Mais il t'aime, entends-tu, comme il n'aima jamais.

EDVIGE.

Dieu l'a fait mon époux; et moi, je m'y soumets!...

ALDONA.

Reine Edvige, oh! pardon! j'étais une insensée!
N'as-tu pas enchaîné son cœur et sa pensée
Par l'attrait d'un grand nom, la douce royauté
D'un front épanoui dans toute sa beauté?...
Mais, puisque tu connais les paroles secrètes
Pour embraser l'éclair, ou calmer les tempêtes,
Fais qu'il ne t'aime plus!

EDVIGE.

Tu me prêtes en vain,
A moi, faible mortelle, un pouvoir tout divin,
Je ne puis que prier ce pouvoir tutélaire
Qu'un sourire de Dieu te console et t'éclaire!

C'est en lui que deux cœurs séparés par le sort
S'uniront enflammés d'un éternel transport!...
N'as-tu pas des parents, une mère adorée?

ALDONA.

Ma mère... mes parents... à moi, déshonorée?
A moi, qui vais mourir?... le jour m'est odieux;
Rien, je n'attends plus rien des hommes ni des dieux!
Ma mère, c'est Vilno, c'est la Lithuanie,
Ses autels profanés, et sa race bannie;
C'est tout ce que j'aimais dans ce vaste univers,
Expirant sous le glaive ou flétri par les fers;
C'est tout un peuple esclave et rêvant la vengeance:
Car son lâche oppresseur n'eut jamais d'indulgence!
Mes parents, sont les morts; ma foi, c'est le néant,
Qui nous brise le front sous son pied de géant;
C'est ce délire affreux qu'en nos cœurs font éclore
La haine et le mépris de celui qu'on adore!...
L'amour de Jaghellon, idolâtre ou chrétien,
Cause de mon malheur, te présage le tien;
Les dieux n'ont pas béni votre hymen sacrilége!
Vous, vous avez le ciel, l'éternité! que sais-je?
Nous n'avons que ce monde, où l'on meurt sans retour:
Son cœur est ma patrie, et mon ciel son amour!...
Edvige... à tes genoux... c'est en toi que j'espère...
Jaghellon m'a perdue... il a tué mon père!

EDVIGE.

Et tu l'aimes, grand Dieu!...

ALDONA.

Je voudrais le haïr,
Mais ce cœur insensé ne veut pas obéir!...
On m'a dit que ta foi, c'est le désert de l'âme;
Qu'elle éteint ses ardeurs: la nôtre les enflamme!
Mon dieu, mon tout, c'est lui! Mais tu ne peux savoir,
Enfant, ce qu'est l'amour sans bornes, sans espoir!

EDVIGE.

Guilhem!...

ALDONA.

Tu l'aimes donc?... sans moi, tu serais veuve...
Prends cet écrit!

(Elle lui remet une lettre.)

EDVIGE.

Guilhem!!...

ALDONA.

Au Vavel, près du fleuve.
Il expirait sans moi, le front pâle et glacé;
Mais je puis le sauver...

EDVIGE.

Guilhem!!!

ALDONA.

Tu l'as chassé;
Je réponds de ses jours, moi, la pauvre païenne,
Ta rivale Aldona!... Viens, ta main dans la mienne,
Nous irons le rejoindre; et tes yeux sur ses yeux,
Tu les verras s'ouvrir à la clarté des cieux...

EDVIGE, *lisant.*

« Le jour où tu cesserais d'être à moi, j'ai juré de mourir, et je meurs... Au seuil de l'éternité j'espérais te revoir une dernière fois, tu ne l'a pas voulu... je te pardonne et te bénis!... Cette lettre écrite avec mon sang sera désormais tout ce qui doit te rester de ton fiancé!... »

ALDONA, *lui prenant la main.*

Cet anneau, c'est le sien!...

EDVIGE.

Grand Dieu!

ALDONA.

Qui t'épouvante?

EDVIGE.

Là! regarde... il expire! et moi, je suis vivante!...
Va!... rends-lui cet anneau... Grâce! pitié pour nous!
Sa vie, au nom du ciel!... je t'implore... à genoux...

ALDONA.

Veux-tu fuir avec lui, si je fais ce prodige?
Renonce à Jaghellon, Guilhem vivra, te dis-je!
Vous irez loin, bien loin! et tous deux oubliés...

EDVIGE, tombant à genoux.

Qu'il soit sauvé, qu'il vive, et je meurs à tes pieds!

ALDONA.

La reine de Pologne aux pieds de sa rivale?
Entre nous sa frayeur a comblé l'intervalle?
Je suis vengée!... Allons, debout! Viens avec moi;
Guilhem a ton amour...

EDVIGE.

Vladislas a ma foi!

(Un 3e coup de canon. — La cloche cesse de sonner.)

ALDONA [2], tirant son poignard.

Tremble donc! car déjà cette lutte me pèse!

EDVIGE [1].

Frappe! Je suis chrétienne, et je suis Polonaise!

ALDONA.

Tu me suivras!...

EDVIGE.

Jamais!...

(Elle tombe au pied de l'autel; on entend des cris de joie hors de la scène, et l'air national polonais.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, ANNA, MARIE, MORSTIN, arrivant par le fond, puis ADALBERT et VITOLD.

ALDONA.

Entends-tu ces clameurs?

ANNA, MARIE et MORSTIN, dans le fond.

Victoire à Vladislas!

ALDONA.

Il triomphe?... eh bien, meurs!...

(Elle s'élance le poignard levé sur Edvige; Adalbert paraît.)

ADALBERT [2].

Aldona... mon enfant!...

ALDONA [3].

Dieu du ciel!... Ce fantôme...
C'est bien lui! je le vois!... Oui, du sombre royaume
Il devait m'apparaître, au jour de mon trépas!...

(Adalbert lui tend les bras; Aldona veut s'y précipiter, elle aperçoit la croix sur le sein de son père et recule.)

Mon père... Ah! cette croix!... je ne vous connais pas!

VITOLD [4], la désarmant.

Rends-moi ce fer!

ALDONA [5], avec rage.

Vitold!... Que ne l'ai-je étouffée!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, JAGHELLON, LE DUC DE VARSOVIE, LE PRIMAT, TARNOWSKI, LES CHEVALIERS.

LE PRIMAT et LES CHEVALIERS, fléchissant le genou devant Edvige.

Gloire à la reine!

LE DUC DE VARSOVIE [3].

A vous, madame, ce trophée
Le glaive et le collier de ce traître sans foi,
L'assassin de Guilhem!

EDVIGE.

Et son vengeur?

JAGHELLON [4].

C'est moi!...

ALDONA.

Lui!...

JAGHELLON.

Frappé comme un chêne abattu par l'orage,
Il reconnaît Keystout et jette un cri de rage;

Tout à coup, saisissant mon poignard : « Un Germain
Ne doit périr, dit-il, que de sa propre main! »
En se perçant le cœur il s'est rendu justice.
Que la gloire d'Edvige en tous lieux retentisse;
Que les Slaves, brisant un pouvoir détesté,
S'unissent par l'amour, la foi, la liberté!

ALDONA, prenant le poison.

Je mourrai donc! assez de honte... à toi, perfide!...

ADALBERT.

Oh! ma fille!...

ALDONA.

Anathème à l'ingrat parricide!
Que l'horreur, le mépris, accompagnent partout
Vladislas votre roi, l'assassin de Keystout!

VITOLD [6].

Ma sœur!

ALDONA [5].

Oses-tu bien, esclave téméraire,
Prendre ici, devant moi, le saint nom de mon frère?
Toi, mon frère, as-tu dit! Le sang du ravisseur
A-t-il déjà lavé les affronts de ta sœur?
D'une sainte victime a-t-il vengé la cendre?
C'est Vitold qu'il se nomme; on t'appelle Alexandre!
Va, tu n'es pas mon frère...

(A Jaghellon.)

Et toi, pour qui je meurs,
Traître! jouis en paix du fruit de nos malheurs;
Mais puisse de ton sang, entaché d'infamie
Naître, un jour, de démons une race ennemie,
Qui, jaloux de régner sur ce peuple insolent,
Aux pieds de ses bourreaux le jettent tout sanglant!
Puisse le dernier roi de cette race immonde
Voir ton peuple détruit, dispersé dans le monde;
Et lui-même expirer, l'instrument et l'appui
Des esclaves d'hier, des tyrans d'aujourd'hui!...

Va ramper jusqu'au trône, aux pieds de ta complice ;
Mais bientôt cet amour deviendra ton supplice :
Et lorsqu'à tes forfaits l'univers applaudit,
Vladislas... reine Edvige... Aldona vous maudit !

(Elle meurt entre les bras de son père et de Vitold.)

EDVIGE.

Et moi, je te bénis; malheureuse victime,
Dieu te juge et t'absout, car ta mort fut un crime :
Cœur de feu, tu n'as pu survivre à ton amour...
Pauvre exilée, adieu, remonte à ton séjour !...

(Un rayon de soleil couronne le front d'Aldona.)

ADALBERT, tombant à genoux.

O Christ ! que ta clarté dans son âme s'épanche!

JAGHELLON, prenant un drapeau.

Chevaliers, à Malborg! Victoire à l'aigle blanche!

FIN D'EDVIGE DE POLOGNE.

EXTRAIT DU JOURNAL *LE THÉATRE.*

Le 12 juin dernier, la pièce en vogue au boulevard a cédé la place à un drame en cinq actes, intitulé *Edvige de Pologne,* dû à la plume élégante et patriotique de M. Christien Ostrowski. La plupart des journaux parisiens ont rendu compte de cette représentation, qui a été couronnée par le cri de « *Vive la Pologne!* » jeté par toute la salle. Cette acclamation seule suffirait pour dignement récompenser le poëte. Au moment où nous nous proposions de payer à cette œuvre son juste tribut d'éloges, on nous communique ces quelques vers adressés à l'auteur par M. Eugène de Pradel. Nous ne pouvons mieux faire que donner la parole au spirituel improvisateur :

A plus d'un titre on est poëte;
Vous, digne du laurier divin,
Du Parnasse touchez le faîte :
Moi, je suis à peine écrivain.
Négligeant les beautés du style,
Ma muse légère et facile
N'atteint pas à cette hauteur;
Mes rimes, venant à paraître,
Expirent en recevant l'être :
Je ne suis qu'improvisateur.
Les vôtres, riches, cadencées,
Couronnant de grandes pensées,
Vivront pour la postérité.
Je vis de pain, vous d'ambroisie;
Et pourtant, de la poésie
J'invoque la fraternité!
. . . .

EUG. DE PRADEL.

Juin, 1850.

LA LAMPE DE DAVY

OU

L'AMOUR ET LE TRAVAIL

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS.

THÉÂTRE DE L'ODÉON

19 JUIN 1854.

24

PERSONNAGES.

HUMPHRY DAVY, chimiste.
MINA MAC'ALLAN, sa pupille.

La scène est à Penzance, dans les Cornouailles, vers 1810.

AUX ARTISTES ÉTRANGERS.

Cette bluette, improvisée en 1844, reçue en 1849, et jouée en 1854, a mûri dans mes cartons juste le temps qu'il a fallu aux Grecs pour faire le siége de Troie, et dix fois autant qu'il n'en faudrait à MM. tels ou tels pour faire fortune sur une scène quelconque, avec de l'argot de vaudeville et des mots à double entente. Six mois d'un labeur opiniâtre et de sacrifices de toute sorte ont à peine suffi pour trouver et réunir deux jeunes artistes de bonne volonté; certains grands acteurs de Paris ayant déclaré qu'un dialogue en un acte était trop au-dessous de leur talent. N'est-il pas au moins bien étrange que, si les faiseurs indigènes sont partout accueillis comme des demi-dieux; caressés, choyés, cousus d'or et criblés de décorations; s'ils sont honorés plutôt à cause de leur qualité de Français que d'habiles praticiens, les artistes étrangers à Paris sont, bien au contraire, soumis à toutes les vexations d'un stage interminable; réduits à la nécessité de passer par les mains d'une foule de gens peu scrupuleux sur les moyens de s'enrichir; rançonnés, éconduits, molestés jusqu'à voir pousser des cheveux blancs à leurs œuvres, et, parfois même, ce qui est plus grave, à leur menton! Faut-il attribuer cette cruelle ingratitude au grand nombre d'hommes de génie qui écrivent actuellement en France pour le théâtre? Nullement; et la commission des récompenses offertes aux chefs-d'œuvre littéraires se plaint chaque année de ne trop savoir où placer sa richesse. Est-ce plutôt à la défaveur qui s'attache à la qualité d'étranger, à cette matière taillable et corvéable à merci, et qui, chose surprenante! frappe cette classe déshéritée jusque dans ses productions françaises? C'est pro-

bable; car beaucoup d'autres et bien plus appuyés que moi, depuis Giacomo Meyerbeer jusqu'à Henri Heyne, ont éprouvé les mêmes mécomptes et souffert les mêmes tribulations. Attendre, postuler, se morfondre des années entières, si l'on n'a pas une clef d'or pour se faire ouvrir le cabinet d'un impresario privilégié ou d'un premier rôle en renom, telle est la destinée invariable de l'artiste étranger, écrivain, compositeur ou simple exécutant, qui s'avise de chercher, dans ce pays de la cabale et des jugements faits à l'avance, sa part de renommée ou sa place au soleil de Dieu. Point de grâce, point de quartier pour vous, eussiez-vous tout l'entregent de Scribe, doublé de l'esprit de Dumas, si vous ne pouvez produire un acte de naissance daté de Pézenas ou de Quimper-Corentin; à l'exception toutefois de la musique et de la danse, admises en France à titre d'importation exotique, n'ayant que fort peu de traits de ressemblance avec la gaudriole et le cancan. Soyez donc musicien ou danseur, s'il plait au ciel; mais auteur dramatique? point n'y songez, à moins que vous n'ayez quatre ou cinq petits millions. On est bien plus habile que vous, et vous faites concurrence à une *industrie* parisienne érigée en société... j'allais dire en monopole. Tout en protestant contre cette flagrante iniquité, je déclare qu'elle fait le plus grand tort à l'art français lui-même, copiste par sa nature, et qui, depuis quelque vingt années au moins, se débat dans l'isolement, l'impuissance et la vulgarité.

C'est donc aux artistes étrangers, à ces innocentes victimes de l'esprit exclusif et jaloux du CHACUN POUR SOI, considéré comme esprit national, que j'adresse cet opuscule avec cette leçon, dont ils ne manqueront pas de profiter, s'ils veulent s'épargner à l'avenir des travaux stériles et de navrantes déceptions.

Paris, 10 juin 1854.

LA LAMPE DE DAVY

OU

L'AMOUR ET LE TRAVAIL.

Un salon gothique, remis à neuf. — A gauche de l'acteur, une table de travail avec une lampe de mineur, un briquet à gaz et un récipient. — A droite, une table à thé, une croisée donnant sur la campagne, avec un treillage en métal et des fleurs. — Une porte latérale avec tapisserie. — Au fond, la porte d'entrée.

SCÈNE I.

DAVY seul, à la table.

Dompter l'air enflammé, quel problème à résoudre !
L'homme, Titan moderne, ayant vaincu la foudre,
Doit-il aux éléments que Dieu livre à sa loi
Se soumettre en esclave ou commander en roi ?
Lequel est plus fécond, de l'or ou de l'idée ?
C'est l'idée !... et d'ailleurs, ma route est décidée.
Disciple de Thenard, son chef-d'œuvre à la main,
Vers Dieu, par le travail, me frayer un chemin,
C'est mieux que la richesse : une gloire immortelle !...
Lord Carlisle me doit mes quatre ans de tutelle;
Payons les ouvriers d'abord, c'est plus urgent.

Il faut du pain pour vivre à qui donne l'argent :
Trois cents livres sterling... Hier, dans la contrée,
Une fuite de gaz vers minuit s'est montrée;
On craint le feu grisou, des désastres nouveaux,
Les mineurs de Penzance ont quitté les travaux...
Vainement Georges trois promet la baronnie,
Et Bonaparte un siége au temple du génie,
A qui de nos savants fera l'invention
D'une lampe à l'abri de toute explosion :
Ce secret, je l'aurai ! fût-ce au prix de ma vie!
Sans cela, tout m'échappe, et Mina m'est ravie,
L'héritière d'un nom plus ancien que Fingal !
Moi, fils d'un charpentier, je me crois son égal!
En France, on a détruit ce préjugé barbare ;
Mais nous! en Angleterre! un monde nous sépare!
Ici, le nom c'est l'homme!... Achevons ce sonnet;
Des vers... pauvre amoureux!... Baronnet, baronnet!
Membre de l'Institut, grâce à mes découvertes!
Il faut qu'au vrai talent les portes soient ouvertes!
Tomkin!...

(Il sonne; un mineur paraît dans le costume des Cornouailles.)

Pour les mineurs : c'est la solde du jour.
Mais quel bruit... un landaw s'arrête dans la cour?
C'est elle!... oh, mon cœur bat!... Ne perdons pas la tête;
Sous Davy le savant cachons bien le poëte!

(Il serre sa lettre dans ses comptes.)

SCÈNE II.

MINA, DAVY.

MINA, en élégant costume de voyage.

Bonjour, monsieur Davy... je viens vous annoncer
La fin de mon exil... Mais, que dois-je penser
De cette émotion? Craignez-vous ma présence?

DAVY.

Soyez la bienvenue au château de Penzance ;
Mais trouver si matin un tuteur en défaut,
Sans l'avoir averti, sans écrire un seul mot,
C'est mal !

MINA, *lui tendant la main.*

Pardonnez-moi, vous en feriez de même ;
L'oiseau vole à son nid, le cœur à ce qu'il aime...
De loin, je saluais avec ravissement
Ce doux pays natal, un peu froid, mais charmant !
Partout, sur mon chemin, le vieux comté de Galles
Étalait devant moi ses beautés sans égales ;
Mais, que tout est changé ? Quel talent merveilleux
A si bien rajeuni le toit de mes aïeux,
Répandu ces trésors, cette sève nouvelle,
Où, comme à son insu, l'artiste se révèle ?
Ces prodiges naissants dont mes yeux sont témoins,
Vous en êtes l'auteur, je rends grâce à vos soins.

DAVY, *gravement.*

Si leur aspect a pu vous causer quelque joie,
Je ne puis regretter tous les soins que j'emploie.

MINA, *courant à la croisée.*

Ce jardin, c'est le mien ! Comme il est agrandi !
Plus charmant que jamais !

DAVY.

Comme vous, milady.

MINA.

Oh ! les jolis bouquets ! les belles marguerites !

DAVY.

C'est votre jour de fête.

MINA, *avec joie.*

Il s'en souvient !... Mais, dites,
Pourquoi donc ce treillage ?

DAVY.

Un procédé certain
Pour maintenir dans l'air la fraîcheur du matin.

MINA.

Que de bonté !... je viens vous apprendre en échange
Le retour de Carlisle.

DAVY.

O ciel! déjà?

MINA.

Qu'entends-je!
Mon bienfaiteur, mon père!

DAVY.

Et bientôt... votre époux?

MINA.

Lord Richard?

DAVY.

Oui, sa Grâce a des projets sur vous.

MINA.

Vous croyez?

DAVY.

J'en suis sûr... et sans doute vous-même...

MINA.

Je l'aime, j'en conviens.

DAVY, à part.

Malheureux!

MINA.

Oui, je l'aime
Comme un père.

DAVY.

A merveille!...

MINA.

Et vous?

DAVY.

Sous ce rapport,
Votre cœur et le mien seront toujours d'accord.

MINA.

C'est un vrai gentilhomme!

DAVY.

Oh! je puis en répondre!
Il m'a fait suppléant au collége de Londre,
Près d'un grand professeur qui ne professait pas;
Membre du cabinet, guidant mes premiers pas,
Il m'admit près de vous, sa jeune fiancée;
Et d'un mot créateur féconda ma pensée,
En me disant : « Travaille et sois homme. »

MINA.

En effet,
Votre reconnaissance est digne du bienfait!
Je n'ai plus que lui seul de ma famille entière;
De son nom de Carlisle il m'a fait héritière :
C'est lui qui m'envoya mûrir mon jeune esprit
Au soleil de la France, où mon père proscrit,
Irlandais par le sang, mais Français par la gloire,
Est mort au champ d'honneur, dans un jour de victoire...

DAVY.

Oui, le jour d'Yéna.

MINA.

Toute enfant, je l'aimais!
Ces liens, croyez-moi, ne se brisent jamais;
Il donne à l'Angleterre un homme de génie,
Et vos inventions...

DAVY.

Milady, je le nie!
Je dois tout à Carlisle.

MINA.

A vous, peut-être, un peu?

DAVY.

Moins que vous ne pensez.

MINA.

Vos systèmes!

DAVY.

Un jeu.

MINA.

Vous l'avez découvert, en jouant, j'imagine :
Diamant et charbon sont de même origine...

DAVY.

C'est l'aristocratie et le peuple...

MINA.

Comment ?

DAVY.

Nous sommes le charbon, et vous, le diamant.

MINA.

Ou le strass... bien souvent on a pris l'un pour l'autre !
Le talent fait noblesse, et j'ai foi dans le vôtre.
En France, l'Institut couronne vos succès,
Bien qu'ils troublent un peu le sommeil d'un Français ;
Chaptal en est jaloux, Bonaparte lui-même,
Lui, ce grand connaisseur, vous honore, vous aime ;
Souvent, à Saint-Denis, mon orgueil partageait
Ses admirations dont vous êtes l'objet :
« Le génie, a-t-il dit, c'est la persévérance ;
Pour tout homme de cœur, la patrie est la France ! »
C'est la vôtre, Davy... Mais, quel grave intérêt
Vous domine à ce point ? Vous paraissez distrait ?
Vous ne m'écoutez pas ?

DAVY.

Si fait, je vous écoute,
Milady... je songeais...

MINA.

A vos mines, sans doute ?

DAVY, *à la croisée.*

Et, voici justement, au gnomon du portail,
Onze heures... je conduis les mineurs au travail...
Vous plaît-il, milady, d'ordonner quelque chose ?

MINA.

C'est ma fête aujourd'hui, je veux qu'on se repose...

DAVY.

Ah ! j'oubliais !

MINA.

Quoi donc ?

DAVY.

Je suis bien étourdi...
Le déjeuner !... Pardon, Mina... non ! milady...

MINA, *saluant.*

C'est comme il vous plaira.

SCÈNE III.

MINA, *seule.*

Ma présence l'étonne:...
Quel changement, bon Dieu ! dans toute sa personne !
M'aurait-il oubliée? O ciel ! plus je le vois,
Et moins je reconnais mon Davy d'autrefois
Qui, le front inspiré, sur ces mers sans rivages,
Me lisait d'Ossian les poëmes sauvages !
S'il m'aime, pourquoi donc ce visage assombri ?
Que sera-ce plus tard, s'il devient mon mari !
De mon plus beau salon faire un laboratoire !
Et ma boîte en émail changée en écritoire ?...
Que j'aurais de plaisir à brûler ces papiers !
A voir ces appareils se briser à mes pieds !
Quelle déception !... Ces beaux vers qu'on m'adresse,
Dont chaque rime exhale un parfum de tendresse,
N'étaient pas de Davy ? Mais l'auteur, quel est-il ?
Quel est donc ce génie invisible et subtil
Qui me peint son amour en paroles de flamme...
Rêves évanouis dont j'ai bercé mon âme,
Je vous quitte !... et pourtant, s'il eût pris ce moyen

Pour me donner son cœur en échange du mien ?...
Mais cet accueil distrait... ce regard impassible...
Lui, poëte, un savant ? jamais ! c'est impossible !
(Tomkin apporte un plateau.)

SCÈNE IV.

MINA, DAVY.

DAVY, dans le fond.

Milady...

MINA.

C'est cela !... le projet est hardi,
Mais je veux tout savoir.

DAVY.

Laissez-nous.

(Tomkin s'éloigne.

Milady !...

MINA, feignant la surprise.

Ah ! vous m'avez fait peur ! Qu'est-ce donc ?

DAVY.

Une lettre...

MINA.

De qui ?

DAVY.

De lord Carlisle.

MINA.

Il faut vous la soumettre...
Lisez ; mylord absent, vous êtes mon tuteur.

DAVY.

Mais... vous êtes majeure...

MINA.

Ah ! déjà ? c'est flatteur.

DAVY.

De ce matin...

MINA.

Vraiment? Sa mémoire est fidèle...
Mais déjeunons.

DAVY.[1]

Voici mes comptes de tutelle...

MINA.

Vos comptes?

DAVY.

Oui, Mina... milady... daignez voir...

MINA.

Quoi, le jour de ma fête!

DAVY.

Il est de mon devoir
De vous faire toucher le produit de vos terres,
De vous mettre, moi-même, au courant des affaires...

MINA.

Puisque Carlisle arrive, adressez-vous à lui.

DAVY.

Mais, milady... je vais le rejoindre aujourd'hui...

MINA.

Vous me quittez, déjà?... C'est donc moi qui vous chasse?
C'est moi qui vous fais peur? Mais répondez, de grâce :
Suis-je donc si terrible à vos yeux?

DAVY.

Milady,
Mon dévouement pour vous ne s'est pas attiédi;
Mais de grands intérêts, mais le soin de ma gloire...

MINA.

Toujours des mais! Monsieur veut briller dans l'histoire!
Eh quoi! n'avez-vous pas assez fait pour l'honneur,
N'est-il pas temps, voyons, de songer au bonheur?

DAVY, à part.

Mon bonheur!...

MINA.

Le bonheur, Davy, c'est quelque chose!
Des secrets avec moi!... bien graves, je suppose...

Mettez-vous là... plus près!... voici du thé, pour vous ..
Causons... Vous souvient-il de ces moments si doux,
Lorsque tous deux, enfants, parmi ces vieux mélèzes,
Nous admirions le jour naissant sur les falaises ..
Et puis, le soir, assis aux bords de l'Océan,
Moi, je tressais des fleurs, vous lisiez Ossian,
Mon poëte chéri... suivant dans les nuages
De Fingal, de Selma les ardentes images;
Votre voix se mêlait au cri des alcyons
Que le soleil couchant dorait de ses rayons!...
J'étais bien jeune alors... ne songeant qu'à me plaire,
Vous m'appeliez, tout bas, votre ange tutélaire...
Et l'âge de raison venu, vous paraissez
Rêveur, préoccupé... Davy, vous pâlissez!
Qu'avez-vous donc?

DAVY, se levant.

Moi, rien!... c'est le fruit de mes veilles;
Vous savez! j'ai souvent des absences pareilles...
L'air des mines!...

MINA, de même.

Pourquoi vous exposer ainsi?...
Vous oubliez tous ceux qui vous aiment ici.

DAVY.

Qui, moi! vous me raillez, je n'ai personne au monde.

MINA.

Personne! et moi, Davy? faut-il que je vous gronde!
Vous êtes mon tuteur; donc, j'ai des droits sur vous,
Et sur tous vos secrets...

DAVY.

Oui, milady... sur tous,
Hors un seul... Vous riez?

MINA.

Voulez-vous que je pleure?

DAVY.

Non, milady.

MINA.

Parlez alors, je suis majeure...
J'écoute.

DAVY.

Oui, milady...

MINA.

Non, oui, milady... mais
Appelez-moi Mina, votre sœur!

DAVY.

Non, jamais!

MINA.

Je le veux! je sais tout : pourquoi ce stratagème?
Vous aimez!

DAVY.

Oui... Mina!...

MINA.

Vous aimez... qui donc?

DAVY.

J'aime
La minéralogie...

MINA.

Et puis? Que de détours!

DAVY.

C'est...

MINA.

La chasse?

DAVY.

Oui, beaucoup.

UNE VOIX, à la porte du fond.

Maître Davy!

DAVY.

J'y cours!

MINA, riant.

La botanique?

(On sonne au dehors.)

DAVY.

Encore !

MINA.

Ou la pêche à la ligne ?

(On sonne.)

DAVY.

J'y vais !... Ne touchez rien surtout!

MINA.

J'en suis indigne...

A bientôt!

(Davy sort en courant.)

SCÈNE V.

MINA seule, riant aux éclats.

Il s'envole... à moitié d'un aveu !
Mais il m'aime, il m'adore; et ce n'est plus un jeu!
Sa tendresse pour moi, sa tendresse infinie,
A grandi dans l'absence, autant que son génie!
Tout, jusqu'à ce treillage aux brillantes couleurs,
Et qui rafraîchit l'air embaumé par ces fleurs,
Tout me peint sa bonté, son loyal caractère...
Un savant amoureux, c'est rare, en Angleterre!
Esprit toujours aux champs, rêveur, même aujourd'hui ;
Le héros de Regnard est moins distrait que lui :
Des plus nobles pensers quand son front se décore,
Même alors qu'il vous parle, on croit qu'il rêve encore...
Mais aussi que d'honneur, de sensibilité,
Mélange de génie et de simplicité,
Cœur d'enfant, tête d'homme ! oui, voilà son image...
Et tout cela pour faire un savant... quel dommage !
Voyons ce que m'écrit Sa Grâce.

(Elle lit.)

« Ma chère enfant. Permettez-moi de vous garder ce nom

que j'aime, bien que votre esprit soit peut-être aussi mûr que vos années.

Il est charmant !
Et ce n'est pas ainsi qu'écrirait un amant !

« Vous savez que jadis proscrit, fugitif, j'ai trouvé dans la famille des Mac' Allan asile et protection... Aujourd'hui, lorsque vos chers parents ne sont plus, je serai votre père... Préparez-vous donc à recevoir sir Humphry, baronnet, mon fils adoptif et votre futur époux. »

Sir Humphry, baronnet ! le hasard est étrange !
C'est le nom de Davy !... Tout mon plan se dérange...
Est-ce que je connais cet autre sir Humphry !...
Mon tuteur ne peut plus m'imposer un mari !...
Écrivons... puis-je enfin me déclarer moi-même ?
Un Français m'eût déjà cent fois juré qu'il m'aime !
Fille d'un général, je ne crains pas le feu...
J'aurai plus de courage !...

(Elle allume la lampe pour cacheter.)

Ahi ! je brûle un peu...
Voici de l'eau, je crois ; et malgré sa défense...
C'est Davy !

(Elle jette son écharpe sur le récipient ouvert.)

SCÈNE VI.

DAVY, MINA.

DAVY.

Vos fermiers, avec la redevance...

MINA.

Plus tard !...

DAVY.

C'est impossible... ils sont dans le jardin...
Grand Dieu ! ce vase ouvert !. .

MINA.

Mais quel effroi soudain...

DAVY, écartant la lampe.

Cette lampe allumée!... une seule étincelle
Touchant ce réservoir et le gaz qu'il recèle,
Pourrait faire jaillir ses débris sous vos pas!..

MINA.

Voyez, il vous ressemble; il ne s'enflamme pas!

DAVY, désignant l'écharpe.

En effet, ce tissu. . cette frêle barrière,
A suffi pour dompter sa force meurtrière...
Si je pouvais, de même!...

MINA.

Il est original...
Veuillez au moins me dire...

DAVY.

Un sinistre infernal...
Un malheur sans exemple, et le feu dans les mines...
Tout le pays couvert de deuil et de ruines..

MINA.

Mais quel songe! ..

DAVY, lui donnant un journal.

Lisez.

MINA, lisant.

« Une explosion terrible vient d'avoir lieu, cette nuit, aux mines de Newcastle... Huit cents ouvriers, couverts par les décombres, et dont la plupart étaient pères de famille...

Grand Dieu!...

DAVY.

Tout est réel!
Des pères de famille abandonnés du ciel!...
Toujours le sort jaloux prend plaisir à poursuivre
Ceux qui doivent avoir plus d'intérêt à vivre!...
Et moi!...

MINA.

« De beaux traits de courage et de dévouement ont, comme toujours, signalé cette fatale journée... »

Le dévouement! Oh! sans lui, je les plains!
Il nous fait croire en Dieu, père des orphelins...
Venez, Davy, venez! S'il en est temps encore,
Si nos soins, nos secours...

DAVY.

Cet élan vous honore;
Des larmes, noble enfant! Pleurez, ange d'amour!
Mais c'est en vain.

MINA.

Davy! si vous pouviez un jour
Ouvrir tant de berceaux, rassurer tant de mères,
Tarir dans tous les yeux tant de larmes amères,
Le monde, bénissant vos travaux créateurs,
Vous rangerait parmi ses divins bienfaiteurs;
Glorieux entre tous, dans le temps où nous sommes,
Vous seriez le plus grand, le plus aimé des hommes!
A bientôt.

SCÈNE VII.

DAVY, *seul.*

Que dit-elle?... oui, c'est bien cette voix,
Comme un écho céleste entendue autrefois...
Assurer le travail, vaincre la mort jalouse,
Sauver tous ceux que j'aime, et Mina mon épouse?
Quel rêve!... Et pourquoi pas?... Franklin, né dans nos rangs,
Ravit la foudre au ciel, et leur sceptre aux tyrans!...
L'amour donne aux grands cœurs des instincts plus sublimes!
A l'œuvre, maintenant!...
Je les vois, ces abîmes,
Trésors de l'industrie, où de pâles flambeaux

Brillent, comme l'étoile au milieu des tombeaux ;
C'est là que, loin du jour, des peuplades humaines
De l'éternel silence habitent les domaines.
Soudain, une lueur a jailli dans la nuit;
L'air s'embrase alentour, sous leurs pas le sol fuit,
On entend vers le ciel comme un cri d'épouvante,
Et puis, tout est muet : la mort seule est vivante...
Pitié, mon Dieu!... Que faire?... Oui, je découvrirai
Le moyen de dompter la flamme, ou je mourrai!...
Mais ce léger tissu, cette écharpe de gaze,
Fléchit au moindre effort... se déchire, s'embrase...
Entre l'air et la flamme il faudrait un milieu
Solide... impénétrable!... Oh! je souffre!...

(Jetant les yeux sur la lettre de lord Carlisle.)

Grand Dieu!...
Cette lettre... voyons! J'ai le droit de la lire...
« Sir Humphry, son époux! » Mais non, c'est du délire...
C'est vrai! .. je suis perdu. Quelque fat insolent,
Mendiant blasonné qui, sans cœur, sans talent,
Amoureux d'une dot à millions, l'infâme!
M'a volé mon bonheur, mon nom, toute mon âme!...
Et moi!... vivre en exil, sentir l'oubli moqueur,
Comme un linceul ardent, s'attacher à mon cœur!...
Malheur à moi!... plutôt mon sang sur ces murailles!...

(S'approchant de la croisée.)

Sainte nature, adieu!... soleil des Cornouailles ..
Brise des mers si douce à travers ce réseau...
Flots d'azur qui chantiez autour de mon berceau...
Mina, patrie... à vous ma dernière pensée...
Puis, mon âme au Seigneur...

(Il applique son front sur le treillage en métal qui garnit la croisée.)

Cette toile est glacée...
Dieu! quel éclair soudain!... Tomkin! j'ai réussi!
Ce milieu protecteur, je le tiens, le voici!...
Dans l'espoir du succès mon âme se retrempe;

Des trésors vont surgir au feu de cette lampe !
Tomkin!...

(Il sonne.)

SCÈNE VIII.

DAVY, TOMKIN.

DAVY, détachant le treillage de la croisée.

Prends ce réseau! tu vas le déployer,
Le fixer à demeure autour de ce foyer!
Ma place à l'Institut n'est plus une chimère...
Tiens, prends... dépêche-toi!...

(Tomkin se retire dans la pièce voisine; on entend le bruit d'un marteau sur le treillage. Davy tombe sur un fauteuil.)

Si j'avais une mère!...
Solitude éternelle!... Un grand nom, que c'est peu...
Sauveur des nations, soyez béni, mon Dieu!...
Comme vous, fils du peuple, aux pensers téméraires,
Glorieux artisan, je cours sauver mes frères
Et mourir en exil, comme vous sur la croix!
Oui, déjà le travail a conquis tous ses droits;
Et bientôt la science, en prodiges féconde,
Avec l'esprit de l'homme affranchira le monde!...
Le destin a rendu mon arrêt, j'obéis!
On entendra parler de moi, dans mon pays;
Un jour, l'humanité vengera ma mémoire
De l'oubli, par ses pleurs : de l'exil, par la gloire!...

SCÈNE IX.

MINA, DAVY, TOMKIN.

MINA, soulevant la tapisserie.

Ah! j'ai peur...

DAVY, montrant aux mains de Tomkin la lampe achevée.

La voilà!... maintenant, essayons.

Étoile du mineur, elle étend ses rayons
Sur le gaz frémissant qui l'étreint, l'enveloppe ..

(Il penche la lampe sur le récipient ouvert; quelques jets de flamme se dégagent et s'éteignent.)

Victoire !...

MINA.

Il est sauvé !...

DAVY.

Tomkin ! mon vieux cyclope,
Mon frère, embrasse-moi !... tous à l'œuvre... va, cours !
Une épreuve, et partons.

(Tomkin sort.)

Adieu, toi mes amours;
Adieu mes pauvres fleurs, mes chères marguerites !...

MINA.

Il m'aime !...

DAVY, se disposant à partir.

Et maintenant, mylord, nous sommes quittes :
J'ai payé vos bienfaits !

SCÈNE X.

MINA, DAVY.

MINA, paraissant.

Est-il bien vrai, Davy,
Vous avez réussi ?... Que mon cœur est ravi !
Quel succès ! quel triomphe ! une gloire si grande !

DAVY.

A mon pays natal je devais cette offrande;
Je n'ai plus qu'à partir.

MINA.

Partir ! y songez-vous ?

DAVY.

Plus que jamais, madame.

MINA.

Et d'où vient ce courroux?
Qui peut vous inspirer une telle pensée?

DAVY.

Que vous fait mon départ, à vous, la fiancée
Du baronnet Humphry...

MINA.

Vous aussi!... C'est bien mal!
Mais comment avez-vous découvert ce rival?...

DAVY.

Ne m'aviez-vous pas dit de lire cette lettre?...

MINA.

Sans doute; à vos projets je ne puis me soumettre...
Vous resterez!

DAVY.

Qui, moi? Vous comptez m'asservir?
Je dois tout à Carlisle et j'ai pu le servir;
Mais votre sir Humphry, non jamais, sur mon âme!
Je suis du sang gallois, je suis libre, madame!

MINA.

Où tend votre génie, et votre liberté?

DAVY.

En France, où le savoir est au moins respecté,
Aux volcans du mont d'Or, aux glaciers de Norvége;
En Amérique, au bout du monde, et puis... que sais-je!...

MINA.

Adieu donc! Poursuivez de si nobles travaux!
Peut-on se mesurer avec de tels rivaux :
Les volcans du mont d'Or!... Après tout, que m'importe!
Un savant vaut-il bien l'intérêt qu'on lui porte?
Non! je ne prétends pas à cet honneur si grand,
Qu'on s'occupe de moi comme un frère, un parent...
Partez! soyez fidèle à votre destinée!
Je ne vous retiens plus; trahie, abandonnée,

Demain, puisqu'il le faut, j'aurai d'autres appuis :
Je tâcherai d'aimer sir Humphry... si je puis.

DAVY.

Qu'entends-je ! à votre cœur il oserait prétendre ?

MINA.

Je l'aimerai, monsieur, s'il est bon, jeune et tendre ;
Je n'ai pas vos secrets, ni vos inventions,
Pour me mettre à l'abri de ces explosions !

DAVY, *lui présentant ses comptes.*

Veuillez jeter les yeux...

MINA.

Ajoutez à la somme
Vos cinq ans de tutelle...

DAVY, *exaspéré.*

Un salaire !

MINA.

Quel homme !

DAVY.

Du mépris ! ah ! Mina... l'ai-je donc mérité ?

MINA.

Du mépris, à présent !... Monsieur, en vérité,
Vous êtes un grand homme, un inventeur célèbre ;
Vous entendez fort bien la chimie et l'algèbre :
Mais le cœur d'une femme, oh ! tenez, je vois bien,
Quels que soient vos talents, vous n'y comprenez rien !
(Tomkin entre.)

DAVY.

Ah ! Tomkin !

MINA.

Vous rendrez à mylord ma réponse ?

DAVY.

Soit !...

MINA.

C'est donc pour toujours que Davy me renonce ?

DAVY.

Oui... pour toujours... Adieu ! l'exil m'attend là-bas ;
Ou la mort, seul espoir de ceux qui n'en ont pas...
Je me trahis... sortons.

MINA.

Davy !...

SCÈNE XI.

MINA, seule.

Non ! j'étais folle
De croire à son amour... Mon beau rêve s'envole...
Voyez l'ingrat, le monstre ! Il ne m'aima jamais !...
Oh ! je n'aimerai plus personne désormais :
Pas même mon mari... Quel triste apprentissage !
Rêver trois amoureux pour déchoir sur un sage !...
Et ce noble étranger !... Tout ministre qu'il est,
Lord Carlisle saura que son choix me déplaît :
M'épouser pour ma dot !... Combien je le déteste !...
De mon pauvre savant, voilà tout ce qui reste...
Ses comptes de tuteur... j'en veux faire un cornet
Pour ces fleurs... Un billet ! des vers ? c'est un sonnet :
Voyons.

(Elle lit.)

« L'Être infini dont l'image réside
« Dans le ciel bleu,
« Dans les splendeurs de l'Océan limpide,
« Règne en tout lieu.

« Te souvient-il quand, tout bas, à ton guide
« Disant adieu,
« Tu murmurais, d'une voix plus timide :
« Il est un Dieu !

« Reviens à nous ! sur nos vertes montagnes
« Le soleil d'un beau jour,
« Dans nos campagnes

« Toutes les fleurs appellent ton retour :
« Les roses, les compagnes,
« Et mon amour! » (1).

L'amour de qui?... Toujours sans signature!
Mais j'y songe... en effet! c'est la même écriture
Que ceux d'hier!... Davy, poëte!... Oui, je comprends
Cet accueil solennel, ces adieux déchirants...
Il part! il va tenter une épreuve suprême!
Et je n'ai pas osé lui dire que je l'aime?...
Eh bien! je veux le suivre, implorer son retour,
Lui prouver que je suis digne de son amour...
C'est lui!...

SCÈNE XII.

DAVY, escorté par les mineurs et Tomkin, MINA.

DAVY.

Bien, mes enfants! voilà des jours prospères;
Plus de dangers pour vous, pour les jours de vos pères:
Orphelin, sous ce toit vous m'avez abrité,
Je vous rends le travail et la sécurité!

(A Mina, lui remettant un pli.)

Un exprès du village... on attend la réponse...

MINA, ouvrant l'enveloppe.

Donnez... C'est de mylord... sans doute une semonce!...
Non, vraiment!...

DAVY.

De mes soins tel est le résultat;
Et bientôt sir Humphry...

MINA.

Le cachet de l'État!

(1) Ce sonnet appartient à sir Humphry Davy.

Écoutez!...

(Lisant.)

« Le titre de baronnet est conféré au savant Humphry Davy, professeur à l'École des mines, et gendre de lord Carlisle. »

DAVY.

Moi, son gendre?

MINA.

Oui, vous... l'adresse est telle:
« A Davy, l'inventeur de la lampe immortelle,
Lord Carlisle, ministre. » Eh bien, quand partons-nous?

DAVY.

Oh! n'est-ce pas la fin d'un rêve, à vos genoux?

MINA.

Pour qu'il se réalise, il vous manque une chose:
Vous ne m'avez pas dit que vous m'aimiez, en prose!

DAVY.

Si je vous aime!

MINA.

Et moi!...

DAVY.

Je vous aimai toujours!
Vous m'êtes apparue, au plus beau de mes jours,
Comme un ange gardien, dont l'image bénie
M'a donné la vertu, la fierté, le génie...
Donnez-moi plus encore!...

MINA, lui rendant le diplôme.

Oui, le bonheur surtout;
L'amour et le travail font arriver à tout.

FIN DE LA LAMPE DE DAVY.

PYGMALION

POËME LYRIQUE

D'APRÈS J.-J. ROUSSEAU.

THÉATRE CASTELLANE.

JANVIER 1853.

PERSONNAGES.

PYGMALION, soulpteur.
GALATHÉE.

La scène est à Tyr.

La musique de *Pygmalion*, composée par J.-J. Rousseau, se trouve aux archives du Théâtre-Français.

PYGMALION.

Le théâtre représente un atelier de sculpteur. — Sur les côtés, des blocs de marbre, des groupes, des statues ébauchées. — Dans le fond, une autre statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère et brillante, orné de crépines et de guirlandes.

PYGMALION, assis et accoudé, rêve dans l'attitude de la tristesse et de l'abattement; puis, se relevant tout à coup, il prend sur une table les outils de son art, va donner, par intervalle, quelques coups de ciseau sur ses ébauches, puis les regarde d'un air mécont·nt et découragé.

Comment donner une âme à ce marbre insensible?
Jadis, à mon ciseau rien n'était impossible...
Souffle des anciens jours, génie, où donc es-tu?
Tout mon feu s'est éteint; dans ce cœur abattu,
Rien ne peut ranimer l'ardeur de ma pensée,
Et la pierre m'échappe, inflexible et glacée...
Pygmalion, sois homme, et ne fais plus des dieux;
Ton art n'est qu'un mensonge, un blasphème odieux!
J'y renonce, et je jette, afin de n'y plus croire,
Ces outils désormais impuissants pour ma gloire!

(Il jette avec dédain ses outils, puis s'assied en rêvant.)

Quel changement étrange est en moi survenu?
Par quel charme secret suis-je ici retenu?

Dans ces groupes en vain je cherche à reconnaître
Le talent créateur qu'ils attendent pour naître ;
Ces ouvrages grossiers, morts, à peine formés,
Ne sentent plus la main qui les eût animés.

(Il se lève impétueusement.)

Malheureux ! c'en est fait ! j'ai perdu mon génie !
Je survis sans espoir à ma gloire ternie !...
Je ne dois plus sentir les célestes rayons
Exalter mon audace !...

(Il ramasse ses outils.)

Il le faut ; essayons...
J'avais craint que l'aspect de mon meilleur ouvrage
Pour de moindres travaux n'affaiblît mon courage ;
Depuis que sous ce voile il demeure captif,
Je suis plus triste : hélas ! suis-je plus attentif?...
Quand mon esprit éteint, quand mon ciseau stérile
Ne sauront plus créer rien de grand ni d'utile,
Je montrerai ce marbre, et je dirai : Voilà
Mon chef-d'œuvre; admirez! tout mon génie est là!
Mais pourquoi ce linceul tissu d'or et d'ivoire ?
Ne l'ai-je pas toujours présent à ma mémoire ?
O toi, ma Galathée ! idéal précieux,
Chef-d'œuvre de mes mains, de l'amour et des cieux,
Viens, je t'aime !... Peut-être y trouverai-je encore
Quelque tache invisible ? un défaut que j'ignore ?
Faut-il, pour l'embellir, un plus riche ornement ?
Non ! rien ne doit manquer à cet objet charmant !
Quelle œuvre, pour l'artiste, est jamais terminée ?...
Hélas ! je ne l'ai point encore examinée :
Je n'ai fait qu'admirer !...

(Il va pour lever le voile, et le laisse retomber comme effrayé)

Quel respect surhumain,
Quelle frayeur j'éprouve en y portant la main !
Je crois toucher un dieu !... Cette statue est morte,
Pygmalion, ce n'est qu'une pierre... Qu'importe !...

Dans leurs temples que sont les dieux ? du marbre aussi !
Qu'on adore pourtant, grâce à moi !...
(Il lève le voile en tremblant et se prosterne.)
La voici !...
Pardonne, ô Galathée ! au transport qui m'oppresse ;
L'homme, au lieu d'une nymphe, a fait une déesse !
Pardonne ! Vénus même est moins belle que toi !...
Vanité de l'artiste !... à genoux, plein d'effroi,
Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage;
Je m'enivre d'amour pour une vaine image !
Fol orgueil !... juste espoir !... Non, jamais le soleil
N'assouplit ses rayons sur un torse pareil :
J'ai surpassé les dieux !... Eh quoi ! l'âme fiévreuse,
Je m'approche en tremblant de sa lèvre amoureuse...
J'aperçois un défaut... Ce léger vêtement
Couvre trop son épaule ; et ce contour charmant
Doit, avec les trésors, les grâces qu'il recèle,
Être mieux accusé...
(Il prend son maillet et son ciseau, puis il monte en hésitant les gradins de la statue ; enfin, le ciseau déjà levé, il s'arrête.)
Quel trouble !... je chancelle !
Je crains de voir le sang jaillir sous le marteau !...
(Il en donne un seul coup ; et, saisi d'effroi, il le laisse tomber.)
Dieux ! j'ai senti la chair repousser le ciseau !...
(Il redescend, tremblant et confus.)
De l'emporter sur moi, que mes rivaux se vantent !...
Je n'y toucherai point, car les dieux m'épouvantent !
Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.
(Il la considère de nouveau.)
Eh ! que veux-tu changer ? quel prestige plus grand
Pourrait-on lui donner ? Quelle grâce nouvelle ?
Moins parfaite sans doute elle eût été plus belle !
(Tendrement.)
Ah ! sa perfection fera son seul défaut !...
Hélas ! mais c'est une âme, une âme qu'il te faut !

Tu ne peux t'en passer !...

(Avec entraînement.)

Combien une âme faite
Pour animer ce corps devrait être parfaite !...

(Après une pause, d'une voix lente et changée.)

Quels vœux ! et quels désirs ! et qu'est-ce que je sens ?
Je n'ose examiner le trouble de mes sens ;
La honte fait jaillir des pleurs de ma paupière...
C'est donc pour cet objet, cette masse de pierre,
Taillée avec ce fer, pour un marbre glacé,
Que je demeure ici tout le jour... Insensé !...
Allons, Pygmalion, rentre enfin dans toi-même !
Gémis sur ton erreur, vois ta folie extrême...
Mais non !...

(Impétueusement.)

Les dieux n'ont point égaré tes esprits !
Ce n'est pas d'un corps mort que l'artiste est épris !
J'aime un être vivant, parfait, qui lui ressemble
Dans toutes les beautés que la sienne rassemble !
En quelque lieu que soit ce visage enchanteur,
Ce corps fait par l'amour et pour son créateur,
Il aura tous les vœux de mon âme ravie :
Discerner la beauté, c'est l'orgueil de ma vie !
Mon seul crime est d'avoir un cœur pour la sentir,
Pour la proclamer reine et maîtresse dans Tyr !

(Avec véhémence.)

Grands dieux ! n'ai-je pas vu se gonfler sa poitrine ?
Est-ce un rêve nouveau dont l'erreur me domine ?...
Hélas ! son cœur est froid et glacé, quand le mien
Voudrait quitter mon corps pour échauffer le sien !
Quand mon âme s'enfuit, vers la sienne emportée...
Meure Pygmalion, pour vivre en Galathée !
Mourir ?... Que dis-je, ô ciel ! dans la nuit du trépas
Je ne pourrais la voir ! je ne l'aimerais pas !
Non ! plutôt que je vive avec elle et pour elle,

Pour l'admirer toujours plus parfaite, plus belle,
Pour l'aimer sans partage, et pour en être aimé!

(Avec transport.)

Tourments! vagues désirs, dont je suis consumé!
Rage impuissante! amour terrible, amour funeste!
Émotion du cœur, infernale ou céleste!
Dieux puissants! si jamais vous connûtes l'amour,
Si vous nous regardez du suprême séjour,
Si, rendant vos arrêts par la voix des oracles,
Pour de moindres douleurs vous fîtes des miracles,
Un prodige! un prodige! et qu'aux yeux des mortels
Elle puise la vie au feu de vos autels!...

(La flamme s'allume d'elle-même sur un trépied.)

Salut! flamme éternelle! ô toi, sublime essence,
Ame de l'univers! source de l'existence,
Qui donnes, par l'amour, la force aux éléments,
La vie à la matière, aux cœurs les sentiments,
O Vénus-Astarté, salut! grande déesse,
Par qui tout se conserve et s'engendre sans cesse,
Et qui me vis toujours si fidèle à ta loi,
Prends pitié des tourments que je souffre pour toi!
Donne-lui la moitié de mon âme éternelle!
Donne-lui tout; oui, tout! je veux revivre en elle!
Toi, qui daignes sourire à l'encens des humains,
Achève, en l'animant, cette œuvre de mes mains!
Ce qui n'éprouve rien peut-il te rendre hommage?
O déesse! à la vie épargne cet outrage
Que son plus vrai modèle, orné de tant d'appas,
Soit poussière et néant, comme ce qui n'est pas!...

(En revenant à lui.)

J'ai prié... grâce à toi, la force m'est rendue...
J'éprouve une fraîcheur soudaine, inattendue...
Une fièvre mortelle embrasait tout mon sang;
Le calme avec l'espoir dans mes veines descend :
Je renais... je respire!... Ainsi, joie et souffrance,

Tout sentiment trop vif mène à l'indifférence;
Et de quelque malheur que soit l'homme accablé,
Il invoque les dieux, il se sent consolé...

(Se relevant.)

Non! je souffre!... il est temps que mon sort s'accomplisse!
Je suis las d'endurer cet étrange supplice!...
Quand je lève les yeux sur cet objet fatal,
Je sens un nouveau trouble, un vertige infernal,
Une secrète horreur me suffoque, me tue...
Ose donc, malheureux, briser une statue!...
Frappons!...

(Il s'avance vers elle, le marteau levé; la foudre brille.)

Ciel!... Dans ses yeux j'ai vu luire un éclair!
D'où lui vient ce reflet, ce coloris de chair?...
La raison m'abandonne, ainsi que mon génie!
Ne la regrettons pas! dans ce jour d'agonie
Sa perte excusera mon opprobre...

(Avec amertume.)

Voyons!
Suis-je pas bien heureux d'être homme à visions,
Moi, l'amant d'une pierre!...

(Saisissant un poignard.)

Ah! ce poignard me reste!
Adieu, ma Galathée! objet cher et funeste!
Puisque de mon ardeur je n'ai pu t'embraser,
Reçois toute mon âme en ce dernier baiser!...

GALATHÉE, s'éveillant.

Ah!

PYGMALION.

Dieux!... son sein palpite! oh, non! c'est un prestige!
Son front s'est animé sous ma lèvre!... Que dis-je?
De mon délire ardent ce n'était qu'un effet...
Allons!... c'est trop souffrir...

(Il va se frapper; Galathée étend la main vers lui.)

Où suis-je? ah! c'en est fait!

Le mouvement! la vie!...

(Il voit la statue s'animer et descendre elle-même les gradins par lesquels il est monté sur le piédestal. Il se jette à genoux et lève les mains au ciel.)

O Vénus! Galathée!

Extase de l'amour dans mon âme enchantée!

Dieux immortels!...

GALATHÉE, la main sur son cœur.

Moi!...

PYGMALION, de même.

Moi!...

GALATHÉE, portant la main à son front.

C'est moi!

PYGMALION.

Divins accents

Qui frappent mon oreille et pénètrent mes sens...

GALATHÉE, faisant quelques pas et touchant un marbre.

Ce n'est plus moi!...

(Pygmalion, dans une agitation qu'il a peine à contenir, suit tous ses mouvements. Galathée s'avance vers lui; Pygmalion lui tend les bras et la contemple avec extase. Elle pose la main sur l'épaule de l'artiste; il tressaille, prend cette main, et la couvre d'ardents baisers.)

GALATHÉE, avec un soupir.

C'est moi... toujours!...

PYGMALION.

Douce merveille!

Dont le premier soupir dans mon âme s'éveille,
Laisse-moi mon bonheur ou mon illusion!
Oh! parle, parle encor... plus rien?...

GALATHÉE.

Pygmalion!

PYGMALION.

Vivante! elle est vivante!

GALATHÉE.

Oui, je suis une femme!
Tantôt, dans un baiser, tu m'as donné ton âme!
Ce poignard me tuait... les dieux t'ont désarmé...
Je ne veux pas mourir avant d'avoir aimé!...

(Elle tombe dans ses bras.)

FIN DE PYGMALION.

ADALBERT

MARTYR

POËME LYRIQUE EN DEUX PARTIES.

MUSIQUE DE M. ALBERT SOWINSKI.

SALLE DES CONCERTS HERZ.

17 AVRIL 1845.

PERSONNAGES.

LE ROI DE POLOGNE.
ADALBERT, archevêque de Gnesno.
AZAËL, l'ange de la Pologne.
RADION, } esprits de lumière.
ASTÉRÉE, }
LE ROI DES CHASSEURS.
UNE MÈRE.
UNE CAPTIVE.

CHOEUR D'ÉTOILES, CHOEUR D'ESPRITS CÉLESTES, CHOEUR DE PRISONNIERS, CHOEUR DE FIDÈLES, CHOEUR DE PAÏENS.

La scène est à Prague, puis à Krakovie et Gnesno, au dixième siècle.

ADALBERT

MARTYR.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VOCATION.

INTRODUCTION.

CHŒUR DES ÉTOILES.

Gloire au Seigneur! chantez, saintes phalanges,
Le Dieu d'amour qui nous instruit :
Tout l'univers est plein de ses louanges,
Et le jour l'annonce à la nuit!

UN ANGE.

Dieu créateur que la nature adore!
Voilé sous ta triple unité,
Tu resplendis du couchant à l'aurore,
Et tu remplis l'éternité!

Comme un torrent rejaillit vers sa source,
Le temps, génie impétueux,
Plane à tes pieds, entraînant dans sa course
Le soleil, la terre et les cieux!

CHŒUR.

Chantez, chantez, immortelles phalanges!
Le soleil paraît, l'ombre fuit;
Les cieux sont pleins des divines louanges,
Le jour les annonce à la nuit!

L'ANGE AZAEL, *récitant.*

Tels étaient devant Dieu les cantiques des anges,
Sur l'enfant nouveau-né que la terre a produit.

VOIX DU TABERNACLE.

Radion, Astérée! esprits purs de lumière,
Qui jadis à ma voix
Portiez au laboureur, dans sa calme chaumière,
La couronne des rois;

Anges de la Pologne, ouvrez vos blanches ailes;
Protégez cet enfant!
Qu'avec vous il enseigne aux Slaves infidèles
Mon Verbe triomphant!

Que le sang du martyr, que vos larmes fécondent
Les sables du désert:
Adalbert est son nom. — Les archanges répondent:
« Adalbert!... Adalbert!... »

AZAEL.

Comme deux blancs ramiers, fuyant d'une aile égale,
Les deux saints messagers
Des soleils à la terre ont franchi l'intervalle
Radieux et légers;

Éteignant de leurs fronts l'auréole angélique,
Et l'éclat trop ardent,
Ils viennent se poser sur une basilique
Des Slaves d'Occident.

I.

AZAEL.

Or, dans Prague vivait une famille sainte
De la race des rois,
Qui gardait le parfum et la splendeur éteinte
Des vertus d'autrefois.

— « Salut aux étrangers! » — On leur ouvre l'entrée
Que la Vierge défend;
Et voici, devant eux, une mère éplorée
Au berceau d'un enfant.

LA MÈRE.

Mon fils! réveille-toi! Si tu cesses de vivre,
Toi, si jeune et si beau!
Si tu meurs, cher enfant! je mourrai, pour te suivre
Dans la nuit du tombeau!

RADION, ASTÉRÉE.

Mère, console-toi! prends ce livre et ce cierge;
Dieu t'appelle : à genoux!
Viens poser ton enfant dans les bras de la Vierge,
Et chante comme nous :

RADION, LA MÈRE, ASTÉRÉE.

Vierge Marie,
Vois cette fleur
Déjà flétrie
Par la douleur!
A sa paupière
Rends la lumière,
Vierge d'amour!
Et que sa vie,
Digne d'envie,

Te glorifie
Comme un beau jour!

Reine des anges
Aux yeux si doux,
Saintes phalanges
Priez pour nous!
Blanche colombe,
Neige qui tombe,
Ont sa candeur;
Prends cette rose
A peine éclose:
Qu'elle repose
Près de ton cœur!

BADION.

Regarde!

LA MÈRE.

Mon enfant!...

ASTÉRÉE.

Dieu ne veut pas qu'il meure.

CHŒUR.

Bienheureux le mortel qui reçoit à toute heure
Le proscrit, l'étranger:
Car les anges des cieux, visitant sa demeure,
Viennent le protéger!

II.

AZAEL.

L'enfant avait grandi; mais, fuyant les exemples
De ses anges gardiens,
A la cour de Bohême il poursuit, loin des temples,
Les plaisirs des païens.

Pleurez, anges d'amour, et cachez sous vos ailes
Vos couronnes de feu;
Il oublie à jamais vos leçons immortelles,
Et le bienfait de Dieu!

Dieu ne l'oublia point! Il instruit ceux qu'il aime
Par la voix du remord;
Adalbert eut un songe envoyé du ciel même,
Vision de sa mort.

ADALBERT.

Où suis-je? ô mon pays! ô torrents de lumière!
O séjour familier!
Est-ce toi, ma patrie; est-ce toi, ma chaumière,
Mon chêne hospitalier?

Les voilà... Pour qui donc cette couche d'ivoire
Sous ce trône éclatant?
C'est la fille d'un roi qui t'appelle à la gloire,
C'est l'amour qui t'attend!

Aigle, je fends les airs tout peuplés de génies
Au sourire amoureux;
A moi, songes brûlants, voluptés infinies,
A moi! je suis heureux!

VOIX DU CIEL.

Adalbert!!!

ADALBERT.

C'est ta voix trop souvent méconnue...
O ma mère!... prions!
Dieu paraît sur son trône; et voici dans la nue
Deux saintes légions:

L'une a l'éclat du lis dans nos fraîches vallées,
Que je ne verrai plus...
Brillantes fleurs du ciel, guirlandes étoilées:
C'est l'essaim des Élus!

L'autre a le teint vermeil des roses printanières
Sous l'aile des zéphirs;
Elle porte le Christ mourant, sur ses bannières :
C'est l'essaim des Martyrs!

CHŒUR.

Adalbert! Adalbert! viens parmi nos phalanges
Qui pour toi vont s'ouvrir;
Ta place est désignée au milieu des archanges :
Pour vaincre, il faut mourir!

ADALBERT.

O mes anges gardiens! ô ma mère chérie!
O Christ! inspire-moi!
Pour vaincre, il faut mourir! Merci, vierge Marie,
Je mourrai donc pour toi!

III.

ADALBERT.

Avant de commencer le grand pèlerinage
A la grâce de Dieu,
O famille! ô patrie! ô témoins du jeune âge!
Je viens vous dire adieu!

Voici le seuil natal... D'où vient que je frissonne?
Quel silence profond!
Mes frères! mes parents!... quoi? personne, personne!
L'écho seul me répond.

AZAEL.

Tes frères! tes parents! ô mortelles alarmes,
Inutiles remords!
Adalbert! fuis ces lieux pleins de sang, pleins de larmes!
Ils sont morts! ils sont morts!

De cruels assassins ont choisi pour repaire
Le toit de tes aïeux;
Ton père était chrétien : ils ont tué ton père,
Et ta mère est aux cieux!

Ils ont tué l'enfant, déshonoré la fille
Sur le sein du vieillard!
Adalbert, tu n'as plus de parents, de famille :
Arrête!... il est trop tard.

CHŒUR DES MORTS.

Viens à nous; dût la mort déchirer tes entrailles :
Cette croix dans la main,
Viens creuser nos tombeaux, chanter nos funérailles,
Et reprends ton chemin!

IV.

AZAEL.

Or, Miécislas régnait sur nos aïeux, les Slaves.
Les yeux privés du jour,
Il appelle le saint, banni par des esclaves,
Au Vavel, son séjour.

LE ROI.

Frère, voici ma main... que ton Dieu soit le nôtre;
Viens bénir le soldat
Qui change le bourdon du martyr, de l'apôtre,
En crosse de primat.

Comme un chêne, au printemps, sur la neige encor blanche
Étend ses rameaux verts,
Ainsi, des rejetons naissants de cette branche,
Que nos champs soient couverts!

C'est à toi d'éclairer la Pologne et le monde
Des splendeurs de la foi.

Aussi loin que s'étend la Vistule féconde,
Ce grand peuple est à moi !

ADALBERT.

Seigneur, Dieu seul est grand ! moi, son ministre indigne,
Je vais en tout pays,
Baptisant les païens, travaillant à la vigne;
Il règne, j'obéis !

Je viens ouvrir ton âme et ta paupière éteinte
A la clarté des cieux :
Fils de Piast, à genoux ! païen, reçois l'eau sainte !
Aveugle, ouvre les yeux !

LE ROI.

Je vois... la terre immense et les cieux pleins de flamme...
Que le soleil est beau !...
Merci, mon Dieu !... le jour succède dans mon âme
A la nuit du tombeau !

Mais, quelle voix touchante a frappé mon oreille ?
D'où viennent ces sanglots ?
C'est la jeune captive : et sa plainte est pareille
Au murmure des flots.

LA CAPTIVE.

O frères ! témoins de mes larmes,
Quel Dieu finira nos malheurs ?
Notre patrie appelle aux armes,
Et moi, je n'ai rien que mes pleurs !
O Dieu des chrétiens ! je t'implore
A genoux, du soir à l'aurore,
L'oiseau seul répond à mes cris !
O mort ! mon unique espérance,
Viens, viens consoler ma souffrance,
Viens briser les fers des proscrits !

O vous, hirondelles plaintives,
Mes sœurs, qui fuyez pour toujours,
Emportez le chant des captives
Vers le ciel natal, nos amours!
Penchés sur le bord de nos fleuves,
Nos parents, nos fils et nos veuves
Invoquent le jour du trépas;
Le temps fuit, pareil à ces ondes,
Entraînant les cieux et les mondes,
Et nos pleurs ne passeront pas!

ADALBERT.

Seigneur, entends la voix des proscrits de Bohême!
Songe qu'un roi clément est pareil à Dieu même:
Liberté, grâce, ô roi!

LE ROI.

Oui, l'amour a parlé dans mon âme attendrie!
Cette enfant m'appartient; voici votre patrie:
Restez auprès de moi!

ADALBERT.

Elle appartient à Dieu, qui m'inspire et m'appelle!
Je vais ceindre à mon front une palme plus belle
Que ta couronne, ô roi!

LE ROI.

Eh bien! tu vas mourir! Gardes, qu'on les enchaîne!
Vous bravez mon amour, je vous livre à ma haine...

ADALBERT.

Je vais prier pour toi!...

CHŒUR.

Grâce! pitié pour nous! Frère, tu vois nos chaînes!
Par le sang des martyrs qui coule dans tes veines,
Daigne exaucer nos vœux!

ADALBERT.

Seigneur, ces prisonniers, ces proscrits sont tes frères ;
Dieu parle ! il punira tes ardeurs téméraires :
Grâce, pitié pour eux !

LE ROI.

Non, non ! plus de pitié ; que leur sort s'accomplisse !
Des bourreaux tout sanglants tu seras le complice :
Qu'on les livre à nos dieux !

RADION, ASTÉRÉE, AZAEL.

Bienheureux le mortel qui gémit et qui pleure !
Souviens-toi que la terre est un exil d'une heure :
La patrie est aux cieux !

ADALBERT.

Arrêtez ! arrêtez ! si vous craignez la foudre !
Je jure, avant un mois, pour mourir et t'absoudre
De paraître en ce lieu ;
Enfant, je te consacre à la Vierge Marie :
Par toi ces prisonniers reverront leur patrie !...

LES ANGES.

Gloire à Dieu !... Gloire à Dieu !

V.

HYMNE A LA VIERGE

ADALBERT.

Vierge du ciel, protége-nous !
Mère du Christ, Marie,
Voici ton peuple à tes genoux :
Défends notre patrie !

De l'abîme en furie
Apaise le courroux,
Vierge du ciel, Marie!
Kyrie eleison!

CHŒUR.

O Christ! que ta sainte lumière
Daigne éclairer nos yeux!
Martyrs, à notre heure dernière,
Conduis-nous vers les cieux.
Donne-nous la foi dans ce monde,
Et dans l'autre une paix profonde.
Kyrie eleison!

LE ROI.

Fils de Dieu que le ciel nous proclame,
Dieu sorti du sein pur de la femme,
C'est par toi
Que la foi
Règne dans notre âme!

Le Seigneur a quitté ses domaines;
L'enfer s'ouvre à ses lois souveraines,
Et ses mains
Des humains
Ont brisé les chaînes!

Vieil Adam, patriarche des hommes!
Souviens-toi de la terre où nous sommes;
Que tes fils
Soient admis
Aux divins royaumes!

LE ROI, ADALBERT et CHŒUR.

O bonheur sans égal!
Volupté suprême!

C'est Dieu, c'est Dieu même !
Et Satan, son rival,
Foudroyé, blasphème!

Chantons le Roi des rois!
Sa grâce féconde
En tous lieux abonde;
Il est mort sur la croix
Pour sauver le monde!

C'est pour nous, Dieu puissant,
Que tes mains divines,
Ton front ceint d'épines
Ont rougi de ton sang
Les saintes collines!

Le Seigneur triomphant
Ordonne qu'on l'aime
D'un amour suprême;
Et l'homme, son enfant,
Autant que soi-même!

O mère du Sauveur!
Belle entre les femmes,
Source de nos flammes;
D'une sainte ferveur
Embrase nos âmes!

Dieu de gloire et d'amour!
Déjà tu nous ranges
Parmi les archanges,
Qui, la nuit et le jour,
Chantent tes louanges!

Marie, ainsi soit-il.
Très-sainte Madone,
Par toi, Dieu nous donne,

Après un jour d'exil,
Le ciel, ta couronne ! (1).

AZAEL.

Fleuve majestuéux qui berças l'aigle blanche !
Vistule ! que ce chant sur tes plaines s'épanche
Durant l'éternité !
Bénis soient ton rivage et tes sources fécondes !
Car, du sang des martyrs qui se mêle à tes ondes,
Naîtra la liberté !

(1) Cet Hymne à la Vierge est la traduction littérale du chant de saint Adalbert, *Bogarodzịça-Dziewiça*, composé vers 999 pour le roi de Pologne Boleslas le Grand. Par respect pour son antiquité, nous le transcrivons en entier.



DEUXIÈME PARTIE.

LE MARTYRE.

I.

ADALBERT.

Seigneur! où trouver le supplice
Qui doit m'ouvrir le ciel?
Ah! daigne approcher mon calice
D'amertume et de fiel!

Comme les herbes odorantes,
Dans le saint encensoir,
Ouvrent leurs ailes transparentes
A l'aurore du soir :

Ainsi, du tombeau qui m'attire,
Je m'élance vers toi;
Partout j'ai cherché le martyre,
Et je trouve la foi!

VOIX DU CIEL.

Mon fils, tu suivras cette étoile
Qui descend vers le nord;
Pêcheur du Christ! livre ta voile
Au souffle de la mort.

ADALBERT.

La mort! c'est la vie éternelle!
Puissé-je, ô Roi des rois!
Convertir la Prusse infidèle,
Et mourir sur ta croix!

AZAEL.

Côtoyant la Vistule, il enseigne; la foule
Se presse autour de lui:
Et sur la chrétienté, comme un flot qui s'écoule,
Dix siècles avaient fui.
Or, les pêcheurs disaient, écoutant ses paroles:

CHŒUR.

O ministre du ciel
Qui bénis et consoles,
Ta voix, source de miel,
A brisé nos idoles!
Oui, c'est Dieu, le vrai Dieu
Que ta voix nous enseigne;
Que la terre en tout lieu
Le connaisse et le craigne:
Oui, c'est Dieu, le vrai Dieu
Qu'Adalbert nous enseigne!

Des temples du désert
Renversons les images;
Ton Dieu, saint Adalbert,
Est seul digne d'hommages!
Oui, c'est Dieu, le vrai Dieu
Que ta voix nous enseigne;
Que la terre en tout lieu
Le connaisse et le craigne:
Oui, c'est Dieu, le vrai Dieu
Qu'Adalbert nous enseigne!

ADALBERT et CHŒUR.

Que la terre et les cieux soient témoins de son règne!

II.

AZAEL.

Étoiles d'or, chantez au beau front de la nuit!
L'onde brille; un esquif a glissé sur la plage:
Le roi des chasseurs le conduit.
Il descend, fait un signe, et l'écho du rivage
Répète les clameurs de la troupe sauvage;
Le clairon sonne, le fer luit!

CHŒUR.

Un chrétien parmi nous? Qu'il périsse, qu'il meure!
Maudit soit l'étranger et celui qui le sert!
Jamais un vil chrétien n'a souillé la demeure
Des enfants du désert :
Qu'il meure!...

LE ROI.

Arrêtez tous! Le premier qui s'approche
Tombera foudroyé sous cet éclat de roche...
Vieillard, qui donc es-tu?

ADALBERT.

Je me nomme Adalbert.

LE ROI.

Qui t'amène? réponds!

ADALBERT.

Dieu, dont je suis l'apôtre.

LE ROI.

Je ne le connais pas!

ADALBERT.

Sans lui, tu ne peux rien.

LE ROI.

Tu mens, vil étranger! ton Dieu n'est pas le nôtre,
Et son pouvoir finit où commence le mien!

ADALBERT.

Il n'est rien ici-bas que son regard ne sonde.

LE ROI.

Tu mens, vil imposteur! Dieu, pour nous convertir,
Nous enverrait un roi...

ADALBERT.

Ce Dieu, le roi du monde,
Ne veut, pour te sauver, que le sang d'un martyr!

LE ROI.

Ah ! c'en est trop ! crains ma colère !
Que le soleil qui nous éclaire
Jamais ne te voie en ces lieux !
Va-t'en, ce rivage est funeste ;
Sinon, la mort!

CHŒUR.

La mort!

ADALBERT.

Je reste.

LE ROI.

Chrétien, sacrifie à nos dieux!

ADALBERT.

Tombent ces dieux que je déteste !

LE ROI.

Pour prix de ta rage funeste,
Tu mourras, esclave orgueilleux!

ADALBERT.

La mort, pour un chrétien, est le chemin des cieux !

AZAEL.

Et le roi des chasseurs va saisir une rame;
Il la brise en éclats sur le front d'Adalbert :
« Va, demande à ton Dieu le salut de ton âme!
Justice est faite... et nous, retournons au désert... »

Il chancelle, mourant, sur le sein de l'archange.
Le livre de la Foi s'échappe de ses mains;
Et les chasseurs disaient avec un rire étrange :
« Périssent avec lui tous les dieux des Romains ! »

III.

ASTÉRÉE.

Adalbert, lève-toi ! ta coupe est encor pleine;
Ame de peu de foi,
Vois jaillir cette source au milieu de la plaine :
Adalbert, lève-toi !

ADALBERT.

Dieu ! quelle voix touchante
M'appelle du tombeau?
La nuit rayonne et chante
Autour de son flambeau.
J'ai soif !... Une onde pure
Dans la grotte murmure,
Et m'appelle en secret ;
Dévoré par la fièvre,
J'y cours plonger ma lèvre...
Un ange m'apparaît.

UNE CAPTIVE.

Arrête, au nom du ciel ! si tu tiens à la vie !
Cette onde, c'est la mort !

ADALBERT.

Ange ou fille des rois, quelle pieuse envie
T'intéresse à mon sort?

LA CAPTIVE.

Je suis ta sœur... Mon père est mort en esclavage,
Étranger comme toi;

Et ma mère, ici près, m'attend sur le rivage.
Sois notre hôte, suis-moi!

ADALBERT.

Mais pourquoi m'empêcher de puiser dans cette onde,
Au pied de ces autels?

LA CAPTIVE.

Approche... Vois-tu bien, sous la mousse profonde,
Nos serpents immortels?

ADALBERT.

Le Seigneur est plus fort que vos dieux homicides :
Regarde, mon enfant!...

LA CAPTIVE.

Que vois-je? un aigle blanc, sur ses ailes rapides,
S'élance triomphant!

Il tombe avec l'éclair sur les ondes sanglantes;
Il saisit les faux dieux,
Et les porte écrasés, dans ses serres brûlantes,
Jusqu'au plus haut des cieux!

ADALBERT.

A ce signal, reconnais la présence
De Celui que je sers!
Par toi le Christ étendra sa puissance
Au sein de vos déserts.

Je suis ton frère, et ma race est la tienne;
L'amour est notre loi!
Par cette eau sainte, esclave, sois chrétienne!
Sois libre, espère et croi!

LA CAPTIVE.

A ce signal, j'ai senti la présence
De Celui que tu sers!
Par moi le Christ étendra sa puissance
Au sein de nos déserts.

Quel changement dans mon âme s'opère !
Le ciel s'ouvre pour moi ;
Il est un Dieu!... Bénissez-moi, mon père :
J'aime, je vois, je croi...

ADALBERT.

Mon Dieu ! je l'ai sauvée, et veux mourir pour toi !

LA CAPTIVE.

Mon Dieu ! je suis chrétienne, et veux vivre pour toi !

IV.

CHŒUR DES CHASSEURS.

Au bruit de la corne sacrée,
Par les monts et les bois,
Nous chassons la biche égarée
Et le cerf aux abois.
Seule, trompant notre poursuite,
La vierge, nos amours,
Emportant nos cœurs dans sa fuite,
Nous échappe toujours.

UN CHASSEUR.

Un chrétien maudit l'a séduite !

CHŒUR.

Tremblez, chrétiens ! race maudite !
Notre soleil jaloux
Éteindra plutôt son orbite,
Que de luire pour vous !
Les vents tariront leurs haleines ;
Et le vaste Océan
Couvrira nos bois et nos plaines
De son gouffre béant !

LE ROI.

Arrêtez ! quels accents étranges !...

LA CAPTIVE, ADALBERT.

Marie, étoile des archanges,
  Veille sur nous des cieux!
L'aurore chante tes louanges,
  L'amour luit dans tes yeux!

LE ROI.

Chasseurs, n'est-ce pas la captive
  Dans le creux du rocher?
De l'alcyon la voix plaintive,
  Ou le chant du nocher?

LE ROI et CHŒUR.

Tremblez, chrétiens! race maudite!
  Notre soleil jaloux
Éteindra plutôt son orbite,
  Que de luire pour vous!

LA CAPTIVE, ADALBERT.

O Christ! que ta sainte lumière
  Daigne éclairer leurs yeux!
Martyrs, à notre heure dernière
  Conduis-nous vers les cieux!

V.

LA MÈRE.

Où donc es-tu, fille chérie?
  Je t'attends nuit et jour;
Ma belle fleur déjà flétrie,
  Je meurs sans ton amour...
      Marie!

L'ÉCHO.

Amour... Marie!

LA MÈRE.

De mes pleurs la source est tarie;
Je te perds sans retour:
O toi que mon sein a nourrie,
Je meurs sans ton amour...
Marie!

L'ÉCHO.

Amour... Marie!

ADALBERT.

Mère, voici ta fille.

LA MÈRE.

Est-ce bien toi? Merci,
Dieux bons, dieux tout-puissants!

LA CAPTIVE.

Mon sauveur, le voici!

LA MÈRE.

Il a sauvé tes jours?

ADALBERT.

Non, j'ai sauvé son âme!

LA CAPTIVE.

Il a rempli mon cœur d'une céleste flamme!

LA MÈRE.

Que vois-je? un étranger!

LA CAPTIVE.

Un ministre de Dieu,
Mon bienfaiteur! mon père!

LA MÈRE.

Un chrétien dans ce lieu?
Retirez-vous! craignez que des mains téméraires...

ADALBERT.

Je ne crains que Dieu seul! les hommes sont mes frères,
Et pour briser leurs fers l'Éternel m'a choisi.

LA MÈRE.

Fuyez! ils vous tueront!

ADALBERT.

Je reste!

LA CAPTIVE et LA MÈRE.

Les voici!...

LE ROI.

Plus de doute! c'est elle!

CHŒUR.

Avançons!

LA MÈRE.

Le fer brille!

Grâce! prenez mon sang; mais pitié pour ma fille!

LE ROI.

Rends-moi ta fille, ou meurs!

LA MÈRE.

Je mourrai donc, ô roi!

LA CAPTIVE.

Vous, ma mère, à leurs pieds!

LE ROI.

Qui t'a séduite?

ADALBERT.

Moi!...

LE ROI.

L'esclave de nos dieux!

LA CAPTIVE.

Je suis chrétienne, et libre!

CHŒUR.

Mort! mort à l'étranger!

LE ROI.

Vois-tu ce dard qui vibre?...

A toi, chrétien maudit!

ADALBERT.

Frappez!... Je vous absous.

RADION, ASTÉRÉE.

Son corps à Boleslas; Seigneur, son âme à vous!

. . . .

AZAEL.

Heureux celui qui meurt martyr de la foi sainte
Ou de la liberté!
L'âme, en fuyant vers Dieu, sur son front laisse empreinte
L'angélique fierté!

Proscrits! ceignez vos reins pour les routes divines;
En Pologne! debout!
Le soleil est ardent, le sentier plein d'épines,
Mais le ciel est au bout!

Radion, Astérée, ouvrez vos blanches ailes
Aux brises du désert;
Portez à Boleslas les dépouilles mortelles
Du martyr Adalbert!

VI.

CHŒUR DES ANGES, portant le corps d'Adalbert

Chantez, légions angéliques;
Harpes, résonnez dans les airs!
Relevez-vous, saintes reliques,
Au bruit des célestes concerts!
Bercé dans la main des génies,
Couvert de splendeurs infinies,
Frère, monte aux cieux comme un chant!
Ainsi le parfum s'évapore,
Ainsi l'arc-en-ciel se colore
Des rayons vermeils du couchant!

RADION.

O toi, mon orgueil et ma gloire,
Dors paisible au sein du trépas!
Les cieux proclament ta victoire,
Et la terre a fui sous tes pas!
Soldat de la Foi souveraine,
Tombé sans effroi sur l'arène,
Martyr, monte au rang des Élus!
Après quelques jours de souffrance,
A toi l'éternelle espérance,
Et le jour qui ne s'éteint plus!

ASTÉRÉE.

Adalbert, patron des vieux Slaves,
Gloire à toi, céleste ouvrier!
Tu meurs de la main des esclaves
Le premier, mais non le dernier!
Tu rends ton corps à la poussière,
Ton esprit, rayon de lumière,
A son immortel élément;
Pour toi, plus de temps ni d'espace :
Tu contemples Dieu face à face
Jusques au jour du Jugement!

VII.

FINALE.

AZAEL.

Aux chants d'un peuple entier, quelle Église s'élève?
Boleslas la fonda, la Pologne l'achève ;
C'est Gnesno, le nid déserté
Que l'aigle de Pologne a couvert de son aile
Pour prendre son essor vers la voûte éternelle,
Au soleil de la liberté!

CHŒUR DES ÉTOILES.

L'orgue saint retentit dans ses voûtes profondes,
Comme la voix de Dieu lorsqu'il créa les mondes !

CHŒUR DES FIDÈLES.

Vierge du ciel, protége-nous!
Mère du Christ, Marie,
Voici ton peuple à tes genoux :
Défends notre patrie !
De l'abîme en furie
Apaise le courroux,
Vierge du ciel, Marie!
Kyrie eleison !

UNE VOIX DU CIEL.

Consolez-vous, chrétiens ! Peuples, brisez vos fers !
Protégez cette Église, angéliques cohortes ;
Et les puissances des enfers
Viendront expirer à ses portes !

BOLESLAS, CHŒUR DES FIDÈLES.

Consolez-vous, pécheurs! car, pécheur comme vous,
Adalbert a conquis la palme du martyre.
Anges du ciel, priez pour nous ;
Que l'amour de Dieu nous inspire !

AZAEL.

Voici l'hymne sans fin que le maître conduit :

ADALBERT, AZAEL, CHŒUR DES ANGES, CHŒUR DES ÉTOILES, BOLESLAS, CHŒUR DES FIDÈLES.

Gloire au Seigneur! chantez, saintes phalanges !
O toi ! dont l'amour nous instruit,
Tout l'univers est plein de tes louanges,
Et le jour t'annonce à la nuit !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES.

LE DEUXIÈME VOLUME CONTIENDRA :

Marie-Madeleine, ou **Remords et Repentir**, drame en trois actes.

Jean III Sobieski, ou le **Siége de Vienne**, drame en cinq actes.

L'Avare de Molière, versifié, avec notice.

Azaël, ou le **Fils de la Mort**, drame lyrique en un acte.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Œuvres poétiques complètes de Adam Mickiewicz, traduction française en 2 volumes, 4me édition, chez MM. Firmin Didot frères, fils et Cie, 56, rue Jacob, 1859.

Lettres Slaves (Orient, Pologne, Russie), troisième édition, augmentée de documents inédits, chez Amyot, 8, rue de la Paix, 1857.

Essai sur l'Unité de la Science, ou **la Mathèse**, chez A. Franck, 69, rue Richelieu, 1849.

SOUS PRESSE :

Les **Chants d'Exil**, recueil de poésies, 1 vol.

Légendes et Contes populaires, 1 vol.

Les Révolutions de Pologne, par C.-C. de Rulhière, revues sur les manuscrits et annotées, 3 vol.

Paris. — Imprimerie de Ad. R. Lainé et J. Havard, rue Jacob, 56.



